

# LA PAIX

MÉDITATIONS

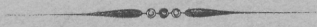
HISTORIQUES ET RELIGIEUSES

PAR

A. GRATRY

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

de l'Immaculée Conception.



PARIS

C. DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

rue de Tournon, 29

J. LECOFFRE ET C<sup>e</sup>, LIBRAIRE-ÉDITEUR

rue du Vieux-Colombier, 29

—  
1861

*J. Card*

*1865*

# LA PAIX

MÉDITATIONS

HISTORIQUES ET RELIGIEUSES

*(ou  
de Mysticisme appliqué à la politique)*

T6 G 5

# LA PAIX

## MÉDITATIONS

HISTORIQUES ET RELIGIEUSES

PAR

A. GRATRY

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

de l'Immaculée Conception.



PARIS

C. DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

rue de Tournon, 29

J. LECOFFRE ET C<sup>e</sup>, LIBRAIRE-ÉDITEUR

rue du Vieux-Colombier, 29

1861

# LA PAIX

## MÉDITATIONS

HISTORIQUES ET RELIGIEUSES.

**Voici mon fils, mon bien-aimé, que j'ai  
choisi, en qui j'ai mis toute mon affection.**

**Je mettrai en lui mon esprit, et il  
annoncera la justice aux nations.**

**Il ne contestera pas, ne criera pas ;  
et l'on n'entendra point sa voix dans les  
places publiques.**

**Il n'achèvera pas le roseau brisé, et il n'é-  
teindra pas la mèche qui fume encore....**

**Jusqu'au jour triomphant, où il fera  
éclater la justice.**

**Et les nations espéreront en lui.**  
(Isaïe.)

---

### PREMIERE MÉDITATION.

1856. — **La Paix.**

Ce n'était pas un rêve, mais une vision  
intellectuelle du cœur, suivie pendant des  
heures, des jours, et toute une saison de

pensées. Elle revenait, après bien des visions semblables, semées dans le cours de ma vie, avec une force et une clarté croissante.

Je regardais ma demeure, et je pensais à ma famille : ma famille, la race d'Adam et la race des enfants de Dieu ; ma demeure, c'est-à-dire cette terre que Dieu nous donne à cultiver.

Et comme, dans la prière publique, le matin, j'avais prononcé ces paroles : « Et il « leur dit encore une fois : La paix soit avec « vous ! » comme aussi, en ce jour même, l'Europe avait signé la paix après l'affreuse guerre de Crimée, je commençai à ne plus pouvoir suivre d'autre pensée, et à prendre en dégoût tout travail abstrait, répétant en mon cœur ces seuls mots : « La paix ! » oui, la paix ! non-seulement celle que donne le monde, mais celle aussi que Dieu seul peut donner. La paix de Dieu ! Et pourquoi non ?

Et alors je me livrai à la contemplation des saisissantes images qui m'assaillaient.

## I

Le globe terrestre flottait dans la lumière de son soleil. Le matin se levait sur l'Europe, et c'était un jour de printemps. Une vapeur blanche et fraîche couvrait les plaines, et les hommes marchaient avec joie dans la brume : car ils sentaient que le soleil gagnait en force, et qu'il allait régner. Le printemps commençait à peine : peu d'arbres étaient verts, et transparents sous leur frêle verdure ; d'autres commençaient à rougir ; presque tous étaient encore noirs. Il y avait encore beaucoup d'eau sur la terre, et quelque neige ; mais l'eau déjà tournait en séve, et gonflait les racines des plantes et les bourgeons prêts à s'ouvrir.

Mon cœur aussi se gonflait de séve, et s'emplissait de larmes, en voyant la vie revenir. Mais, ô mon Dieu ! disait mon âme, me ferez-vous assister toujours, jusqu'à la dernière année de ma vie, à ce re-

tour périodique du globe vers la lumière, et ne serai-je jamais témoin, selon l'indomptable espérance de ma jeunesse, d'un retour des âmes vers la paix, vers la sérénité, vers vous, ô Dieu fécondateur, béatificateur des âmes! La terre, malgré ses ouragans et ses tempêtes, a plus de calme que les âmes; et vos enfants, ô Dieu! ceux même qui marchent dans votre lumière, ne savent pas encore aussi bien que les plantes, les forêts, les campagnes, tirer de vos rayons la force et la beauté, l'amour et la fécondité.

Notre terre tressaille de joie sous l'été qui revient, mais les hommes ne tressailent point. Le cœur du genre humain, sous votre ardeur divine, ô notre Père! persiste à battre languissamment et tristement, comme un cœur presque éteint.

Aussi, mon Dieu, rien de nouveau sous le soleil! Les saisons vont et viennent, comme aux premières années du monde, et les hommes n'avancent pas.

## II

Mes yeux alors, comme fatigués de ce soleil sans nouveauté, se portaient sur l'autre côté du globe qui voguait dans la nuit. Je le voyais dormir sous l'étincelant regard des étoiles! Et je pensais à cette immensité que l'homme regarde sans la connaître, immensité que l'œil nous découvre si belle, et que la science nous montre mille fois plus belle encore. Je voyais naître des soleils; je voyais des soleils mourir. Autant peut-être nous voyons d'hommes naître et mourir chaque jour sur notre terre, autant et plus encore Dieu fait éclore de mondes au sein de l'univers, et en laisse mourir d'autres lorsqu'ils ont achevé leur course! Il y a donc du changement et d'étranges nouveautés dans le ciel. Il n'y a pas seulement une pure circulation des astres. Il y a le passage des germes au développement, et le progrès des êtres imparfaits vers leur

consommation. Dieu crée, développe, achève, consomme les mondes et les soleils, comme nos corps, comme les âmes des saints. Le genre humain, lui aussi, ne peut-il donc croître et se développer dans la justice et dans la vérité?

Je me souvins alors que notre terre entière n'avait été qu'un germe nébuleux, qu'elle avait été vide et vaine; qu'ensuite elle était devenue volcan, puis océan, puis rocher couvert d'eau, puis marécage plein de forêts, puis désert rempli d'animaux, et puis ce jardin rempli d'hommes que nous voyons.

Et je sais, ô mon Dieu! que votre bouche a commandé tous ces progrès, et que votre puissance les a faits. La plante ne s'est point déduite du rocher, ni l'animal n'est sorti de la plante, ni l'homme intelligent et libre ne s'est tiré de l'animal. Vous seul, ô Dieu! faites les progrès, vous seul opérez les élans par votre parole créatrice.

Il y a donc du nouveau sous le soleil quand Dieu le veut.

### III

Le globe terrestre flottait toujours devant mes yeux, moitié dans la lumière, et moitié dans la nuit. Mais alors il me parut plus beau : car il me semblait voir, sur notre globe, la trace des pas de Dieu. Faites-moi connaître, ô Dieu, dit le prophète, votre trace sur la terre, votre marche, ô Père du monde, et le progrès du salut des hommes chez tous les peuples, *ut cognoscam in terra viam tuam! In omnibus gentibus salutare tuum.* O Seigneur, combien de fois, moi aussi, ne vous ai-je pas adressé cette prière!

Eh bien! vous nous avez révélé, Seigneur, les grands traits de votre marche sur la terre. Vous avez dit : « Il faut que je marche trois jours! » Vous avez monté, dans la nature visible, depuis la construction du sol, jusqu'à créer le corps de l'homme. C'était le premier jour. Puis vous avez marché, dans l'histoire de l'humanité,

pour mener l'âme de l'homme jusqu'à vous concevoir. Cette marche est celle dont il est dit : *Quærens me sedisti lassus*. C'était le second jour. Aujourd'hui, vous marchez en disant : « Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Oui, Roi des siècles, Dieu incarné, vous montez, et voulez nous porter avec vous. Vous nous entraînez tous vers l'unité en Dieu. Mais qui comprend ces choses ? Qui sait que leur réalité est sur la terre ? Qui sait que notre terre a donné son fruit ? Qui sait que ce fruit, c'est la paix ? Qui sait que le royaume de Dieu est dès aujourd'hui parmi nous, et que les hommes, s'ils le voulaient, pourraient l'étendre à toute la terre ?

Aujourd'hui, ce sont donc nos cœurs, nos âmes et nos intelligences qui doivent monter. Là seulement est l'espérance des nouveautés et des progrès.

Et c'est ici que je répète ma plainte : Le cœur du genre humain, sous vos célestes inspirations et vos ardeurs divines, ô notre Père ! persiste à battre languissamment et

tristement comme un cœur qui n'aime pas et qui n'espère pas. Je ne vois point les âmes se transformer dans la justice.

Serait-ce donc que la marche morale du genre humain est comparable à celle des périodes sidérales ou géologiques, marche si lente que la durée d'une seule vie d'homme n'en peut rien voir ?

Faut-il donc détacher mes yeux du spectacle, certain de n'en jamais apercevoir le plus léger mouvement ?

#### IV

Mon âme alors, depuis longtemps habituée à cette tristesse, et peut-être trop résignée, allait se détacher de sa vision, et retourner au travail quotidien, lorsqu'une force intérieure m'arrêta. Une invisible main parut saisir mon cœur physiquement, et le recueillir en un point, et ramener en même temps à ce point, par un irrésistible attrait, toute ma vie, toutes mes forces, toutes mes pensées, mon âme entière, jus-



qu'aux entrailles et à la moelle. J'étais fixé. J'obéissais et j'écoutais, l'œil toujours attaché sur ce globe, et sur la face du genre humain qu'on m'obligeait de regarder.

Et d'abord je compris aussitôt quelle main tenait mon cœur. C'était mon Dieu, mon frère, mon rédempteur, mon ami, le Seigneur Jésus, Dieu fait homme; celui qui tous les jours, à l'autel du saint sacrifice, vient dans mon cœur, et que j'entendrais plus souvent si je n'étais stupide et sourd.

Est-ce bien vous, mon Dieu? Puis-je donc me livrer au bonheur de me croire avec vous? Comment penser qu'au milieu de mes iniquités accumulées, dont le tissu m'enveloppe de plus en plus et me cache toute lumière, vous venez maintenant vous-même, ô lumière éternelle, me saisir, me tenir le cœur, me parler, m'éclairer?

— Mon fils, mon ami et mon frère, j'ai beaucoup à reprendre en toi, et tu le sentiras de plus en plus. Mais parce que, depuis tant d'années, tu ne cesses d'espérer en

moi, et de répéter chaque jour, de bouche, d'esprit et de cœur, ma prière essentielle : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel! » parce que tu n'as pas perdu l'espérance et la foi, je veux, avant ta mort, augmenter cette foi, te faire connaître la vérité de mon Évangile, te faire voir enfin clairement ce que je t'ai souvent montré, et te donner la force de le dire, si tu n'es pas trop indocile à mon inspiration.

N'oublie jamais ce que je t'ai appris depuis longtemps, savoir : que je ne cesse, moi, sagesse éternelle, de parler au cœur de tout homme. Mais ils ne veulent pas écouter, si ce n'est quelquefois, aux instants solennels que je prépare, souvent pendant une vie entière, avec une patience infinie et un art souverain. Voici, pour toi, un de ces instants. Recueille-toi, humilie-toi : dégage-toi de toute distraction, de tout obstacle à ma parole. Dépouille-toi de tes vieilles habitudes intellectuelles, des mots prononcés sans lumière, des termes humains défigurés par la passion et par la

contention, des discours et des jugements convenus dans une école, dans un parti. Chasse de ton cœur, je ne dirai pas toute haine, — tu n'en as point, — mais tout mépris, tout jugement précipité sur aucun homme : reçois au cœur l'amour immense et tendre que je porte à tous les vivants. Mais aussi foule aux pieds toute faiblesse, toute complaisance intéressée, toute servile lâcheté : sache aimer tous les hommes, mais sans en craindre aucun : n'attends rien que de moi.

— O mon Maître! oui, je le veux! je veux laisser, pour vous écouter, toutes mes vieilles pensées, et me retirer loin du bruit. Périssent tout ce qui ne vient pas de vous, et tout ce que vous n'avez pas béni. A la fin, la recherche indirecte du vrai me fatigue et m'ennuie, et elle ne suffit plus à cette période de ma vie. J'ai besoin de la vérité même, de vous-même, ô Seigneur, du Dieu vivant, qui me parle, et à qui je parle. Oui, je m'approche et je veux m'approcher de ma mort, c'est-à-dire de ce dégageant véritable, de ce désintéressement

complet, qui n'a plus d'autre point d'appui que vous seul, ô mon Dieu, substance du vrai, et substance de l'amour!

— Si tu fais ainsi, comme tu me le promets, ô mon fils et mon frère, je te le promets à mon tour, tu trouveras grâce devant plusieurs esprits, et plusieurs cœurs te comprendront.

## V

Regarde bien, pendant que ma main tient ton cœur, et y recueille ton esprit; regarde bien toute la face de la terre et toute la face du genre humain.

Mais ne regarde plus ce que je t'ai déjà fait contempler pendant de longues années, c'est-à-dire tous les peuples couchés dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et toutes ces multitudes languissantes et foulées aux pieds. Assez de soupirs et de larmes sont sortis de ton cœur dans cette contemplation. Regarde dans un autre sens, plus au fond, à la racine des

nouveaux siècles que je m'apprête à développer ; sache reconnaître les signes des temps ; ose voir ce qui est sous tes yeux, et cherche bien si le moment n'est pas venu de répéter, dans la lumière du siècle, ce que les anges, lorsque je suis venu, ont chanté dans la nuit : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

— O Jésus, ô Dieu incarné, ma lumière et ma vie ! Vous le savez, je crains de regarder dans le sens que vous dites, car je n'y suis que trop enclin. Je n'ose pas voir, car je crains trop de me tromper. Jusqu'à présent, comme beaucoup d'autres, j'ai vu le mal ; je l'ai vu croissant ; j'ai vu baisser, non plus seulement la foi, qui semble éteinte depuis un siècle, mais je crois voir la raison même prête à s'éteindre. La charité se refroidit. Les divisions se perpétuent et s'endureissent. Chaque nation se partage en deux races irréconciliables. La vérité, la paix, l'amour, la pitié, semblent fuir de la terre. J'ose à peine contredire ceux qui disent que nous sommes perdus.

Mais, je l'avoue, j'ai horreur de leur prophétie. Et j'aperçois des signes, des possibilités, des germes, qui me remplissent d'espérance et de joie.

— Et c'est là ce que je t'ordonne maintenant de regarder uniquement. Ne regarde plus la mort qui s'épuise et se débat contre la vie. Il faut laisser maintenant aux morts le soin d'ensevelir les morts. Ne te mêle point d'arracher l'ivraie ; mais regarde au loin les campagnes, déjà blanches sous les épis mûrs. Lorsque le serpent change de peau, on voit mourir et se flétrir tout ce qu'il abandonne. Quand la chrysalide se transforme, on voit se déchirer et se briser son enveloppe. Vois s'il n'en est pas ainsi de ce siècle.

## VI

Alors il me sembla que le Seigneur, dont la main me tenait, dont l'esprit me portait, et dont le cœur battait en moi, fit pour moi, dans la lumière et dans l'amour,

ce que Satan, dans le désert, a fait pour lui, dans le mensonge et dans la tentation. Le Seigneur me montrait toutes les nations et leurs ressources, et il me dit : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Le temps approche où je rétablirai le royaume de Dieu. »

Et il me parut en même temps que le Seigneur me donnait quelque chose de son regard, pour regarder jusqu'au fond du siècle, et jusqu'au fond des peuples, et jusqu'au fond des âmes. Je voyais les nations en masse; et je pouvais discerner chaque homme; et il me paraissait qu'en regardant attentivement la face d'un homme, je voyais penser son esprit et palpiter son cœur. Car le Seigneur Jésus sait par lui-même tout ce qui est dans l'homme, et ceux qui aiment beaucoup ont le sens fraternel, et reçoivent quelque chose de la clairvoyance du Seigneur. Il me semblait aussi que le Seigneur me donnait le pouvoir d'entrer, comme lui et avec lui, à force d'amour, comme un esprit dans l'esprit d'autrui. Je sentis un divin attrait me

porter, me verser dans une multitude d'âmes, et toutes mes forces se composer avec les leurs, comme se composent les forces des aimants.

Et le Seigneur me dit : Viens avec moi parcourir en esprit toutes les nations, y chercher mes amis et parler aux enfants de Dieu répandus sur toute la face du globe. Il faut les ramener en un, et avec eux les peuples dont ils sont les prémices, les chefs et les rois invisibles.

Cherche ces âmes avec le sens et le regard que je te donne, et parle-leur, en restant bien fidèle à tous les mouvements de mon amour. Cherche les chrétiens inconnus, les fidèles implicites qui s'ignorent et que le monde ignore. Tu répondras à leurs questions, et tu leur feras lire, dans leur âme même, mon Évangile et les merveilles de mon royaume.

## VII

Alors il me parut que le Seigneur essayait, en ce moment même, un de ces

efforts dont il parle dans l'Évangile lorsqu'il s'écrie : « Jérusalem ! Jérusalem ! combien « de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes « enfants sous mes ailes, comme un oiseau « rassemble ses petits ! » Le doux esprit du Seigneur Jésus, son cœur divin palpait avec force, cherchant à envelopper de ses rayons et de ses émissions le monde entier comme d'un réseau. Son sang, sa vie, atteignaient d'une manière visible ou secrète plusieurs âmes choisies, et les rapprochaient en son cœur. Et pendant que ces hommes continuaient à occuper de leur présence visible les points les plus éloignés de la terre, leurs âmes se rassemblaient comme en un point au centre du cœur divin. Je voyais ces âmes, leurs pensées, leur beauté, leur noblesse et leurs tressaillements de joie, et leurs libres et intelligents mouvements sous le divin attrait. Toutes portaient le surnaturel caractère du désintéressement, et de la pitié amoureuse pour les souffrances des hommes. Toutes avaient traversé la crise. Toutes avaient consenti, sous le souffle de l'Esprit-Saint,

à la transformation fondamentale, au passage de l'amour de soi à l'amour de Dieu et des hommes. Et chacune s'avancit en disant comme Jésus et avec Jésus : « Le « Fils de l'homme vient pour servir et non « pas pour être servi. Je pose ma vie pour « ceux que j'aime, Dieu et les hommes. »

Ces âmes étaient ouvertes, et radicalement différentes de la grande multitude des âmes fermées. Toutes ces âmes occupaient le dedans du cœur de Dieu fait homme; les autres, les âmes fermées, gravitaient au dehors. Parmi ces âmes, fermées et du dehors, je vis avec terreur celles qui ont la foi morte, et non l'amour. Je vis aussi, avec une indicible compassion, toutes celles en qui le germe et la sève de l'amour ferment et se consume à vide, parce qu'elles n'ont pas la foi. Elles ne savent pas que le royaume du ciel est parmi nous, et qu'en donnant sa vie, on peut aider le Rédempteur dans le salut du monde. Elles donneraient leur vie, si elles savaient que la rédemption est possible. Je vis aussi les multitudes pure-

ment implicites qui ne sont encore que des graines dans les greniers du Père de famille. Et le Sauveur nous dit : Il faut m'aider à semer ces âmes séminales, à sauver celles qui, faute de foi, dispersent leurs admirables forces, et celles, plus malheureuses encore, qui, dans la lumière de la foi, deviennent stériles, faute de sacrifice et d'amour.

Et le Seigneur nous dit : Donnez-vous le baiser de paix. Unissez-vous pour travailler et pour prier. Puis écoutez ensemble et regardez ensemble ce que je vais vous dire et vous montrer.

### VIII

Mais voici que le divin Maître, nous recueillant plus profondément dans son cœur, laisse tomber au milieu de nous une de ces larmes qu'il répandait à la vue de Lazare au tombeau. Devant ce corps déjà flétri, Jésus pleura, dit l'Évangile.

Ici ce n'était plus un homme, mais c'é-

taient des légions. Regardez cet immense dolmen druidique, ce sanglant plateau de Crimée, chargé d'un demi-million d'hommes égorgés. Là sont les os et les chairs palpitantes de nos amis, de nos frères et de nos enfants. Des tortures physiques et morales épouvantables ont écrasé des milliers d'âmes. Toutes ont-elles pu les supporter? Puis, s'il y a des martyrs, il y a aussi des bourreaux ! Assurément, dans ces armées qui s'exterminent par le fer et le feu, des deux côtés la plupart croient combattre pour Dieu, pour la justice et le progrès du monde. Cependant, ce que leurs mains opèrent, c'est l'évidente continuation du crime primitif de Caïn. L'homme lève la main sur l'homme, œuvre de Dieu, et il détruit ce que Dieu a construit. Il arrache ce que Dieu a planté. La terre qui boit ces fleuves de sang crie vers le ciel, et ce cri vient retentir au cœur de Dieu. Il traverse la plaie du cœur de Jésus-Christ, et vient percer nos cœurs.

En ce moment, au plus fort de la lutte, au moment où ce cri de la terre entière

perce le cœur de notre Dieu, notre Dieu envoie son esprit à son prophète et il lui dit : Parlez ! Celui-ci se lève avec calme, et, s'adressant au monde entier au nom de Dieu, il dit (1) : « Il faut prier, et ne pas  
« cesser de le faire ! Il faut que la guerre  
« disparaisse et soit chassée de la face de  
« la terre. Il faut que les enfants de Dieu  
« trouvent la paix, que le mal soit vaincu ;  
« que la joie vienne remplir les cœurs, et  
« que la grâce de Dieu, comme une rosée,  
« vienne couvrir la face de la terre. »  
Ainsi parle le représentant visible de Dieu sur terre. Et il ajoute : « Prions ! car la  
« prière dompte le feu, calme et arrête la  
« guerre, dompte le mal, triomphe des

(1) « Deum orare et obsecrare non desistimus, ut auferat bella usque ad finem terræ et omnia amovens dissidia christianis principibus eorumque populis pacem, concordiam et tranquillitatem tribuat... populos à cunctis quibus affliguntur malis eripiat, et omni vera prosperitate lætificet, et cœlestis suæ gratiæ dona errantibus largiatur. » Allocution de N. T. S. P. le Pape Pie IX, du 1<sup>er</sup> août 1854.

« maladies et des fléaux, raffermis les  
« États. »

A ces mots que Dieu inspirait, une prière immense, irrésistible, un cri du Saint-Esprit sous l'étincelle divine en qui nos cœurs se pénétraient, s'exhala du foyer commun de nos âmes, et s'éleva vers Dieu.

Et le Seigneur Jésus nous dit : « Que la  
« paix soit avec vous ! »

Puis, nous ouvrant l'esprit, après nous avoir montré toutes ces choses, il nous dit : Parlez ! bien-aimés de mon cœur. Unissez-vous pour répandre et transmettre la paix. Partez, et annoncez ma paix. Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu ! et bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre !

## IX

Depuis ce temps, je n'étais plus seul. Mes heures et mes jours s'écoulaient dans le souvenir vivant de la sainte vision. La distraction, la négligence, les nécessités

du dehors peuvent couper ce bonheur, mais il revient bientôt. Dès que je veux y penser encore, il me semble que notre divin Maître me reprend aussitôt le cœur. Je ne pense plus isolément. Ma pensée, sur ce divin sujet, est un discours entre plusieurs. Le groupe des âmes en un instant se forme. Les cœurs et les esprits s'embrassent et se pénètrent, et le Seigneur est au milieu de nous.

O mes frères bien-aimés, ayons confiance ! L'avenir du monde est plus clair qu'il n'était il y a cent ans. Aujourd'hui, ce me semble, nous pouvons parler de la paix plus haut qu'on n'osait le faire autrefois, et peut-être les habiles et les sages auront moins à sourire.

Oui, certes, le monde est libre pour le bien ou le mal, et les cœurs sont pleins de passions, et la race querelleuse des hommes n'est certes pas encore décidée à la paix, à la justice et à l'amour. Comment nier, puisque nous sommes tous libres, que le monde ne puisse s'endurcir dans la haine, dans la discorde et dans la guerre ?

Je vois des hommes qui finissent mal. Pourquoi ce monde ne pourrait-il finir que bien ? Ceux qui voient dans l'histoire un progrès nécessaire et fatal, ne distinguent pas le libre développement des âmes du développement d'une plante qui pousse. D'ailleurs la plante peut être écrasée du dehors, ou rongée au dedans par un ver. L'humanité, aussi bien que chaque âme, peut trouver dans sa liberté l'obstacle qui écrase ou le ver qui dévore. Aussi, chers bien-aimés, il n'est pas inutile de prier, de parler, de nous liguier et de nous dévouer. Il faut réveiller tous les bons, et transformer, si l'on peut, les méchants ; car il dépend de nous de perdre ou de sauver nos âmes, et il dépend de nous de perdre ou de sauver le monde. Le salut de chaque âme est offert et donné. Mais chaque âme peut prendre ou laisser le don de Dieu. Le monde aussi peut prendre ou repousser, quant à ses destinées terrestres, la paix de Dieu. Mais courage, ô mes bien-aimés ! les fils de Dieu sont les plus forts : ceux qui sont doux



posséderont la terre, car Dieu est au milieu de nous. La victoire n'est pas nécessaire, et cependant, osons le dire : Gloire à Dieu ! la victoire est à nous !

Regardons en face, je vous prie, l'admirable idéal d'une paix habituelle, générale et croissante, d'une paix sociale et internationale, dans la justice et le progrès, d'abord au milieu des chrétiens, puis sur le globe entier. Sans rien prédire sur ce qui sera, j'affirme que le devoir et la gloire de tout homme serait de travailler jusqu'à son dernier souffle à établir cette paix de Dieu au sein du monde entier. Qui osera me contredire ?

J'ajoute que, si plusieurs y travaillaient de toutes leurs forces, tous ces efforts seraient bénis. Pas un seul mouvement de leur cœur ne serait perdu devant Dieu. Oui, Dieu les aimerait comme ses fils de prédilection. Cela est dit dans l'Évangile. Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. Qui dira le contraire ?

Mais que pensez-vous de ceci, ô mon

frère ? Supposez un instant les peuples européens consacrant à la pacification de la terre, à l'organisation du globe dans la justice, autant de forces qu'ils en ont consacré aux dernières grandes guerres d'où nous sortons. Supposez que l'on ait décrété cet effort pacifique, autant que l'homme peut porter ce décret, sous l'œil de Dieu, en priant Dieu de le bénir ; puis, supposons que la même constance, la même patience, la même quantité de courage, de dévouement, de sacrifice, que le même nombre d'hommes, le même génie des chefs, la même union de tous, et le même nombre de vaisseaux, et le même nombre de milliards, soient appliqués à l'organisation du globe dans la justice et dans la paix ; je demande si quelqu'un ose dire qu'un tel effort restera vain ; je demande si quelqu'un croit pouvoir annoncer où devraient s'arrêter les conséquences d'une pareille impulsion ?

## X

Cela dit, il se fit encore parmi nous un silence. Nos âmes étaient remplies de joie, en méditant, chacune selon sa foi, sa lumière, son amour, les insondables conséquences de ce que peuvent les peuples européens, ou de ce qu'ils feraient pour le monde, si quelques hommes, qui dirigent les peuples, osaient vouloir. Et nous convinmes de nous disperser pour aller parler de ces choses, par toute la terre, au cœur de ceux qui voudront bien nous écouter. Allons, allons nous jeter aux pieds de ceux qui ont quelque pouvoir; embrassons leurs genoux; prions et supplions, afin de les gagner à la sainte ligue en faveur de la paix du monde.

Et alors je me mis à la recherche des hommes puissants, pour les prier d'avoir pitié du monde.

Je regardai la face du globe, pour voir où était la puissance. Fortement appuyé

sur le cœur de mon Maître, et baisant sa poitrine pour y puiser la clairvoyance, je vis d'abord ceci : Toute puissance vient de Dieu. Je vis ensuite que la toute-puissance incarnée, qui régit en réalité tout ce monde, et qui peut, au delà de toute espérance et de toute conception, l'élever sans fin jusqu'à Dieu, c'est le cœur même du premier-né de la nouvelle humanité, le cœur de Dieu fait homme.

Cependant je vis l'humanité elle-même, l'humanité véritablement libre, et douée du surprenant pouvoir d'aider, de dilater, ou bien de comprimer, de réprimer les tout-puissants mouvements du cœur de Dieu.

Et cherchant qui avait, surtout, parmi les hommes, ce pouvoir incompréhensible, je vis à l'instant même, avec terreur et saisissement, l'homme qui, plus que tous les autres ensemble, peut dilater ou arrêter les impulsions du cœur de Dieu, et ses mouvements pour la vie du monde. Cet homme, c'est le prêtre de Dieu.

Je compris que le prêtre peut consacrer

la terre, ou arrêter la consécration. Il peut même, s'il le veut, faire servir à la mort du monde ce qu'il consacre. Cet homme introduit Dieu ou le repousse. Il ouvre, ou ferme le ciel. Cela est vrai. Quand cet homme le voudra, vous verrez s'élever le monde de clartés en clartés.

Je savais ce mystère depuis longtemps. Je cherchai donc où se trouve ensuite la puissance principale. Je la trouvai dans le sacerdoce secondaire du génie et de la parole.

Je vis quel est, en ce moment de l'histoire du monde, la prodigieuse grandeur de cette puissance.

Aujourd'hui, ou bientôt du moins, l'humanité entière est comme une assemblée unique. Tout homme peut élever la voix, et sa parole est entendue, sur tous les points, jusqu'aux extrémités du monde. Elle y parvient et elle y reste. Elle y est fixée pour toujours. Par ce prodige, le genre humain ne voit pas l'histoire, et il ne se voit pas vivre directement, mais il voit ce que disent ceux qui parlent.

Lorsque ceux qui parlent se lignent pour le vrai, pour le faux, pour le bien, pour le mal, ils séduisent tout le genre humain : ils changent sa direction, ils l'entraînent où ils veulent. Ils forment et modifient sa pensée et sa volonté. Presque aucun homme ne pense et ne voit par lui-même. On pense, on voit par influence. Ceux qui parlent mènent donc le tout. Ils disent au genre humain de se défier de Dieu, et le genre humain se défie. Ils s'irritent, ils s'indignent, ils poussent à une vie de colère ; et le genre humain se soulève comme l'Océan dans la tempête. Tout à coup, ils se calment, ils s'épanouissent. Ils soufflent dans l'atmosphère un souffle de volupté, et les nations s'affaissent dans la mollesse. Au reste, depuis que ces chefs intellectuels du monde sont au pouvoir, — et il n'y a de cela qu'un siècle, — ils n'ont pas encore essayé de se liguier pour la justice, pour Dieu, pour le devoir. Ils parlent et combattent aujourd'hui encore, par la parole, comme combattaient les princes, pour la gloire et l'argent.

Mais je crus entrevoir que peut-être le temps approche où les princes de l'esprit, cessant de régner par caprice et passion, pour la gloire, la puissance, l'or, le plaisir, sauront enfin qu'il est une loi pour le prince comme pour le sujet, et que celui qui parle n'est pas maître absolu de sa parole, mais qu'il est serviteur de Dieu, comme tous ses frères, et qu'il est, et doit être, de plus, le serviteur de tous.

Après cela je vis quelle était la puissance de troisième ordre; c'est celle des rois et des empereurs.

## XI

En méditant sur cette puissance, je commençai par purger mon esprit, sur ce point, des préjugés de ma jeunesse, de ce mépris, de cette haine des rois, où nous avons été presque tous élevés. Je relus saint Paul, et je me rappelai l'attitude des premiers chrétiens en face des empereurs. Je compris que le chrétien aime Dieu

d'abord, et le craint avant tout, et attend tout de lui. Ensuite il aime le genre humain, et il aime ou redoute les héros, les génies qui l'éclairent, le dirigent, ou bien qui le dépravent par la parole et la pensée. Puis il aime sa patrie, et il révere le pouvoir public qui gouverne le peuple. Il honore le premier magistrat de son pays, le chef qui commande ses armées, et qui le représente et le gouverne. Ma patrie n'est pas infallible, ni le juge en présence du crime, ni le plus habile capitaine en face de l'ennemi, ni le prince en présence de la vie publique. Mais que devient la vie de mon pays, si je suis en lutte permanente contre les organes nécessaires de sa vie?

J'avais d'ailleurs déjà vaincu cet autre préjugé qui fait prendre le change à tant d'hommes, et leur fait croire que les rois et les princes, la guerre et les armées, les tribunaux et la police, les formes du gouvernement, sont la force essentielle qui gouverne le monde. Certes, il n'en est pas ainsi. Celui qui règne, c'est Dieu d'abord,

puis le prêtre qui prie et consacre, puis le moindre des hommes qui prie, puis la vertu ou le vice des âmes libres; et puis les princes de la pensée, qui instruisent et conseillent, illuminent ou dépravent. Ensuite seulement viennent les forces visibles du gouvernement politique. Amis de l'humanité, nous avons perdu bien du temps à diviniser les institutions politiques, à tout attendre et à tout redouter d'un mécanisme ou d'un individu. Rejetons cette erreur, mère des brisements et des révolutions, des divisions, des haines, du temps perdu pour la vie publique. Disons avec un sage : « J'at-  
« tends beaucoup de cette vérité, qui  
« sera bientôt évidente : c'est qu'on a trop  
« exagéré l'importance du gouvernement.  
« Là, n'est pas le principe du bonheur  
« des hommes : la source en est plus pro-  
« fonde et plus sûre : c'est en soi-même  
« que chacun la trouvera. » Soyez homme,  
soyez courageux, ayez la vérité, la justice,  
la liberté dans l'âme, et vous dompterez  
peu à peu et organiserez à votre image le

gouvernement quel qu'il soit. Certes il y a des formes politiques meilleures, et il en est de détestables. Nous le savons par expérience. Je veux dire seulement que le principe de leur transformation est en nous-mêmes; et c'est notre devoir de travailler sous la loi, dans la paix, mais avec une ardeur indomptable, à cette transformation.

Quand les forces morales et divines sont accumulées dans le monde, quand les idées sont mûres, les gouvernements exécutent toujours, nécessairement, et font passer dans le présent et dans le corps social la sève et le sang des principes.

Là se trouve le mystère de l'union et de la distinction des pouvoirs, du pouvoir religieux, du pouvoir politique, et du pouvoir philosophique.

Quoi qu'il en soit, décidé à me maintenir pur de préjugés et d'intérêts, et à marcher dans la plus absolue sincérité, jointe au désintéressement d'un mort, je priai mon Maître et mon Dieu de m'aider à pénétrer secrètement dans l'âme des hommes, princes ou autres.

Et le Seigneur me dit : Commence par prier pour eux. Regarde avec respect chaque homme comme étant mon image aussi bien que toi, et mon enfant pour qui je suis mort, comme pour toi.

Puis, inspiré par l'amour que je te donne pour tous les hommes, pour ton siècle, pour chaque race humaine, pour chaque âme, effaçant ta personne absolument, efforce-toi de trouver grâce par l'amour seul, et par la pensée seule, devant tous ceux qui possèdent la puissance, les rois et empereurs, hommes de génie, grands écrivains, prêtres de Dieu animés par la foi, et surtout devant la puissance souveraine du bon cœur de tout homme de bien, du cœur simple et pur de tout enfant qui aime, et du cœur sacré de tout être humble et pauvre qui travaille et qui souffre.

Depuis ce temps je travaillais dans la prière à la recherche de la lumière qui pacifie, je travaillais à me rendre capable de porter la paix dans le monde, par mes paroles et mon amour.

---

## DEUXIÈME MÉDITATION.

1861. — **La Force.**

### I

La paix! Non, Maître bien-aimé, il ne m'est pas possible de continuer cette méditation sur la paix. Je suis rempli d'une indignation débordante. Une colère frémissante me brûle les reins. Ce n'est plus ici l'heure de la paix. Voici, pour l'homme qui écrit ou qui parle, le moment de saisir le fouet, et de frapper, et d'écraser, par ces vigoureux jugements, clairs et terribles, que ratifie la conscience des hom-

mes, les menteurs et les hypocrites, les hommes de proie et les hommes de sang. A la vue des sanglantes et croissantes iniquités qui couvrent la terre, mon âme a perdu le repos, la douceur et la paix. Je ne puis exhaler ma douleur que par des cris, par l'imprécation acérée qui perce, qui punit, qui flétrit, et qui fait rugir de douleur le méchant qu'elle atteint.

Telles étaient mes pensées ! Et j'écrivais, de toutes mes forces, des pages violentes, décidé à les publier malgré tous, et à braver tout adversaire et tout obstacle.

Je quitterai, s'il le faut, mon pays; j'irai vivre, pour un temps du moins, sur une terre plus libre, de l'autre côté du Jura, ou des Vosges, ou des Ardennes, très-près de la France bien-aimée. Je chercherai un lieu d'où je puisse toujours voir les montagnes de ma patrie. Là je méditerai le plan de guerre d'Alfieri !

Mais, en toutes ces pensées, je n'étais pas pleinement soutenu par mon Maître.

Mon Maître, bien au loin, et d'une voix à peine perceptible, semblait encore me

dire : « La paix ! » Mais le plus profond dégoût de la paix, ou plutôt l'horreur de la paix m'avait rempli le cœur, et je prétendais n'écouter, sous aucune forme, l'esprit de paix. Je répétais les paroles du prophète, ces malédictions vigoureuses contre les insensés et les lâches qui tendent la main au mal et au mensonge et disent : « La paix ! la paix ! »

Cependant, après bien des jours agités, le Seigneur me dompta par la vue claire d'une vérité certaine et simple, savoir : l'impuissance absolue de ma colère.

Oh ! Dieu ! voir qu'on possède la vérité, qu'on soutient la justice, et voir le mal et les ténèbres les vaincre et les fouler aux pieds ! Et sentir en même temps que les forces de l'âme entière, décuplées par l'indignation, et s'il le faut par le courage jusqu'à la mort, n'y peuvent rien ! Ah ! voilà le comble de la douleur et de la tentation !

Frémissant, mais brisé et dompté par cette vue certaine, je pleurai : la colère, se sentant vaincue, fondit en larmes.

## II

Alors, c'était hier, je me rapprochai de mon Maître, me mis à ses genoux, et sanglotai sur sa poitrine. Et à mesure que, dans ce contact et ces sanglots, la colère s'écoulait de mes nerfs et sortait de mon sang, la lumière et la force rentraient.

Et mon Maître, me retrouvant docile, me parla, et, avec sa divine bonté, me dit : Mon fils, quel est ton but ?

Seigneur, je veux que votre règne arrive. Je veux le règne de la justice et de la vérité. Je veux que les pauvres hommes si souffrants ne soient plus opprimés, trompés, foulés aux pieds et massacrés comme aujourd'hui. Voilà le besoin de ma vie. Vous le savez.

— Mais ne t'avais-je point assez dit où est la force, et comment nous pouvons conquérir le monde ?

— Oui, mon Dieu ; mais hier je ne le savais plus, je ne le croyais plus.

— Tu ne croyais donc plus à l'Évangile?... Reprends donc cette première page du Livre, usée par tes baisers. Relis mon éternelle parole :

HEUREUX CEUX QUI SONT DOUX, PARCE QU'ILS POSSÉDERONT LA TERRE !

HEUREUX CEUX QUI ONT FAIM ET SOIF DE LA JUSTICE, PARCE QU'ILS SERONT RASSASIÉS !

HEUREUX LES PACIFIQUES, PARCE QU'ILS SERONT APPELÉS ENFANTS DE DIEU !

Eh bien ! si tu as faim et soif de la justice, rentre en toi-même, et garde le silence, jusqu'à ce que tu sois redevenu doux, humble de cœur et pacifique, afin que la force de posséder la terre et de la conquérir, pour ta part, te soit donnée.

— Mais, Seigneur, est-ce donc un mal que de flageller les méchants ?

— Non, puisque j'ai pris un fouet pour chasser les vendeurs du Temple.

— Est-ce donc un mal que de réprimer par le fer les assassins ?

— Non, puisque j'ai permis à saint Pierre de frapper de l'épée.



— Pourquoi donc m'avez-vous ôté de la main l'épée que je voulais prendre autrefois ?

Et pourquoi m'ôtez-vous de la main le fouet que je voulais prendre aujourd'hui ?

— L'épée n'est que la triste et passagère répression de l'épée. Celui qui prend l'épée, c'est-à-dire l'agresseur et le meurtrier, périra par l'épée. Mais là n'est pas le salut du monde. Le fouet n'est pas non plus la lumière des hommes, ni le sel de la terre. Le fouet ! je l'ai souffert jusqu'au déchirement des chairs et jusqu'au sang. Le fer qui perce, c'est moi qui l'ai reçu au cœur. Les faibles cordes dont j'ai frappé les vendeurs dans le temple, et la pauvre épée de saint Pierre, dont mon apôtre toucha l'oreille que j'ai guérie, signifient que, dans le monde nouveau que je crée, la violence et l'épée doivent décroître à mesure que ma croix grandit. Notre arme, celle par qui j'ai vaincu le monde, celle qui possédera la terre, c'est l'arme difficile, laborieuse et sanglante de la croix.

— Seigneur, je le savais, et je recommence à le croire. Mais il nous faut donc renoncer à foudroyer les hypocrites, les tyrans et les meurtriers ?

Qu'est devenue, dans votre représentant visible, ô Seigneur, cette vertu par laquelle saint Pierre frappa de mort ceux qui mentaient ?

— Mon fils, comment sais-tu qu'en ce siècle même l'un des successeurs de saint Pierre n'a pas, par une humble et douce plainte de son cœur, renversé le plus puissant prince, le plus grand capitaine, et la plus grande armée qu'ait vu le monde ?

Comment sais-tu que le plus grand persécuteur de la conscience qui ait vécu depuis Dioclétien n'a pas été, par le regard et la réprobation du successeur de Pierre, desséché dans sa force, comme le figuier stérile ?

Mais, ô mon fils, en présence de ton ennemi, fût-il le plus pervers des ouvriers d'iniquité, n'oublie jamais cette parole inspirée : « L'archange, en lutte avec Satan, n'a pas osé maudire Satan ! Il lui

« a dit : Que Dieu te dompte (1). » Toi, mon fils, es-tu donc un archange? ton ennemi est-il Satan?

En présence des méchants et du mal, et de tous ceux qui me repoussent, n'oublie pas que, lorsque mes apôtres voulurent prier le Père de faire tomber le feu du ciel sur les hommes qui me repoussaient, je leur ai dit en les réprimandant : « Vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés (2)! »

Enfin ne lis-tu pas dans l'Évangile ces mots sortis de ma bouche : « Or moi, je vous le dis, ne résistez pas même au mal (3). »

— Seigneur, je ne comprends pas ces paroles.

— Voici le sens : Ne résistez pas au mal par le mal, mais par le bien.

---

(1) Quum Michael Archangelus cum Diabolo altercaretur... non est ausus iudicium inferre blasphemiam, sed dixit : Imperet tibi dominus.

(2) Nescitis cujus spiritus estis. Luc, IX, 55.

(3) Matth., chap. V, v. 36.

— Je comprends. Les hommes de l'ancien monde tuaient leurs ennemis; la loi déjà le défendait : « Vous ne tuez pas ! » Mais Jésus dit : Je vous défends l'injure. Je vous défends même la colère. L'homme du vieux monde disait : « Oeil pour œil, dent pour dent; » mais Jésus dit : « Point de vengeance. » Ne rendez pas même le soufflet que vous avez reçu. N'entrez point dans la lutte, telle que l'établit le vieux monde, haine contre haine, colère contre colère, mal contre mal. Ne résistez pas même au mal par les armes qu'emploie le mal. Mais résistez au mal par Dieu. Seigneur, délivrez-nous du mal. Saint Paul l'explique : *Noli vinci a malo; sed vince in bono malum* (1). Triomphez du mal par le bien.

L'Ancien Testament l'avait dit : « Ne répondez pas à l'insensé selon ses paroles, de peur que vous ne lui deveniez semblables. » Faut-il donc laisser l'in-

---

(1) Rom., XII, 21.

sensé parler seul? Loin de là; car le texte ajoute aussitôt : « Répondez à l'insensé selon ses paroles, de peur qu'il ne se croie sage. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ne faut pas répondre à l'insensé comme parle l'insensé, folie contre folie; mais lui répondre vérité contre erreur, sagesse contre folie, et paix contre violence, de manière à boire d'abord la colère par l'amour, puis, dans la sérénité qui renaît, inonder l'erreur de lumière.

L'un des plus grands devoirs de l'homme de bien, qui a raison, c'est de ne pas durement contredire l'homme égaré qui soutient le faux. Pourquoi? Pour ne pas river dans le mal, par un choc brusque, cet homme actuellement méchant ou égaré, et ne pas rendre méchant pour toujours votre frère, qui peut-être n'est méchant qu'aujourd'hui. Que savez-vous si, sous la tige d'ivraie que vous apercevez, cet homme n'a pas au cœur le germe du pur froment de Dieu? Prenez garde d'arracher le tout. Mais, ô mon Maître bien aimé, que faire

done pour dompter les méchants et pour vaincre le mal?

— Relis, mon fils, tout mon discours sur la montagne. Là je propose aux enfants de Dieu, à ceux qui doivent être la lumière du monde (*vos estis lux mundi*) et le sel de la terre (*vos estis sal terræ*), le moyen de conquérir le monde, de posséder la terre, et de rassasier de justice ceux qui ont faim et soif de la justice.

Et quels sont ces moyens? Être parfaits comme le Père céleste est parfait; aimer ses ennemis; bénir ceux qui maudissent; prier pour ceux qui persécutent, afin d'être vraiment les fils du Père qui verse son soleil et sa rosée sur les méchants comme sur les bons. C'est là, mon fils, la force qui possédera la terre, la soulèvera, la fera marcher et sortir du vieux monde dont Satan était prince, pour entrer dans le monde nouveau que crée mon Évangile.

— Oui, mon Dieu, je comprends. Vous m'avez, depuis ma jeunesse, montré ces vérités; elles remplissent mon esprit, et ré-

sultent de toute ma science. Mais je ne cesse de les oublier dès que vous-même, par votre présence réelle et par la grâce du Saint-Esprit, n'opérez plus en moi, au cœur, la mémoire de la vérité.

Soyez donc avec nous tous les jours, ô mon Dieu!... Opérez avec nous, afin que nous ayons, dans votre esprit évangélique, le pouvoir de mener le monde à son but.

— Je l'ai promis, mon fils : voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin des siècles.

### III

Mon Maître m'ayant ainsi rendu le cœur et la mémoire, je recommençai, en son doux et lumineux esprit, à contempler le globe terrestre, à chercher la science de la force.

Il s'agit de dompter le mal, de posséder la terre. C'est là ce que je veux. Où est la force qui me rendra maître du monde et vainqueur du mal ?

Or, voici qu'un symbole physique, déjà bien souvent médité, mais s'illuminant d'une clarté toute nouvelle, me montra la nature générale de la force.

J'aperçus tout à coup ce que je savais bien, mais sans y avoir réfléchi.

La foudre n'est pas la force. Le tonnerre n'est qu'un bruit, et l'éclair qui foudroie n'est qu'un éclat, une dispersion et un accident de la force.

La furie des tempêtes, de la foudre qui terrifie, qui brise les chênes, renverse les édifices, soulève les vents et l'Océan, toute cette violence, pesée et mesurée comme force, n'est rien.

A qui faut-il apprendre que le règne de la tempête est renfermé, à la surface du globe et de l'Océan, dans une très-mince couche d'air et d'eau ? Au-dessous de quelques mètres d'eau, vous avez les eaux bleues, les eaux profondes, toujours en paix ; et, au-dessus de quelques mètres d'air, le ciel bleu, le ciel profond, la masse sereine et immuable de l'immense atmosphère.

En cette couche seulement éclate et gronde, en certains temps, sur certains points, l'électricité divisée, l'électricité irritée; elle emporte les vents, chasse et choque les nuages, remue les flots, mais jamais le corps de la terre, jamais la masse de l'Océan, et jamais l'atmosphère radieuse telle qu'elle est au-dessus des pics.

La colère de l'électricité ne va pas plus loin. Et encore, dans la mince surface, devons-nous excepter six grandes zones de calme perpétuel, comme pour montrer combien la tempête est parquée dans la sérénité universelle.

Mais où donc est la force?

La force, c'est l'électricité en paix. L'électricité douce est la force physique universelle, qui contient et soutient les mondes. Elle emporte le globe terrestre, toutes les planètes et le soleil, en se jouant. Elle traverse tout l'univers, possède le centre et l'atmosphère de tous les globes, pénètre et porte toutes les étoiles, dont elle est la lumière; tous les soleils, dont elle est l'attraction.

Voilà la différence entre la force de la colère et la force de la douceur et de la paix.

L'une est un accident de la surface terrestre; l'autre est la force universelle qui règne dans tous les cieux.

La force de la violence comparée à celle de la paix est donc nulle.

Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Ils la posséderont, non pas pour la briser, la tourmenter ou l'agiter, mais pour la vivifier.

Ils seront comme l'électricité reposée, l'électricité douce, qui, pendant qu'elle porte et dirige le corps du globe terrestre, l'inonde de sa lumière et le féconde de sa chaleur et de sa vie : *Vos estis lux mundi*. Car la même force qui, divisée, irritée, est la foudre et ne sait que briser et brûler, est celle aussi qui, reposée dans la douceur, recueillie dans la paix, devient la source de la vie; qui donne la vigueur à nos membres, à la poitrine sa respiration, et à l'air vital sa vertu; qui fait germer les plantes, donne aux fleurs le

parfum, et aux fruits la maturité, et qui nourrit le germe humain en couvrant la terre de moissons.

Tel est le beau symbole qui m'a aidé à méditer la force, à en trouver la science, et qui m'a fait comprendre jusqu'au fond cette parole divine : « La colère de l'homme « n'accomplit pas la justice de Dieu. » Colère de l'homme, accident de la surface terrestre, qui soulève la tempête, qui brise et tue quelques mortels ! Justice de Dieu, et paix de Dieu, force infinie, qui est le fond du monde, qui gouverne l'histoire, qui porte le genre humain, qui règne dans tous les cieux !

#### IV

Et maintenant, Seigneur, permettez-moi d'exhaler en plaintes paisibles la douleur qui faillit me briser de colère, et donnez-moi, dans la patience et dans la paix, votre force divine ; donnez-moi le pouvoir d'appeler, d'éveiller le faisceau des âmes, de

toutes les âmes unies entre elles et avec vous dans l'amour vrai de la justice, afin que le faisceau, visible ou invisible, arrive bientôt à posséder la terre par l'irrésistible puissance de la douceur et de la paix, qui porte tout et qui transforme tout.

Seigneur, vous nous dites de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

Il faut donc chercher une tout autre justice que celle qui règne aujourd'hui dans le monde. Et certes, il en est temps. Il est temps de savoir, ou, pour mieux dire, de décider si nous voulons sortir de la crise présente par un progrès de la justice universelle, ou par un solennel triomphe de la force brutale parmi les hommes.

Nos jeunes frères, qui entrent aujourd'hui dans la vie, n'ont pas connu les espérances de la génération qui les a précédés, de ceux qui, comme nous, nés avec ce siècle, croyaient tous que le dix-neuvième siècle ne finirait pas sans avoir aboli les monstrueuses iniquités qui souillent encore la terre.

Mais voici que le siècle s'écoule et que l'iniquité semble grandir. Voici que notre idéal de justice, de progrès et de liberté semble vaincu presque partout, et qu'un découragement profond succède, dans notre âge mûr, à l'ardent enthousiasme de nos premières années.

Quand nous allions combattre en Grèce, et lorsque nous, Français, nous expulsions la barbarie d'Athènes et du Péloponèse pour fonder le royaume hellénique, nous pensions que le plus difficile était fait, et que ce commencement, posé par nous, entraînerait bientôt le reste.

Lorsque nous protestions sans relâche pour la grande cause de la Pologne, il nous eût été impossible de croire que le joug russe, prussien et autrichien irait encore, pendant quarante années, en s'aggravant sur la tête des vaincus.

Que dire des espérances que nous mettions surtout dans la jeune et glorieuse république de l'Amérique du Nord, qui marchait dans le monde à la tête du progrès humain, par la justice et par la liberté?

L'esclavage, aux États-Unis, n'était pour nous qu'une tache de boue sur un splendide vêtement. On allait l'effacer à l'instant.

Quelle eût été notre douleur et notre indignation, si l'on nous avait dit que la seconde moitié de notre siècle verrait le hideux esclavage devenir le grand intérêt des États-Unis, s'enraciner dans les lois et les mœurs, grandir en fait, se poser en principe, se proclamer insolemment. Et qui de nous eût cru possible les derniers messages du Président des États-Unis, ces pièces, les plus honteuses qu'aucun gouvernement ait osé présenter au monde depuis des siècles? Là se voit la proclamation officielle des droits sacrés de la propriété de l'homme par l'homme.

Quelle espérance ne mettions-nous pas dans la libre Angleterre! Et certes des prodiges de transformation dans la justice et dans la vérité, depuis un demi-siècle, ont été accomplis dans l'intérieur de ce grand peuple.

Mais, ô mon Dieu! quelle est en ce moment, sur l'Europe et le monde, l'influence

de cette active et puissante nation ! Je m'arrête, je n'y veux point penser en ce moment.

Que dire du sort de ma patrie ? Je l'ai vue, dans sa folie guerrière, je l'ai vue maîtresse de l'Europe ; puis je l'ai vue domptée chez elle. J'ai vu camper, sur nos places et dans nos palais, les soldats de l'Europe entière. Peu après, j'ai vu renaître avec magnificence le travail, les lettres, les arts, la liberté, la justice et l'honneur. Mais voici que nos désirs de justice et de liberté s'élancent avec passion dans un avenir idéal. Pour avoir plus vite l'avenir, nous brisons le présent avec fureur, et par deux fois. Mais où nous jette notre aveugle élan ? Dans l'anarchie et dans le sang. Le peuple alors, afin de vivre, oublie la liberté, invoque la dictature, et se repose dans la paix corruptrice du pouvoir absolu.

Mais quel est donc cet esprit qui nous brise et qui nous précipite ? D'où viennent ces continuelles ruptures de la vie nationale ? Qui donc nous jette, comme le dit

l'Évangile, tantôt dans l'eau, et tantôt dans le feu ? Sommes-nous donc ce malheureux enfant que possède et agite cet esprit qui se nomme *Légion* ? Sommes-nous ce possédé furieux que parfois on arrive à lier, mais qui bientôt brise tous les liens, et puis se frappe et se meurtrit lui-même ? Qu'est-ce que ce vertige qui, au sein des plus magnifiques espérances et des plus généreux efforts entrave la vie de la France depuis bientôt un siècle, et nous rend incapables d'ordre et de liberté ?

Et certes, ô mon divin Sauveur ! je sais que vous êtes maître des esprits, et que votre Évangile et votre Église peuvent rendre à mon pays le calme, la raison, et, avec la sagesse, la paix, l'ordre et la liberté. Mais qu'arrive-t-il ? La foi chrétienne, qui, au commencement de ce siècle, semblait devoir renouveler le monde, l'esprit humain et la vie sociale, qui avait déjà transformé les lettres et la poésie, qui pénétrait dans la philosophie et dans les sciences, qui s'emparait des grands esprits et des grandes âmes dans toute l'Europe, la foi



chrétienne paraît arrêtée dans sa marche ; et voici que l'on porte la main sur celui qui vous représente sur la terre, ô mon Dieu ! La force porte la main sur l'homme qui représente, dans le genre humain, l'indépendance et la liberté de l'esprit.

Est-ce donc que la force va étouffer votre grande création, ô Seigneur ! la création d'un pouvoir moral, intellectuel, religieux, distinct des pouvoirs politiques, et indépendant de César ? Est-ce là ce que veulent aujourd'hui ceux qui semblent avoir la puissance ?

Mais voici qu'au milieu de ces grands périls, et de la chute des plus généreuses espérances, éclate aux yeux un fait énorme, épouvantable, qui nous reporte tout à coup à la plus satanique antiquité, savoir : une tentative d'extermination d'un peuple par un autre peuple. Aujourd'hui, sous nos yeux, sur les bords de cette mer qu'on nomme un lac français, vingt mille victimes viennent d'être égorgées. Je l'avoue, c'est ici le dard qui a percé mon âme d'une douleur incurable ; car le massacre prémédité des

faibles, l'enthousiasme du sang, la religion de l'homicide, me paraît l'abomination suprême, la visible manifestation du mal, la présence réelle de Satan. La vue du faible que l'on égorge, — et je vois à distance, et je vois en esprit, comme je vois de mes yeux, — cette vue, ô mon Maître, me tue. Il me semble que je vous vois vous-même, ô ami et frère de tout homme, percé et immolé dans chaque victime. Il me semble que j'entends votre plainte et votre appel à tous les hommes : « On m'égorge, moi, « mes frères, mes sœurs et ma mère, et « vous m'abandonnez ! » Et mon âme, en réalité, sent avec vous et dit aussi : « On « m'égorge, moi, ma mère, mes frères et « mes sœurs, et nul ne vient nous se- « courir ! »

Mais, pendant que j'écris ces lignes, voici qu'au cœur même de l'Europe éclate un autre crime, et un autre massacre peut-être plus étonnant encore ! Le massacre de Varsovie !

O Père des hommes, ô Christ, vérité et justice incarnées, levez-vous, il est temps.

Cet état du monde est jugé. Il ne peut plus durer. Il faut que cela cesse. Il faut que les hommes aujourd'hui vivants voient la fin de toutes ces abominations et de toutes ces organisations d'iniquité. Il faut que votre force, ô Christ, la force de votre croix dompte enfin ce vieux monde endurci dans sa stupidité et dans sa cruauté!

Vous l'avez dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! »

Eh bien ! mon Seigneur et mon Dieu, j'ai confiance, et je veux, pour vaincre avec vous, me dompter, vous imiter, et pardonner à mes bourreaux, aux vôtres, à ceux de mes frères, de mes sœurs, de ma mère. Je veux que la violence de la douleur tourne en force, en force divine qui dompte les bêtes féroces, et qui enchaîne Satan.

### TROISIÈME MÉDITATION.

#### L'empire Turc.

##### I

Je veux donc regarder en face, encore une fois, l'affreux spectacle, et chercher comment je puis ici bénir, — je frémis de prononcer ce mot, — comment je puis bénir ceux qui me frappent, comment je puis aimer mes ennemis et mes bourreaux, et vous prier, ô Père des hommes, de faire tomber sur eux, non pas la foudre, mais votre rosée, et votre soleil créateur et régénérateur.

Je veux relire l'effroyable lettre qui m'a

percé le cœur. O âmes, qui sentez et priez avec moi, venez; soutenons-nous, sachons supporter ce spectacle et surtout sachons en tirer l'indomptable détermination de vivre et de mourir pour la justice, pour la défense des multitudes foulées aux pieds.

« Damas, 19 juillet.

..... « Près de la mosquée de Jékie, une bande de forcenés a rencontré une famille chrétienne qui fuyait. En un clin-d'œil on leur coupe le passage, on tire les cimeterres, on se jette sur le chef qui s'offre au premier coup. C'était un vénérable vieillard à barbe blanche.

« Me voilà, dit-il, je suis chrétien; mais laissez ces femmes, ces enfants. »

« Et la main sanglante du père, étendue sur la tête des enfants, tombe sur le sol : une de ses femmes pousse un cri terrible et s'évanouit. Le signal était donné, on se rua sur ce faible troupeau.

« Deux Musulmans se précipitent sur l'aïeul; on lui coupe le nez et les oreilles, les lèvres, le menton; on lui fait une incision en forme de croix sur le front, et on lui rabat la peau sur les yeux. Aveuglé par le sang, fou de douleur et de désespoir, ce malheureux allait à tâtons dans les rues, hurlant et frappant aux portes. Nul

n'osait lui ouvrir. Jamais je n'ai vu un plus épouvantable spectacle.

« Pendant ce temps, les deux jeunes mères, dont une allaitait son enfant, et qui se tenaient étroitement enlacées, furent séparées avec violence. La pauvre créature, arrachée du sein maternel, fut lancée sur la terrasse du juif Sid-Effarik; tout le jour j'ai entendu ses vagissements. Cette femme, se voyant aux bras du meurtrier de son fils, se débattit d'une telle énergie qu'elle le renversa deux fois par terre; puis, sentant ses forces défaillir, pour échapper au déshonneur, elle saisit à deux mains le yatagan de ce lâche et s'ouvrit la poitrine. Vous le dirai-je? Une pareille mort n'arrêta pas l'infâme vengeance de cet homme, et le cadavre souillé retombe pantelant sur celui de sa sœur morte comme elle, mais morte après le déshonneur. Celle-là fut sciée en deux par le milieu du ventre, sur le corps même de son frère vivant, qui se débattait sous elle, et qui fut tué d'un coup de poignard sur la tête (1). »

---

(1) La lettre continue ainsi :

« A une portée de pistolet du seraï se trouve un bazar, tenu par des chrétiens sujets de la Hollande. Les soldats pénétrèrent dans les magasins, enfoncèrent les portes et commencèrent à piller. Une partie des marchandises, l'argent et les bijoux, avaient été enlevés la veille : cela les exaspéra.

« Ils saisirent M<sup>me</sup> Verner, lui attachèrent une corde à la jambe gauche, et la descendirent par une croisée

Eh bien ! trois mille familles viennent d'être égorgées à Damas de cette manière, et dans toute la Syrie dix ou douze mille.

la tête en bas. Cette infortunée criait de la façon la plus lamentable ; on la laissa ainsi se débattre longtemps : ceux du bas lui tirent des coups de fusil à poudre dans la figure ; ceux de dessus lui jettent des chiffons enflammés. Ce supplice dura une heure. Le feu prit à ses vêtements, elle fut brûlée lentement et expira au milieu des plus horribles tortures.

« Le mollah entendit ces lamentations déchirantes ; il envoya un Éthiopien, son esclave, nommé Éphraïm, bien connu dans le quartier, s'enquérir de la cause de ce bruit. Ce barbare fut ému : il s'interposa pour que les tourments cessassent et il alla chercher des ordres. Pour toute réponse, son maître lui fit donner cent coups de bâton sur la plante des pieds, et il fit dire aux assassins de continuer tranquillement *leur devoir*.

« Le mari, M. Verner, lié par les pieds et les mains au poêle qu'on faisait chauffer, assistait à ce spectacle. On le somma de dire où étaient ses richesses. Il nomma, pour sauver sa femme, la maison du négociant qui les avait cachées ; mais cela ne suffisait pas à ces bandits, qui croyaient à un trésor enfoui dans la maison. Enfin, ne pouvant en tirer autre chose, ils le laissèrent et s'enfuirent. Lorsqu'on le détacha, il était mort. La moitié de son corps était grillée.

« Le domestique, un Français, du nom de Dumont, fut assez heureux pour leur échapper. Il s'était blotti dans une caisse vide : sa frayeur fut telle qu'il perdit

Il y a donc douze mille récits pareils, connus des hommes, ou connus de Dieu, et de la terre qui a bu le sang.

Or ce n'est pas la créature humaine isolée qu'on égorge, c'est la famille qu'on tue et qu'on insulte. On dirait que les

deux fois connaissance. C'est de lui que je tiens ces détails. Depuis ce temps le pauvre garçon est presque fou ; ses cheveux ont blanchi et il remue toujours la tête. Je crois qu'il ne survivra pas à cette scène.

« Conduits par un juif renégat, quelques bachi-bouzouks descendirent dans la cave d'une maison turque, située près du Barady. Il y avait là trente chrétiens réfugiés. Les portes résistèrent à leurs efforts : furieux de cette résistance, ils firent chauffer de l'huile et la jetèrent par les soupiraux. Ils enfoncèrent une barrique d'esprit, y mirent le feu, et brûlèrent vifs tous ces malheureux. Quelques-uns voulurent ouvrir pour échapper à cette mort affreuse ; ils les repoussèrent dans la fournaise à coups de piques.

« Ils s'acharnaient particulièrement sur les Français. L'un de ces forcenés marquait ses victimes avec une croix rouge au milieu de la figure. J'ai vu de ces malheureux : il m'est impossible de traduire l'impression qui résulte d'une pareille mutilation, nue, hideuse, gonflée.

« Je m'étais familiarisé avec les cadavres ; je ne puis songer à ces tristes victimes sans que la sueur me gagne. »

disciples du dogme qui anéantit la famille, comme poussés par l'instinct satanique, et pour symboliser leur foi dans la manière dont ils assassinent, veulent atteindre la famille elle-même. Ils la poursuivent dans son sanctuaire afin d'en torturer, d'en profaner, d'en insulter toutes les saintes et sacrées relations. C'est sous l'œil de la mère qu'ils aiment à déchirer le nouveau-né : c'est sous l'œil de l'époux qu'ils cherchent à souiller l'épouse. Ils les veulent torturer ensemble, et l'un par l'autre, et non séparément; ils décuplent la torture de chacun par la vue du supplice des autres.

## II

Hélas! nul n'a de cœur, nul n'a de foi, nul ne sent rien, nul n'ose rien. Si nous avions du cœur, depuis que dure cette orgie satanique nous serions tous debout.

Mais qui donc a du cœur dans le plein sens du mot? « Le cœur de ce peuple est

« mort, dit l'Évangile; il ne sent pas et « n'entend pas. »

Supposez que cette femme dont on déchire l'enfant en deux parties pour se jouer; supposez que cette femme, qui lutte contre la bête féroce, qui renverse deux fois le monstre, et qui s'ouvre le cœur pour mourir avant l'abominable insulte... supposez qu'elle est votre sœur; supposez que cette femme est la vôtre, et que ce petit enfant est à vous, et que vous voyez de vos yeux ces choses!... Dix mille épouses et dix mille sœurs viennent d'être traitées ainsi. Leurs maris et leurs frères l'ont vu! et vous, vous le voyez, et toute l'Europe le voit!

Eh bien! je vous le dis, si quelqu'un d'entre nous n'a pas pris ou ne prend pas en ce moment l'indomptable résolution de se lever dans toute sa force, et de détruire jusqu'à la racine la cause visible et fatalement féconde de ces horreurs, celui-là n'est pas digne du nom d'homme; si quelqu'un d'entre nous n'offre pas aujourd'hui sa force, son temps, son argent et

son sang pour que l'humanité ne puisse plus être à l'avenir souillée, épouvantée, déshonorée, ensanglantée par l'orgie de l'immonde et sanguinaire esprit du mal, celui-là, je vous le déclare, rendra compte au tribunal de Dieu de son lâche et cruel égoïsme : « On m'égorgeait, dira le Christ, « moi, ma mère, mes sœurs et mes frères ; on nous égorgeait sous vos yeux, et « vous ne vous êtes pas émus ! »

J'insiste et je demande, ô âmes et cœurs ! que plusieurs d'entre vous et que tous, s'il se peut, consacrent en ce moment leur vie, leur courage, leur temps, leur fortune et leur sang en offrande à la justice universelle. Il faut enfin, dans le monde entier, arrêter jusqu'à la possibilité des grandes horreurs. Lorsqu'il y a cinq mois, partait cette poignée de soldats qu'envoie l'Europe, c'est-à-dire la France, ils n'étaient que six mille ! Vous disiez : « C'est trop peu. » Voilà cependant six mille hommes qui marchaient avec joie, qui tous allaient offrir leur vie, et plusieurs l'ont donnée. Ne pouvez-vous donc pas aussi offrir la

vôtre et la livrer, non à une mort immédiate, mais au travail et à la lutte pour la justice et pour l'humanité ?

Ne le voulez-vous pas ? N'osez-vous pas dire : Oui, je vivrai et je combattrai pour le triomphe de la justice sur toute la terre !

Remplir sa vie de la justice seule et mourir pour elle, voilà, ô cœurs et âmes, et la vraie vie et la vraie mort !

Choisissez, je vous le conseille, cette carrière-là, et tressaillez de joie si vous avez cette grâce et ce courage.

Donc, en présence de ces flots de sang, en présence de Dieu, jurez solennellement, dans votre cœur, que par vous, avant la fin du siècle, l'empire du mal sera réduit par toute la terre. Vous en avez le droit et le devoir.

### III

L'épée de la France, en ce moment, empêche matériellement la reprise du mas-

sacre; mais l'homicide est dans toutes ces âmes, et va sévir avec une fureur décuplée, si notre épée cesse un seul instant d'être levée sur eux. C'est la cause même de ces horreurs qu'il faut détruire par la force de Dieu, par cette force qui dompte la terre, et qui fait dans l'histoire les révolutions radicales.

Or nous voici venus au nœud de la difficulté. En présence des bourreaux encore couverts de sang, et décidés au meurtre, si nous voulons les réprimer par la force de Dieu, il faut que moi d'abord, d'autres ensuite, accomplissent cet effort impossible : Prier pour les bourreaux, les bénir, les aimer. Aimer les fils de Mahomet qui nous ont égorgés, qui vont nous égorger encore ! est-ce possible, ô Dieu !

Aimer ces hommes ! Où trouverai-je cette force ? D'où viendra la lumière qui puisse permettre à ma raison d'aimer et de bénir ces hommes ?

Toute la lumière est dans ce mot : « Ce sont des hommes. »

Voici une grande portion du genre humain soumise au dogme de Mahomet; et voici en particulier la race turque amenée par ce dogme à l'état où nous la voyons : esclaves du mal, captifs dans cet enfer visible.

Ce sont nos frères aussi; le Christ est mort pour chacun d'eux : il faut les délivrer !

Certes, les vrais pervers qui aiment le sang seront jugés par Dieu. Laissons-les. D'autres, voisins des animaux par l'intelligence, n'ont su ce qu'ils faisaient. Dieu saura les juger. Je prends dans son ensemble toute cette race turque et tout cet empire ottoman, et je dis : Il faut les délivrer; le temps est venu d'entreprendre quelque chose pour eux.

Il faut que ce dernier grand crime soit le signal de la délivrance des chrétiens et de la délivrance des Turcs. Plusieurs victimes, je le sais, ont prié en mourant pour leurs bourreaux. Que cette prière ait l'efficacité de celle des premiers martyrs priant pour leurs bourreaux, et

créant des apôtres dans la surnaturelle vertu d'une telle prière.

Eh bien! au nom de ces enfants, de ces vieillards, de ces femmes et de ces prêtres égorgés, dont il me semble que les âmes m'entourent et me pénètrent, je commence en ce moment même, pour ma part, l'œuvre de délivrance, et je m'unis aux saints et aux martyrs qui, soit au ciel, soit sur la terre, commençaient, poursuivaient ce divin travail lorsque j'étais encore aveugle.

Et je m'adresse ici, en ce moment, par l'âme et la prière, par la parole, par cet écrit, aux justes inconnus que peut renfermer l'islamisme et à tous ceux qui sont ou deviendront capables de justice et de vérité. Je les cherche et je les chercherai. J'en trouverai et j'en connaîtrai quelques-uns par leur nom. Je les réunirai, et la divine entreprise grandira. Courage. *Sursum corda!* Gloire à Dieu, et paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté!

Et qui donc, dans toutes ces horreurs, s'est montré le plus noble et le plus cou-

rageux des chrétiens, si ce n'est un mahométan, savoir l'émir Abd-el-Kader? Que dire de ces Arabes qui, à Damas, ont empêché la moitié des massacres? Que dire de ces hommes justes, parmi les Turcs, dont parle la plainte récente des chrétiens de Bosnie, « qui, à la vue des abominations de l'empire ottoman, en prennent « horreur et prédisent la ruine d'un empire où toute étincelle de conscience est « éteinte, où tout sentiment humain est « détruit? » Mais quoi! n'est-ce pas le plus célèbre, le plus courageux, le plus intelligent des musulmans qui a écrit ces mots : « Je pleure, ô mon Dieu, sur l'anéantissement de l'islamisme! »

Eh bien! c'est à ces hommes que je m'adresse, ces hommes de douceur et de paix, qui ont eu le très-grand courage de rester purs au milieu du torrent d'iniquité qui emporte leur race. Ces hommes, à la vue des crimes sataniques qui révoltent leur âme, réfléchiront; ils descendront dans leur conscience et leur raison; ils interrogeront Dieu, et Dieu leur répondra. Ils



sont plus nombreux qu'on ne pense. C'est à eux aussi que je parle, et je leur dis :

Écoutez-moi, au nom de Dieu, notre père commun ! Écoutez-moi, en sa présence et dans votre conscience, et voyez si ce que je vais dire, à tout homme de raison et de cœur, parmi les Turcs et parmi les chrétiens, est vrai ou faux !

#### IV

Je dis que l'empire ottoman et tout l'empire de Mahomet, dont quelques hommes coupables demandent encore aujourd'hui même l'intégrité, je dis que cet empire est l'organisation de l'iniquité sur la terre ; c'est l'organisation légale et religieuse du mal au sein du genre humain.

En dogme comme en fait, de par les lois comme par les mœurs, le système turec est la négation du travail, la négation de la liberté. Il est la négation de la famille et celle de la patrie ; c'est-à-dire que le système turec détruit et abolit toutes les res-

sources, tous les droits, tous les devoirs du genre humain.

Le Coran nie la liberté morale et pose le fatalisme et la prédestination absolue. Le Coran maintient l'esclavage, proclame l'infériorité de la femme, et supprime la famille par la polygamie, par la répudiation et le divorce. Il détruit l'idée de patrie en prêchant l'apostolat universel par le sabre, et la domination universelle par la force, et en posant en dogme fondamental que : « Le grand signe de la volonté de Dieu, « c'est la force. »

« O croyants, dit le livre cruel, combattez les infidèles qui vous avoisinent ; « qu'ils vous trouvent durs à leur égard (1). « Tuez les idolâtres partout où vous les « trouverez : faites-les prisonniers, assiégez-les, guettez-les à toute embuscade (2) ; « combattez-les jusqu'à ce que tout culte « soit celui du Dieu unique (3). Faites-

(1) Coran, chap. X, v. 124.

(2) Coran, chap. IX, v. 5.

(3) Coran, chap. II, v. 189.

« leur la guerre jusqu'à ce qu'ils payent  
 « le tribut, tous sans exception, et qu'ils  
 « soient humiliés (1)... Lorsque vous ren-  
 « contrerez des infidèles, tuez-les, faites-en  
 « un grand carnage et serrez fort les en-  
 « traves des captifs (2). »

Tel est le dogme. Quant au fait, il est sous nos yeux ; le dogme dit : « Faites un grand carnage et serrez fort les entraves des captifs. » Le carnage de dix mille familles vient d'être pratiqué à la face du monde, pratiqué par motif religieux, et dix mille femmes captives, outragées et ensanglantées, puis vendues, sont en ce moment même liées dans les harems.

Tel est ce peuple : il tue et il fait des es-

---

(1) Coran, chap. IX, v. 29.

(2) Coran, chap. XLVII, v. 4.

Il faut dire qu'au commencement du Coran, au chap. II, écrit à une époque où Mahomet n'était point encore maître de la Mecque, il y a un verset (186) qui défend, contre les idolâtres de la Mecque, la guerre d'agression. Mais cette parole, et plusieurs autres qui sont justes et vraies, sont perdues au milieu de ce tissu d'absurdités et d'immoralités qui forme le Coran.

claves ; c'est son travail : des esclaves pour sa volupté, et des esclaves pour sa paresse et son sommeil. Quant au travail, c'est le *raya* qui travaille pour lui. Le mot *raya* signifie *troupeau*. Tout ce qui n'est pas musulman est *raya*, troupeau des musulmans. Nous, nous avons des bœufs pour labourer ; ils ont des hommes, des troupeaux d'hommes pour le travail, des troupeaux de femmes pour l'orgie. Tel est l'idéal de l'empire, et telle est sa réalité. Ils sont en Europe un million, qui règnent sur dix millions d'hommes et de chrétiens, qu'ils exploitent comme troupeaux (1). Cela est bien, disent-ils ; c'est la loi du prophète.

J'entends des hommes, aujourd'hui même, louer les Turcs de n'avoir pas tué

---

(1) « Les Turcs d'Europe ne produisent pas ; ce n'est qu'une population parasite qui vit exclusivement du pillage des chrétiens. Rendez le pillage impossible ou du moins difficile, les Turcs émigreront et iront mourir ailleurs. »

Senior, la Turquie contemporaine, p. 30 et 31.

tous les chrétiens après la prise de Constantinople. Mais comment l'eussent-ils pu ? Un million d'hommes n'en peuvent pas tuer dix millions. D'ailleurs ils ne l'ont pas voulu ; ils les ont conservés comme troupeaux ; c'est le nom qu'ils leur ont donné, et c'est l'usage qu'ils en ont fait et qu'ils en font encore. Comment, sans leurs bêtes de somme, les Turcs, ce peuple qui ne travaille point, pourraient-ils vivre ?

Voilà ce qu'ils font de l'homme. Que font-ils de la femme ?

Quand parut Mahomet, le christianisme depuis six siècles affranchissait et relevait la femme, c'est-à-dire la moitié du genre humain ; la femme cessait enfin d'être l'esclave, le jouet et la victime de l'homme.

Mahomet recommence l'abominable dégradation de la moitié du genre humain. Il précipite et avilit la femme au-dessous de ce qu'elle était sous le paganisme grec et romain. Elle n'est plus qu'une esclave, une victime et une courtisane, en ce monde et dans l'autre. Elle est inférieure par nature. Elle n'a pas d'âme, ou du moins c'est

une âme différente. Livrer la femme par troupes à la luxure des riches, et les peuples par masses au glaive des plus féroces et des plus audacieux, voilà l'œuvre de Mahomet. Et pour garder les troupeaux de femmes, on les enferme comme le bétail dans des étables qui ont leur nom : HAREMS, SÉRAILS ; et pour garder l'étable, il devient nécessaire de mutiler des hommes et de les rendre gardiens fidèles par le couteau. Et ils ont des troupes d'hommes mutilés. Et le troupeau, et les gardiens, et le maître des uns et des autres, tout cela est nourri dans la paresse et dans l'orgie, par le travail de la grande masse d'esclaves que le cimeterre a domptés.

Mais disons tout. Que font-ils de l'enfance ? Qu'en font-ils tous ? Ils la polluent. Tous sont livrés *au sens réprouvé* et aux passions d'ignominie dont parle saint Paul. Toute cette race est sous la malédiction de Sodome, et le feu d'enfer plane sur eux (1). Voilà les faits connus, visibles,

---

(1) « Visitez les villes et les villages où la population

contemporains, incontestables. Voilà l'empire de Mahomet.

Eh bien ! est-ce là, oui ou non, l'organisation religieuse et légale de l'iniquité sur la terre ? Répondez !

Voici un dogme, une civilisation, un peuple constitué pour poursuivre un seul but, le but unique et simple que le vice poursuit en tout temps, savoir : la possession oisive de l'or, de la terre et de la volupté. Et ce peuple poursuit ce but, au milieu de nous, sous nos yeux, sur le corps et la tête d'au moins vingt millions de chrétiens ; et il poursuit ce but par l'ensemble avoué, légalisé et religieusement ordonné de tous les crimes que peuvent commettre les plus grands scélérats. Le meurtre, la mutilation, le vol à main armée,

---

« turque et chrétienne se trouve mêlée ; dans les quartiers turcs on ne voit personne, point d'enfants dans les rues, tandis que les rues des chrétiens en sont « pleines. » M. Blunt attribue cette diminution singulière de la population turque à plusieurs causes : au service militaire, A L'AFFREUX ET CRIMINEL USAGE DE L'AVORTEMENT, AU VICE CONTRE NATURE.

l'asservissement ou l'extermination, l'abolition de la famille, le rapt et la séquestration, la violation de l'enfance, la scandaleuse et perpétuelle insulte à la femme, à la femme, que chez aucun peuple civilisé nul ne peut insulter sans insulter tout homme qui voit l'outrage. Or aujourd'hui tout se voit dans le monde entier ; nous sommes donc tous insultés par l'insulte qu'en notre présence ils font à la faiblesse et à la dignité du sexe auquel appartient notre mère.

## V

Eh bien ! je répète et répéterai ma question. Je le demande solennellement à tout homme, chrétien ou musulman, en qui subsiste quelque étincelle de conscience et de raison, je le demande : l'empire ottoman est-il ou n'est-il pas l'établissement de l'iniquité sur la terre, l'organisation légale et religieuse du mal au sein du genre humain ?

Et qui donc est plus écrasé, plus avili

sous cet abominable joug, que le Turc lui-même ? Ici le bourreau, certes, est la première victime.

Regardez donc en face ce vainqueur et ce dominateur, ce maître de troupeaux humains, si insolent, si orgueilleux ! Regardez cette malheureuse race turque ; voyez cet esclave de tout vice, cet instrument du mal pour l'organisation de l'iniquité sur le globe. Regardez ces hommes sans famille ! Ces malheureux n'ont point de mère..... point d'épouse..... point d'amour ! Que peut être leur cœur et que peut être leur intelligence ? Qu'est-ce que ces âmes dissoutes par la luxure et par l'opium, par le sommeil et la paresse, par l'ignorance et par l'orgueil ?

Que voulez-vous, encore une fois, que soient des hommes qui n'ont point de mère ? « En ce temps-là, dit la sainte Écriture, il n'y avait point d'hommes forts « dans Israël, jusqu'à ce qu'il se fut élevé « une mère dans Israël ! » Quels hommes, je vous le demande, peuvent naître dans les harems ?... Là, dis-je, point de mère et

point de famille : car là où la mère n'est pas seule, là où il y a deux femmes, ce n'est plus la famille, c'est le harem !

Méditez la portée de cette loi essentielle de l'empire ottoman qui, à la face du monde, constitue le chef des croyants comme exemple vivant et religieux de la négation absolue du plus sacré des principes sociaux, la famille. Le sultan ne peut pas se marier ; on l'enferme dans un sérail, on le dissout dans un océan de luxure ; mais il n'a point de famille. L'esprit du mal le veut ainsi, et Satan a dicté sa loi. Le maître des croyants écrasera peut-être sous ses pieds deux mille femmes, mais ne sera jamais ni époux, ni fils, ni frère, ni père.

Au-dessous du chef des croyants, l'abominable loi sévit encore. Les frères du sultan sont renfermés dans le sérail, et se marient ; mais, s'ils ont des enfants, on les tue. Les filles et les sœurs du sultan sont mariées aux vizirs et aux grands de l'empire ; mais, si elles mettent au monde un enfant mâle, il doit être étranglé en naissant : c'est là une loi fondamentale et

toujours observée. Le sultan actuel, Abdul-Medjid, l'a maintenue pour un fils de sa sœur. D'autres font mieux : Mahomet III, en montant sur le trône, commença par faire étrangler dix-neuf fils de son père et noyer dix de ses veuves laissées enceintes. Quand Mahmoud, le grand réformateur et père du sultan actuel, devient empereur, il tue les cent soixante-quatorze veuves de son prédécesseur. On les coud dans des sacs et on les noie dans le Bosphore.

## VI

O hommes de toute l'Europe, jusqu'aujourd'hui nous vivions dans l'aveuglement ! Toutes ces choses nous étaient connues, elles étaient sous nos yeux : on ne les voyait pas ! L'organisation religieuse et légale du mal même était là, devant nous ; et nous supportions ce spectacle, et nous avons vécu jusqu'à ce jour sans faire vœu de détruire ces scandales dont la satanique impudence n'a

pas le droit d'insulter nos yeux plus longtemps.

Les plus belles contrées de la terre, les plus riches, les plus célèbres et les plus florissantes du monde ancien, sont déte- nues depuis près de trois siècles, sont écrasées, stérilisées et dépeuplées par cet empire d'iniquité, que nous pouvons détruire le jour où nous voudrons.

Eh bien ! jusqu'ici nous l'avons supporté, nous l'avons même soutenu, et des coupables le soutiennent encore. L'organisation religieuse et légale de l'iniquité sur la terre, nous l'avons maintenue.

L'édifice d'infamie veut crouler, nous l'avons étayé. Nous avons tous commis la faute, il y a quatre ans, de vouloir raffermir par des traités l'immonde empire fondé sur le mépris des lois les plus sacrées de la nature ; mais aujourd'hui enfin, en présence des vingt mille victimes de Syrie et des égorgements qui continuent, tout aveuglement doit cesser.

Le monstrueux empire d'iniquité est

condamné. Son existence est une insulte à Dieu, au genre humain, une souillure pour la terre, une injure permanente à l'Europe, et à la civilisation universelle, et à chacun de nous. Il n'est permis à aucun de nous, chrétien ou autre, de supporter plus longtemps ces opprobres.

Il faut abolir l'empire turc. Il faut délivrer vingt millions de chrétiens qui vivent sous ce joug immonde à titre de troupeau, ainsi nommés et ainsi employés. Cela n'est plus permis et ne peut plus durer dix ans. Lisez aujourd'hui même cette pétition des *rayas* de Bosnie (1) qui demandent que les Turcs cessent de leur

---

(1) Voici le texte de cette pétition (mars 1851) :

« Excellence,

« Ni le hatti-humaïoun, scellé du sang généreux des nations européennes, ni les soins ultérieurs des puissances chrétiennes, n'ont apporté de soulagement aux souffrances des chrétiens de la Turquie. Nous continuons à être administrés d'une manière si affreuse, que nous voyons parfois quelque rare Turc honnête homme en prendre horreur, et prédire la ruine d'un

enlever le fruit entier de leur travail, et que le meurtre des chrétiens et le viol des chrétiennes par les Turcs ne soient plus impunis. Il faut, dis-je, il faut enfin

---

empire où toute étincelle de conscience et d'humanité est éteinte. Tout gouvernement prend soin d'accroître le bien-être de ses sujets, de protéger leur vie, leur fortune, leur honneur. Chez nous, au contraire, la misère, les meurtres, le déshonneur, la spoliation et tous les maux qui peuvent affliger un peuple, viennent des employés du gouvernement et des beys privilégiés.

« Les deux plaies les plus profondes de la Bosnie sont la *tretchina*, récemment introduite, et le système administratif suivi par les employés de la Porte.....

« La *tretchina* (impôt du tiers) est contraire à nos anciens pactes avec les seigneurs féodaux, qui ne peuvent prélever que la *deretina* (neuvième partie). Il y a impossibilité absolue de payer à la fois la *tretchina* aux seigneurs et au Sultan, et tous les différents impôts.

« Quant aux autres contributions, nous prions qu'elles soient totalisées dans une seule, que nous payerons deux fois par an, et que la perception en soit confiée, non pas aux Turcs, mais à nos chefs de communes; car, en cette occasion, les Turcs prélèvent toujours le double, et commettent de plus des meurtres, des déprédations, des viols, et toutes sortes d'injustices.....

« Sous le rapport de la police : qu'il y ait un nombre suffisant de kavass chrétiens auprès des pachas, des mudirs, et pour le service des prisons, et que ces

délivrer nos frères qui vivent à l'état de troupeau. Mais il faut délivrer le Turc lui-même de toute cette organisation d'iniquité dans laquelle, oppresseur et bourreau, il est encore bien plus à plaindre que les victimes, puisque, dans cet enfer d'infamie et d'iniquité, dont il est le mi-

---

mêmes kavass, et non pas les Turcs, soient chargés de se rendre dans les villages, de saisir les coupables et de garder les détenus.

« Lorsqu'un musulman aura tué un chrétien, ou violé une chrétienne, ou commis une rapine, que la commune où le fait aura eu lieu soit autorisée à s'emparer du coupable et à le remettre à l'autorité respective, et que celle-ci soit obligée de punir le meurtre par la mort, le déshonneur et la rapine par une forte amende.

« Puisque nous manquons d'autorités auxquelles nous osions et puissions nous adresser avec confiance, et puisque l'envoi des députations à Constantinople ne fait que causer de grands malheurs aux députés, sans être utile au peuple, nous nous voyons forcés de recourir aux puissances européennes qui connaissent l'humanité et la justice, et les prier de faire parvenir le contenu de cette pétition à Sa Majesté le Sultan, afin qu'il ordonne que nos vœux soient exaucés, ou que nous soyons libres d'émigrer en d'autres États pour y chercher un père juste, humain et attentif à nos besoins. »

nistre, son cœur, son âme, son intelligence, sa conscience, sont dévorés et consumés. Sa dignité humaine est abolie. Il s'abaisse manifestement au rang des animaux : chargé de crimes, de meurtres, de viols et de rapines, il est maudit de Dieu visiblement sur cette terre même, et dans la vie à venir très-certainement. O hommes justes qui subsistez encore parmi ce peuple, aidez-nous à délivrer vos frères de l'éternelle malédiction ! Aidez-nous à délivrer votre peuple de l'opprobre où il vit à la face de l'Europe et du monde. Qu'est-ce qu'une race dont les sages de toutes les nations peuvent et doivent dire ce qu'en a dit le philosophe anglais : « Il est des peuples qui n'ont que le « nom de nations ; qui de droit ne sont « pas des nations, mais des troupes ou « des multitudes, lesquelles n'occupent « leur territoire que de fait et non pas de « droit, à cause de leur nullité sociale « absolue. Rassemblements ou troupeaux « d'hommes absolument dégénérés, totalement étrangers aux lois de la nature ;



« hommes qui , dans toutes leurs mœurs ,  
 « et presque dans leur corps, et dans toute  
 « leur organisation sociale, ont quelque  
 « chose de monstrueux : ennemis com-  
 « muns du genre humain, fardeau de la  
 « terre, opprobre de la nature et de la di-  
 « gnité humaine, troupes désorganisées  
 « que toutes les nations doivent travailler  
 « à supprimer... Car ces foules malheu-  
 « reuses sont hors d'état de se délivrer  
 « par elles-mêmes (1). »

Aidez-nous donc, vous-mêmes, hommes

---

(1) BACON, *Dialogus de bello sacro (adversus Turcas)*.

... Quæ tandem sint illæ juris naturæ et gentium violationes, et impugnationes, quæ omni jure ad regendum spoliand et privant ?... Utrum hujusmodi legis naturæ et gentium violationes, inveniuntur hodie in aliqua gente, et nominatim in imperio Ottomanorum? Ex hoc videre licet, nationes quasdam nomine tenus existere, quæ nationes non sunt; sed multitudines tantum et examina populorum. Quemadmodum enim homines quidam sunt, quos ex-leges appellamus; proscripsi scilicet per leges civiles diversarum regionum: ita etiam nationes quædam sunt, ex-leges factæ, et proscriptæ per jura naturæ et gentium, ... ita nationes quædam reperiuntur, terras et possessiones suas de

de race turque, qui êtes écrasés par cette organisation détestable, aidez-nous à délivrer les plus belles contrées de la terre de cet empire d'iniquité qui les dévore, les rend stériles et déshonorées. Devenez hommes, et que vos frères deviennent des hommes! Travaillons ensemble à cette œuvre: que ces splendides contrées, qui sont votre enfer aujourd'hui, deviennent demain votre terre promise; que ce point de la terre, le plus important et le plus magnifique du globe entier, devienne enfin la glorieuse et noble patrie d'hommes libres, d'hommes justes, d'hommes éclairés!

---

facto, et non de jure occupantes, respectu nullitatis politicæ, aut regiminis sui... hominum cœtus et greges quospiam, qui a lege naturæ penitus desciverunt, et degeneraverunt; quique in corpore ipso suo, et fabrica status, monstrosus quiddam habent; qui denique... communes humani generis hostes et gravamina, atque insuper opprobria naturæ et dignitatis humanæ meritò censi possint. Tales hominum greges, omnium nationum interest... ut, si fieri possit, supprimant: quandoquidem populus ipse qui talia patitur remedium sibi ipsis præstare nequeunt.

Donc l'empire turc doit être détruit et bientôt. Voilà le point.

Mais comment?... Par quels moyens? Écoutez bien : IL DOIT ÊTRE DÉTRUIT PAR LA JUSTICE ET PAR LA PAIX.

Il doit être détruit en même temps que toutes les autres grandes iniquités qui couvrent la face de la terre. Toutes se soutiennent. Elles crouleront ensemble, j'espère, par une transformation générale et prochaine du globe entier.

C'est ce que je veux méditer, en regardant l'histoire contemporaine, et en présence de Dieu et de son Évangile.

#### QUATRIÈME MÉDITATION.

##### **Mysterium Christi.**

##### I

Vous avez dit, ô Maître : « Si votre main « vous scandalise, coupez-la et jetez-la au « feu. » Ceci s'adresse au genre humain comme à chaque homme.

Or il y a, au sein du genre humain, un empire de scandale qui doit être coupé et jeté au feu; et c'est le devoir de tout homme d'y travailler.

Les sujets, tyrans ou victimes, de cet abominable empire doivent être déli-

vrés. Sauvons les hommes, en coupant et en jetant au feu la monstrueuse organisation qui les lie.

En outre, il faut nous emparer de cette occasion solennelle de détruire en ce siècle les autres grands scandales qui déshonorent l'Europe chrétienne, et qu'on ne peut supporter plus longtemps.

Quant au monstrueux empire turc, il est visible que cette organisation religieuse et légale de l'iniquité sur la terre, cette violation permanente et flagrante de toutes les lois de la nature, doit être détruite aujourd'hui ! Et, grâce à Dieu, cet empire peut et doit être détruit par la justice et par la paix.

Mais qu'est-ce à dire ? S'agirait-il ici de cet évangélisme déraisonnable qui flétrit l'épée en tous cas, même pour la défense actuelle contre l'assassinat, et qui oublie que Jésus-Christ a fait acheter deux épées et a permis à son apôtre de frapper une fois ? Certes les égorgeurs turcs devraient être déjà réprimés par l'épée, et ceux qui ont empêché la France d'y

courir dès le premier jour ont commis un des plus grands crimes de ce siècle, et ont sur eux le sang des dix mille égorgés de Damas. Gloire à la France et aux six mille soldats privilégiés qu'elle envoie, et qui surveillent les assassins ! « Vous partez « en petit nombre, leur a-t-il été dit, « mais vous saurez y suppléer par votre courage et par votre prestige ; « car partout où l'on voit aujourd'hui « passer le drapeau de la France, les nations savent qu'il y a une grande cause « qui le précède, et un grand peuple qui « le suit. » Nobles paroles, qui purent alors nous consoler un peu des ignominies détestables de la diplomatie, et qui doivent aujourd'hui, sous peine d'opprobre, maintenir le drapeau de la France inébranlable, en face des égorgeurs. Leur rage, décuplée par la vue du noble drapeau, a fait le solennel serment, connu du monde entier, d'égorger tout, le jour même où la menace de l'Angleterre nous fera reculer. Nous avons déjà bien cédé ; ici est la limite...

Ce drapeau, qu'une grande cause précède et qu'un grand peuple suit, ne saurait reculer. L'Angleterre ne peut pas nous demander cela.

Donc, en effet, il faut avant tout réprimer les bourreaux et les faire trembler tous dans cet empire d'iniquité où ils sont prêts à se lever partout. Mais, comme l'épée, dans l'histoire de la passion de Jésus-Christ, ne fut qu'un accident, et que l'arme solide et permanente du Sauveur est la croix, de même ici l'épée ne doit être qu'un accident, et les peuples européens ont à dompter l'iniquité et à organiser le monde dans la justice par les seules armes solides et permanentes, savoir : la justice elle-même et la paix.

Oui, la paix peut et doit renverser l'empire turc ! Cela est-il douteux ? Posez la paix entre les chrétiens ; moins encore, posez un seul jour de concorde sur ce point unique. Que les nations chrétiennes déclarent que l'empire turc est supprimé : à l'instant il est supprimé.

## II

Hélas ! dans cet état d'aveuglement incompréhensible où vivent encore les peuples et les gouvernements, cet accord peut-il être espéré ? Certes, un jour de concorde entre nous, s'il est donné, renverse l'empire turc, et le renverse par un décret. Aujourd'hui, gloire à Dieu, gloire à la force de la justice et de la vérité, la chrétienté, si elle le veut, peut dire à cette immense armée que Mahomet envoyait conquérir le monde par le sabre, et qui avait écrit sur son drapeau : « La force  
« est le grand signe de la volonté de Dieu ; » la chrétienté peut dire : « C'est moi qui suis  
« tout à la fois la justice et la force. Domination d'iniquité, votre heure est venue ; vous avez cessé d'exister. » Voilà qui n'est pas contestable. Mais comment concevoir aujourd'hui l'accord entre les peuples européens ? Supposer cet accord, c'est supprimer toute la difficulté ; c'est

supposer d'avance le problème résolu.

Or, ne commençons-nous pas en ce moment peut-être une autre guerre de Trente-Ans, plus terrible que la première? Ne touchons-nous pas à une lutte générale, plus sanglante que les guerres de l'empire? Quand donc l'Europe a-t-elle eu sous les armes quatre millions de soldats? L'Europe entière se couvre de citadelles et se barde de fer. On invente tous les jours, avec la précipitation et l'inspiration de la fièvre, de nouvelles formes de destruction; on multiplie les flottes, on cuirasse les vaisseaux, on fait des citadelles flottantes, des batteries rasantes qui vont sur l'eau. L'Angleterre, pour la première fois dans son histoire, va se ceindre de forteresses. C'est le dix-neuvième siècle que l'Angleterre attendait pour cela. Les marchands se changent en soldats... L'Allemagne savante, la Suisse neutre et paisible, s'exercent au maniement des armes. La fureur gagne les États-Unis d'Amérique; ils en ont en effet besoin! car ils vont s'égorger entre eux pour le maintien de l'escla-

vage. New-York, à l'exemple de Londres, déploie ses troupes de volontaires. Le Sud surtout s'arme avec rage; et les voici en lutte, et le sang coule! Quant à la France, elle a, depuis dix ans, doublé son impôt de guerre, comme l'Angleterre depuis dix ans double le sien. La France emprunte des milliards pour la guerre, et l'Angleterre en fait autant. L'Autriche emprunte, la Russie emprunte, le Piémont emprunte; tous, sans excepter les plus petits, tous empruntent et toujours pour la guerre. Le Turc aussi veut emprunter, en présence d'une partie de ses troupes sans solde depuis trois ans. Et ce qui est plus affreux encore que tous ces préparatifs matériels, c'est qu'en ce moment même, de tous côtés la colère gronde, les esprits se divisent avec rage.

Eh bien! ô âmes qui priez avec moi, ô hommes de cœur et de raison qui m'écoutez, comprenez-vous qu'en face de ce délire, tous les hommes qui, dans le monde entier, n'ont pas perdu le sens, doivent accourir et s'interposer, afin de

rappeler à la raison, s'il est possible, les peuples qui paraissent ivres, qui se disposent à s'égorger, et qui vont faire reculer d'un siècle la civilisation du monde? Quant à moi, je fais mon devoir en venant demander la paix, l'Évangile à la main.

Et voici ce que j'ai à dire : ceci est la lumière qui peut donner la paix.

### III

Le monde chancelle, et l'Europe tremble sur sa base, parce qu'on refuse encore de reconnaître solennellement l'un des principes nécessaires de justice sur lesquels doit être posée la durable constitution du genre humain.

Ce principe sera le salut de ce siècle, si ce siècle doit être sauvé. Écoutez-moi donc, je vous prie, avec votre âme entière.

Principe sacré, radicalement chrétien,

saint Paul l'annonce en termes magnifiques, et il l'appelle : « Mystère du Christ « ignoré des générations précédentes, aujourd'hui révélé. »

Quel est donc ce mystère si splendide et si inconnu? Saint Paul poursuit et il le dit : « Les nations sont cohéritières ; elles « sont les organes d'un même corps, « et solidaires dans la promesse du « Christ (1). » Voilà le grand principe sauveur.

Oui, sous la loi du Christ, c'est-à-dire sous la loi de justice éternelle et universelle, les nations sont cohéritières et sont les organes d'un même corps. Après avoir dit à chaque homme : « Vous êtes membres les uns des autres, et tous ensemble vous formez un seul corps, » l'apôtre dit la même chose aux nations;

---

(1) ... In mysterio Christi quod aliis generationibus non est agnitum.... Nunc revelatum est.... Gentes esse cohæredes et concorporales et participes promissionis ejus in Christo Jesu, per Evangelium. Ephes. III, v. 4, 5, 6.

et il les nomme *concorporelles* (CONCORPORALES).

Donc, si les nations sont toutes les organes d'un même corps, le bien des unes est le bien des autres, le mal des unes est le mal des autres. Chacune est nécessaire, respectable, sacrée. Supprimer une nation serait supprimer un organe dans un corps, et il faut dire de toute nation ce que disait Joseph de Maistre lorsqu'on parlait du partage de la France : « Supprimer « la France, ce serait la même chose que « de supprimer une planète dans le système solaire ! » Donc encore, les nations doivent être entre elles ce que les membres d'une patrie, d'une famille sont entre eux. Donc il n'y aura plus deux justices : justice privée, justice publique et internationale. Il n'y a plus qu'une seule justice universelle, qui s'applique aux rapports d'homme à homme et aux rapports de peuple à peuple. Ce qu'on appelle encore la *politique*, n'est que l'aveugle barbarie du vieux monde, la doctrine de mensonge qui n'est profonde qu'en per-

versité. Ce qu'on nomme la *raison d'État* est condamné par l'Évangile et par l'Église.

Voilà le grand principe qu'il s'agit aujourd'hui d'introduire dans les affaires du monde. Voilà la base qui nous donnera la paix, et dans la paix la force d'anéantir, par le seul poids et par le seul éclat de la justice, toute organisation d'iniquité dans le monde entier.

Mais qui donc niera ce principe? Qui donc niera ceci : La patrie est sacrée; les NATIONS sont voulues de Dieu! J'entends ici parler de nouveautés, de principes subversifs. Oui, je vois d'insolents abus du principe! Mais, je vous prie, le mot NATION est-il nouveau? Ne fût-il qu'à la tête du livre hébreu de la Sagesse, sa noblesse est assez ancienne. « Dieu, dit le texte sa- « cré, Dieu a fait guérissables toutes les « nations qui couvrent le globe terrestre. » *Sanabiles fecit Deus nationes orbis terrarum.* Je reconnais ici l'inspiration divine. Oui, on peut guérir les nations malades, et l'on peut, par le Christ, ressusciter les

endormies. Les plus vivantes raniment les autres, si elles sont toutes, comme l'enseigne saint Paul, concorporelles en Jésus-Christ. La patrie de chaque peuple, la patrie est sainte et sacrée comme la famille et comme le patrimoine ; la patrie, c'est le patrimoine des nations. On parlait des tribuns qui ont voulu détruire et la famille et la propriété. Mais qui donc jusqu'ici travaillait à détruire la famille en grand, et la propriété en grand, qui sont la nation et la patrie ? Qui donc, sinon ces gigantesques et souverains perturbateurs qui se sont nommés conquérants ? Mais, hélas ! cet aveuglement n'est pas particulier à quelques hommes qui règnent. Il fait partie, depuis l'antiquité païenne, de l'immorale stupidité de ce qu'on nomme la *politique*. C'est pourquoi saint Paul dit, et peut dire aujourd'hui encore, que la solidarité des nations a été inconnue aux générations précédentes.

Et quels sont, je vous prie, en Europe, et aujourd'hui même, quels sont les politiques qui croient que le patrimoine des

nations est sacré, et que la patrie d'autrui est sacrée comme la famille d'autrui ? Et à qui ferons-nous avouer qu'il est aussi honteux et aussi criminel de prendre par le fer et le feu le patrimoine d'un peuple que de prendre avec un bâton la bourse d'un voyageur ? Qui osera comprendre l'admirable doctrine de Fénelon, beaucoup trop haute, trop pure, trop évidente pour les hommes du dix-neuvième siècle, encore trop étrangers à la lumière de la raison et de la foi évangélique, pour voir les évidences morales de la justice éternelle et universelle ? Cependant, écoutez les paroles que la sagesse évangélique écrivait sous Louis XIV :

« N'avez-vous pas, s'écrie Fénelon, parlant à la conscience d'un roi, n'avez-vous pas fait quelque injustice aux nations étrangères ? On pend un pauvre malheureux pour avoir volé une pistole sur le grand chemin, et on traite de héros celui qui subjugue un État ! L'usurpation d'un pré, d'une vigne, est un péché irrémissible si on ne restitue, et



« l'on compte pour rien l'usurpation des  
« villes et des provinces !

« Où sont donc les idées de justice ?  
« Dieu jugera-t-il ainsi ? Doit-on être  
« moins juste en grand qu'en petit ? La  
« justice n'est-elle plus la justice quand il  
« s'agit des plus grands intérêts ? Des mil-  
« lions d'hommes qui composent une na-  
« tion, sont-ils moins nos frères qu'un  
« seul homme ? »

Voilà les évidences de la justice univer-  
selle. Voilà le principe nécessaire et sa-  
cré, certain comme un axiome, qui peut  
et doit sauver ce siècle, si vous savez,  
hommes de ce siècle, pour le faire triom-  
pher, vous lever tous dans l'invincible  
puissance d'une conviction imperturba-  
ble et d'une indomptable résolution. Et  
c'est à quoi je vous convie au nom de  
Dieu. Car Dieu le veut. Ici je dis ce mot,  
dans la certitude absolue de l'évidence,  
comme dans la lumière du soleil je dis :  
« Dieu veut le jour. »

Oh ! puissent les hommes de cœur, les  
hommes de paix et de justice, entendre

dans le monde entier cet appel, qui est  
celui de la conscience du genre humain !

## IV

Mais que faire dans l'état actuel du  
monde, avec les antécédents de l'histoire,  
et des traités qui lient les peuples et leurs  
gouvernements ?

Écoutez, Fénelon va répondre :

« Ce qui est pris par conquête est pris  
« injustement et doit être restitué. Les  
« traités de paix ne couvrent rien, quand  
« vous avez réduit votre voisin par la  
« force à signer ces traités : il signe comme  
« un particulier qui donne sa bourse au  
« voleur qui lui tient le fer sur la gorge.

« Les traités de paix, il faut les comp-  
« ter nuls dans les choses injustes que la  
« violence a fait passer. Vous êtes tenu  
« non-seulement à la restitution des pays  
« usurpés, mais encore à la réparation de  
« tous les dommages que vous avez cau-  
« sés. »

Que peut-on dire contre cette évidence?

Ce que Fénelon vient de dire, c'est l'évidence morale, grâce à Dieu, la plus claire de toutes. Et c'est pourquoi la plus grande partie de l'Europe a toujours jugé nulles ou provisoires plusieurs clauses des traités qui, au commencement de ce siècle, ont voulu composer des empires arbitraires, en les formant de lambeaux arrachés aux peuples les plus divers, comme les marchands d'esclaves, aux États-Unis d'Amérique, divisent en morceaux la famille, et en vendent les membres à part.

Ces traités, dis-je, en plusieurs points, sont fondés sur l'injustice en grand, et sur la violation du grand principe de justice internationale; et c'est pourquoi ils sont pour nous la source des guerres et des révolutions qui nous tourmentent depuis un demi-siècle, et qui nous poussent enfin aujourd'hui sur le bord de l'abîme.

Je dis qu'en ce moment même nous sommes sur le bord de l'abîme et déjà penchés sur le vide. C'est ce qu'aperçoivent tous les yeux. Une guerre euro-

péenne, ou pour mieux dire universelle, va, ce semble, éclater. Des torrents de sang vont couler; les nations vont être ruinées pour un siècle; la misère décuplée déchaînera la guerre sociale, et les derniers excès de l'anarchie et de toutes ses fureurs. Et ce sera le fruit de l'aveuglement obstiné de ceux qui mènent le monde.

Oh! si, en ce moment encore, en ces quelques jours qui nous restent, nous savions voir ce qui peut nous donner la paix!

La justice, la justice évidente et simple, la justice rendue aux nations, voilà la ressource. Une nuit du 4 août, pour les nations, dans un congrès européen, voilà ce qui peut tout sauver et nous donner la paix.

Ah! si, en face des grands désordres et des grands châtiments qui approchent, l'égoïsme, l'orgueil, l'ambition, l'avarice, et surtout la stupidité, pouvaient laisser aux peuples et aux gouvernements quelques moments lucides pour voir leurs manifestes intérêts!

Ne pourraient-ils donc pas comprendre, ce qui est aujourd'hui démontré dans le dernier détail, et par l'histoire et par la science, qu'on s'affaiblit en opprimant; qu'en appauvrissant autrui l'on se ruine; et qu'aujourd'hui, surtout en Europe, pour la grande gloire des lois providentielles, tout vainqueur qui possède un vaincu comme une proie, y trouve la ruine, la honte et la malédiction?

La grande et sainte leçon est déjà ancienne dans l'histoire, mais elle éclate aujourd'hui sous nos yeux en caractères véritablement saisissants; la science, d'ailleurs, en donne avec surabondance la démonstration absolue.

Voulez-vous des exemples de la grande loi providentielle que l'Évangile promulgue ainsi : « Qui s'exalte sera humilié; « qui prend l'épée périra par l'épée? »

Voyez ce qu'ont valu à leurs auteurs les deux derniers essais de domination universelle qui se sont tentés en Europe!

V

Sous Charles-Quint et Philippe II, l'Espagne veut dominer le monde; elle écrasait l'Europe et l'Amérique, regorgeait d'or, couvrait la mer de ses vaisseaux et la terre de ces « vieilles bandes espagnoles » qui formaient alors la meilleure infanterie du monde. Eh bien! en une vie d'homme, en soixante ou quatre-vingts ans, par la seule force du venin terrible et de l'inévitable malédiction attachée à l'orgueil de la domination, voici ce qu'était devenue l'Espagne : affamée, dépeuplée, sans finances, descendue à six millions d'habitants, elle est réduite à treize galères pour toute marine et à vingt mille hommes indisciplinés pour armée. En moins d'un siècle, cette écrasante puissance était tombée de tout à rien. Telle est la force des lois de Dieu : « Qui s'exalte « sera humilié. Qui prend l'épée périra « par l'épée! »

Et que dire de la France et de Napoléon?

Relisons constamment, sachons et méditons dans le détail, l'histoire de la dernière année du grand empereur. Il y a là, pour tous les peuples, et pour la France d'abord, la plus utile, la plus sublime et la plus saisissante leçon de l'histoire. Voici Napoléon, le plus grand capitaine de tous les temps et l'un des plus grands génies politiques qu'ait vus le monde. Le héros dompte et organise l'Europe, et il rêve l'empire d'Occident. Quelques années après, il disparaît et laisse la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, humiliée, démantelée, ruinée et occupée par l'étranger. *Qui s'exalte sera humilié. Qui prend l'épée périra par l'épée.* Oui, telle est, grâce à Dieu, la force irrésistible des lois providentielles.

Mais aujourd'hui même, sous nos yeux, que se passe-t-il? Est-ce qu'en tout lieu l'oppression et la domination d'autrui ne sont pas la malédiction de l'oppressé?

Est-ce que l'esclavage des Noirs n'est pas la honte, la malédiction, la ruine et la

dissolution des États-Unis d'Amérique? Les voici, sous nos yeux, foudroyés pour ce crime.

Est-ce que l'Irlande n'est pas le fardeau, la honte, la plaie et la faiblesse de l'Angleterre?

Est-ce que la Pologne d'un côté et le servage de l'autre ne sont pas la faiblesse, la honte, la ruine de la Russie? Gloire à l'Empereur actuel s'il sait, comme il le veut, abolir le servage; s'il sait, comme je prie Dieu de le lui inspirer, rendre justice à la Pologne (1). A ces deux conditions le monde entier dira, et l'histoire le confirmera, qu'il aura été le sauveur de la Russie et son plus grand Empereur.

Est-ce que la rage de vouloir posséder l'Italie n'a pas toujours été, comme le disait Leibniz, le malheur de l'Allemagne et le crime de l'Autriche?

Est-ce que la Vénétie n'est pas en ce

---

(1) Depuis que ceci est écrit le servage a été aboli, du moins en principe, et les massacres de Varsovie ont consterné l'Europe.

moment même, pour l'Autriche, une proie qui la dévore et qui la ruine ?

Est-ce que la Sicile, obstinément opprimée par Naples, n'est pas devenue, il y a quelques jours, la destruction du royaume de Naples ?

Est-ce que la violence et la fourberie du Piémont contre Naples, rendues visibles par le sang versé, n'établissent pas en principe invincible l'indépendance future de Naples à l'égard du Piémont, et n'a pas reconstruit, dans la pensée européenne, ce royaume qui s'était détruit ?

Est-ce que le sang versé par guet-apens à Castelfidardo, et le sauvage bombardement d'Ancône, et tout le reste, n'assurent pas l'indépendance des États romains ?

Est-ce que la Hongrie, écrasée par l'Autriche, il y a dix ans, n'est pas devenue pour l'Autriche le danger le plus effrayant ? Est-ce que la sagesse, la grandeur d'âme des hommes d'État de l'Autriche actuelle et de son Empereur et de ses Archiducs, qui, par le plus difficile courage, revenant sur leurs pas, retournent au droit et à la justice,

est-ce que cette admirable sagesse ne mérite pas, en ce moment, le salut de l'empire et des siècles de gloire ? Que Dieu bénisse ces hommes de cœur, ces hommes d'intelligence et de droiture, qui cherchent la force dans la justice et dans la paix !

Où voyez-vous, sur la face de l'Europe ou du monde, une seule des grandes iniquités qui soit heureuse ?

Et plus sont grands l'orgueil et la brutalité de la domination, plus le châtement est rapide, l'humiliation profonde.

Voyez les Turcs; ils posent en dogme la domination absolue et universelle par le fer. Seuls, ils sont hommes et maîtres légitimes du monde entier. Ainsi lancés, ils envahissent l'Europe il y a quatre siècles. Pendant un siècle ils grandissent encore comme un stupide géant, et font trembler le monde. Eh bien ! par la seule force des lois providentielles, par l'unique effet du venin inoculé dans la brutalité de leur orgueil, en deux cents ans cet effrayant empire devient celui que nous voyons : ir-

réparable ruine, stérilité, dépopulation, dissolution; ils tombent d'eux-mêmes. Cette organisation de l'iniquité, de la violence et de l'orgueil, n'est donc plus que l'organisation même de la honte, de la faiblesse et de la décadence. Ils vivent par la permission de l'Europe. Nous pouvons les anéantir par un décret. Ils le savent, et leur orgueil, humilié jusque dans la poussière, se tourne en rage, en trahison et en assassinats d'hommes garrottés et désarmés, en massacres de femmes et d'enfants.

Le procédé sauvage, païen et satanique de la domination de l'homme sur l'homme, est donc jugé et condamné par l'histoire, par le spectacle du monde contemporain, par la science et par la conscience. L'orgueil et la domination ne donnent ni force ni grandeur, mais leur contraire: *Qui s'exalte sera humilié!* Voilà la loi, et, grâce à Dieu, voilà le fait.

## VI

Eh bien! les hommes qui dirigent aujourd'hui les nations voudront-ils bien enfin ouvrir les yeux? Sauront-ils voir qu'ils se sont fatigués en vain dans la voie de l'orgueil et de l'iniquité, et qu'ils n'y ont trouvé que honte et ruine? Peuvent-ils comprendre que la voie directement contraire est la voie de la force et de la grandeur?

Et que sera d'ailleurs cet immense effort? Que leur demandons-nous de si étrange? On leur demande de daigner se soumettre à la justice nécessaire et inévitable, et de vouloir bien reconnaître, dans toute leur étendue, les deux principes sacrés, fondement de toute la vie humaine, la famille et la propriété; la famille en grand, la NATION, aussi bien que la famille simple, et la propriété en grand, la PATRIE, patrimoine sacré des nations, aussi sacré assurément que la propriété d'un seul!

Oui, tout peuple qui opprime et possède la patrie d'un autre, possède le bien d'autrui, viole toute la loi de Dieu, empêche la paix du monde. Oui, toute nation chrétienne est immortelle et capable de résurrection. Oui, tout peuple qui rendra la vie à un peuple opprimé sera béni de Dieu. Tout peuple qui restituera une proie recevra de Dieu en grandeur, en force, le centuple de ce qu'il a restitué.

Donc l'Orient chrétien doit renaître.

Justice doit être rendue à l'Irlande (1). La Pologne doit renaître. « L'exécration de la Pologne, » comme parle Joseph de Maistre, doit être réparée. Ce beau royaume, pour l'honneur et la paix de l'Europe, doit renaître en entier.

L'Italie doit redevenir un grand peuple

---

(1) Je sais parfaitement bien ce que je dis. Je parle en 1861. Quand l'Église établie d'Irlande, cette monstrueuse organisation de confiscation continue pour cause de religion, sera détruite, nous parlerons de justice rendue à l'Irlande. Lisez l'admirable discours de l'évêque d'Orléans sur les maux actuels de l'Irlande. Lisez le livre décisif intitulé : *l'Irlande contemporaine* (sous presse), par le P. AD. PERRAUD.

libre, sous forme de confédération comme l'Allemagne et les États-Unis.

Venise est italienne et point allemande. L'Autriche sera bénie le jour où elle saura renoncer à cette capture d'une république, capture que Joseph de Maistre a nommée « brigandage, » et qui est d'ailleurs notre crime beaucoup plus que le sien.

Les Turcs, n'ayant jamais eu d'autres droits que la force sur ce qu'ils possèdent en Europe, et n'ayant plus la force, n'ont plus la moindre raison d'être. Leur domination est finie; ils le savent et le disent eux-mêmes.

L'admirable Grèce doit renaître plus splendide et plus grande que jamais.

Oh! combien sont féconds et admirables ces mystères du Christ, « ignorés des « générations précédentes et encore ignorés « aujourd'hui, quoique depuis si long- « temps révélés! » Oui, « les nations sont « solidaires, cohéritières et sont les orga- « nes d'un même corps. »

Oui, ceci est à la fois et la lumière évangélique, et l'évidence de la justice.

Je dis au nom de l'évidence que si, en ce moment, les peuples européens ne veulent pas se soumettre tous au grand principe de justice internationale; alors, de tous les points de l'horizon, les plus formidables colères vont éclater, le plus épouvantable chaos va commencer.

Et j'en conclus que les peuples et les gouvernements doivent renoncer au droit stupide de la conquête, et reprendre l'idée si simple, si grande et si féconde du moyen âge, l'idée de *République chrétienne*, le grand dessein de Henri IV, savoir : intime alliance des nations chrétiennes, suppression de l'Empire ottoman, loyal effort fait en commun, pour mettre en ordre le monde entier.

La paix entre les princes chrétiens, que demande l'Église catholique, qu'a essayée le moyen âge, que ne cesse de prêcher Rome chrétienne, que Henri IV fut sur le point d'organiser (1), la paix européenne

---

(1) Voyez *Le grand dessein de Henri IV*, Mémoire de M. Wolowski. Voyez surtout la *Politique de Henri IV*,

que méditent tous les sages, que voulait Kant, que Bentham établissait en droit, que posait en principe Napoléon lui-même lorsqu'il disait : « Toute guerre européenne est guerre civile; » cette paix que la science économique entière réclame au nom de la vie des peuples, voilà le devoir, voilà le salut.

Et qu'on n'introduise pas ici les mots de rêve et d'utopie, mots dénués de sens, et toujours à l'usage de la faiblesse morale et intellectuelle.

Il y a ici une manifeste vérité, que je pose avec autant de certitude qu'un théorème géométrique, lequel dit tout et ne dit rien de trop. La voici : « La paix universelle, la paix perpétuelle est une *limite* vers laquelle peuvent et doivent converger, sans cesse et de toutes leurs forces, les peuples chrétiens d'abord, puis le genre humain tout entier. » Et si je

---

livre admirable de science, de style, de sens moral et de sens politique, dû à la plume de M. Ch. Mercier de Lacombe.



suis chrétien, je crois que l'Évangile est l'instrument de paix. Je crois aux prophéties, et je dis avec Isaïe : « En ce temps, « sous le règne du roi de justice, les peuples ne lèveront plus l'épée l'un contre l'autre. *Non levabit gens contra gentem gladium.* » Et ils transformeront les épées en fer de charrue, *gladios in vomeres!* Voilà quel peut et quel doit être le fruit du grand principe de justice internationale qui sera le salut de ce siècle.

L'oubli de ce divin principe, que le dix-neuvième siècle refuse encore de voir, quoiqu'il soit évident, est le grand mal social. Le jour où l'Europe assemblée voudra le proclamer et l'appliquer, ce jour même sera le commencement du plus grand et du plus beau des siècles.

Quand nous voudrons enfin comprendre les grandes et simples et adorables lois évangéliques, visibles comme le soleil, certaines comme l'évidence morale, alors aussi, dans l'ordre social et politique, appuyés sur les lois et la force de Dieu, nous ferons des miracles, comme nous en

avons déjà fait dans l'ordre industriel et matériel, depuis que nous avons bien voulu nous soumettre à observer les lois de la nature et à lui obéir, pour arriver à dompter et à exploiter la nature. Ce sera là la fin de la révolution et de l'ancien régime, la fin de ce vieux monde païen, qui n'a jamais su que rouler de l'anarchie à la servitude, et de la servitude à l'anarchie. Alors aussi commencera la solution du terrible problème intérieur de justice que porte chaque nation dans son sein, problème plus redoutable encore que toutes les difficultés du dehors.

Le jour où la paix de l'Europe s'établira sur le principe absolument certain et absolument nécessaire de la justice et de la paix de peuple à peuple, ce jour-là deux grandes et immenses entreprises commenceront. La force des peuples chrétiens unis s'appliquera aussitôt à délivrer le globe de toutes les abominations barbares qui souillent encore notre commune demeure. Et en même temps, la force recueillie de chaque peuple commencera l'entreprise immense,

nouvelle, jusqu'ici jugée impossible, de donner à chacun des membres du corps, à chaque enfant de la patrie commune, le pain, la liberté, la dignité, la vie morale et la vie intellectuelle. « Jusqu'ici », dit Channing, « nulle société n'a encore entrepris sérieusement l'éducation de tous ses membres. Personne ne sait les limites du possible. La science sociale la plus élevée est encore dans l'enfance. Nulle part les grands esprits n'ont encore décliné et solennellement entrepris de résoudre ce grand problème : Comment peut-on relever la majorité des hommes ? L'expérience reste à faire. »

Oui, telle est, en effet, l'expérience qui nous reste à faire, et il est impossible à aucun peuple de l'entreprendre tant que, la sainte justice de nation à nation n'étant pas acceptée, tous les peuples continueront à employer le plus pur de leurs forces en soldats, en canons et en citadelles. Nos énormes armées permanentes, nos budgets militaires doublés depuis dix ans, et l'emprunt effréné sévissant dans l'Europe en-

tière, l'emprunt, c'est-à-dire l'exploitation folle, l'exploitation coupable de l'avenir par le présent, tous ces désordres et toutes ces ignorances barbares, toutes ces conséquences désastreuses du refus décidé que font les gouvernements et les peuples de se soumettre à l'évidente justice, menacent de maintenir encore la masse des peuples dans la misère et la dégradation physique, morale et intellectuelle pendant des siècles.

Et si vous voulez bien comprendre jusqu'à quel point il est urgent d'entreprendre la grande expérience, lisez toutes les récentes études « sur l'état des masses qui travaillent (1). » Vous verrez la marche épouvantable de la dissolution sociale et de la décomposition humaine menacer au dedans la vie de chaque nation européenne, pendant que toutes menacent de s'écraser entre elles. Et en

---

(1) Par exemple, le beau et bon livre de M. Jules Simon, intitulé *l'Ouvrière*.

même temps elles demeurent impuissantes à réprimer les orgies sanguinaires de l'Islamisme, l'abominable assassinat de la Pologne, et incapables de délivrer le globe de l'antique barbarie qui couvre encore presque toute sa surface.

Il faut donc, sous peine de décadence visible, immédiate et déjà commencée, sous peine de châtimens providentiels tels que l'histoire moderne n'en a pas vus, il faut introduire aujourd'hui, en l'année où je parle (1861), dans la réalité des affaires de l'Europe, l'évident principe de justice universelle et internationale. Il faut enfin consentir à comprendre le grand principe qui, quoique évident, est nommé par saint Paul et doit être nommé aujourd'hui encore : « Le mystère inconnu. »

---

## CINQUIÈME MÉDITATION.

### Mysterium Christi.

#### I

Mon Dieu ! j'ai laissé aller mon esprit à déduire l'évidence absolue. Quel esprit pourra la nier ? Mais alors pourquoi ces clartés glissent-elles sur les consciences sans transformer les hommes, et pourquoi les prudents et les sages viennent-ils nous dire : Vous ne changerez pas les peuples ! Vous ne soumettrez pas à la justice les nations qui possèdent la force.

Eh bien ! je sais cela comme eux. Mais,

en outre, je sais pourquoi ; et, de plus, je connais la ressource.

O âmes, savez-vous ce que signifie la nécessité où nous sommes d'introduire enfin parmi nous la justice de peuple à peuple ? Savez-vous ce qu'il faut aux nations aussi bien qu'à chaque homme pour pouvoir être justes ?

Pour pouvoir être juste, il faut une condition absolument indispensable.

Écoutez-bien ; je vous le dis solennellement : Vous ne serez jamais disciples de la justice si vous ne prenez pas la croix. Jésus-Christ, qui est la justice, l'a dit : « Celui qui ne prend pas la croix ne peut « pas être mon disciple. »

Et qu'ai-je donc fait jusqu'ici, dans ces méditations, en annonçant à la conscience du genre humain le principe sacré de la solidarité des nations, en prêchant et en demandant la justice et la paix de peuple à peuple ? Le voici, j'ai dit : Prenons la croix.

J'ai prêché la croisade véritable, c'est-à-dire la croisade de paix, celle qui vraiment

triomphera de Mahomet, et qui délivrera le tombeau du Christ, qui est le globe entier.

Les grandes croisades du moyen âge, étant croisades de guerre, n'ont pas dû réussir.

Certes, la lutte armée contre la barbarie musulmane fut juste, nécessaire et glorieuse.

Mais Dieu, ce semble, n'a pas voulu glorifier l'épée à ce point de lui donner la délivrance définitive de son tombeau. Le roi de paix se réservait de glorifier la croisade de paix. C'est par la paix qu'il a voulu dompter la force. Il a voulu montrer la vérité de l'Évangile : « Heureux ceux qui « sont doux, parce qu'ils posséderont la « terre. » Il veut que la religion satanique de la force et que l'apostolat du cimenterre soient vaincus par la douceur céleste et par la paix évangélique. Et ce qui est admirable, et ce que nul ne remarque assez, c'est que le monde est mûr pour ce solennel jugement. Le grand empire antichrétien de la force et de l'incontinence, de

l'orgueil et du sabre, peut être anéanti aujourd'hui même, sans résistance possible, sans effusion de sang, par la volonté simple des disciples de Jésus-Christ, s'ils prennent la croix, s'ils entreprennent la croisade de paix, la croisade de justice entre eux d'abord, puis pour le monde entier.

## II

Mais ici même, encore une fois, est tout le nœud de la difficulté. Il faut que les nations et ceux qui les dirigent consentent enfin à se soumettre à l'Évangile; c'est-à-dire qu'il faut en Europe un très-grand changement moral et intellectuel. Il faut une conversion générale des esprits et des âmes; il faut dans les pensées et dans les opinions une sorte de miraculeuse transition du pour au contre. Il faut enfin, en toute question politique et sociale, le passage à l'esprit du Christ, esprit de sacrifice et de justice, à partir de l'esprit barbare

et satanique d'incontinence et d'oppression.

Mais ce prodigieux changement est-il donc vraiment impossible ?

Selon moi, il est nécessaire et il aura lieu, soit avant les grands châtiments, soit après.

D'un côté, l'abominable organisation musulmane, fondée sur la violence, l'incontinence, l'orgueil, croule d'elle-même sous nos yeux.

Grande leçon! Et voici qu'en même temps l'expérience des dix-huit siècles de l'ère nouvelle, et surtout le saisissant spectacle du monde contemporain, commencent enfin à nous ouvrir les yeux.

Écraser autrui pour jouir est bien toujours l'instinct de l'égoïsme inné. Mais il nous devient impossible de ne pas voir que cet instinct pervers ne mène au but ni les peuples ni les individus. On commence à comprendre que l'incontinence de la force ruine la force, que la spoliation, soit au dedans, soit au dehors, n'est jamais à la fin que la faiblesse et que la ruine.

Notre siècle est celui de l'histoire. Or, voici qu'aujourd'hui l'histoire, l'histoire écrite au point de vue de la plus ordinaire sagesse, ne peut plus s'empêcher de proclamer l'enseignement général et suprême que voici :

« Fût-on le plus grand des peuples, ou  
 « le plus grand des hommes, ou la plus  
 « belle des révolutions, SE CONTENIR est  
 « le premier devoir. Et cette leçon, il faut  
 « le répéter sans cesse, est le résumé de la  
 « sagesse publique et privée. Ce qui man-  
 « que aux nations et aux hommes, c'est  
 « *la retenue*, la raison, le gouvernement  
 « d'eux-mêmes. Pour les hommes, privés  
 « ou publics, ordinaires ou extraordinai-  
 « res, pour les nations, pour les révolutions  
 « surtout, SE CONTENIR est le secret pour  
 « être honnête, pour être habile, pour être  
 « heureux, pour réussir. Si l'on ne *sait se*  
 « *contenir*, on perd la cause qu'on a voulu  
 « faire triompher (1). »

---

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XVII, p. 899.

Commentons ce précepte, encore une fois, par l'exemple du drame magnifique qui semble écrit par Dieu, au commencement de notre siècle, pour éclairer enfin les hommes sur les lois de la grandeur et de la décadence. Le plus grand capitaine de tous les temps et peut-être le plus grand génie politique et organisateur qu'ait vu le monde, à la tête du plus redoutable des peuples, commence par donner au monde le spectacle de la gloire la plus pure dans la sagesse et la modération, le spectacle de la plus étonnante force morale et intellectuelle dans les féconds et salutaires travaux de l'ordre, de la paix et de la reconstruction sociale. Mais voici que la première blessure faite à l'orgueil de ce génie jusqu'ici modéré dans la force, ouvre la crise qui décidera de toute la carrière du plus étonnant des hommes et du sort de la France pour des siècles. Qui peut dire le degré de grandeur qu'un peu de sagesse, de patience, de généreuse résignation allait mettre en ses mains et aux mains de la France? Mais cet homme, tout-puissant sur

le monde, est parfaitement faible sur lui-même. Il ne peut contenir l'orgueil; l'orgueil éclate, le génie s'égaré, l'homme rêve l'empire universel. Dès cet instant tout est perdu. L'incontinence a tué la force. Impatient et immodéré, le héros précipite la France sur l'Europe et ne précipite que sa ruine. Des prodiges de génie, des prodiges de folie étonnent le monde. Le colosse tombe et ne se relève plus (1).

Voilà vraiment l'immortelle et suprême leçon de l'histoire. L'histoire enseigne que la grande science pour les nations, comme pour les âmes, est celle-ci : SE CONTENIR, dompter l'orgueil, réprimer la passion, se modérer, se résigner, être patient. Mais qu'est-ce que tout cela, sinon prendre la croix ?

### III

Oui, en présence de ces grandes leçons

(1) Thiers, *ouv. cit.*.

de l'histoire, et des lois, aujourd'hui visibles dans la vie des peuples, une science sociale se forme qui montre jusqu'à l'évidence que l'Évangile est la loi des nations. Oui, en même temps que l'Islamisme, qui n'est que le contraire du Christianisme, se démontre comme l'esprit de mort et de ruine, l'Évangile aujourd'hui se démontre, dans le détail, comme la loi de la vie sociale. Je vois des hommes revenir au Christ, parce qu'ils trouvent sa divinité démontrée par cette promulgation miraculeuse des lois sociales, que le génie ne commence aujourd'hui à découvrir, par l'expérience, que deux mille ans après. C'est notre Bastiat qui a dit : « Il est impossible « d'admettre qu'un mortel ait pu avoir de « l'humanité et des lois qui la régissent, « une connaissance aussi profonde que « celle qui est dans l'Évangile. »

Et ce qui me ravit de joie, c'est de voir, non - seulement les évidents principes évangéliques de justice absolue, mais encore les étranges conseils de charité surabondante, pénétrer dans la science,

comme applicables de peuple à peuple.

Je ne puis juger par moi-même la solidité scientifique de l'exemple suivant; mais une partie des savants me le donnent. D'autres en riront, je le sais... peut-être de ce même rire, à jamais mémorable, qui accueillit l'*absurde* proposition de Galilée : « C'est notre terre qui tourne, quoiqu'on « voie le soleil tourner. » Peut-être aussi l'exemple particulier n'est-il pas bon. Mais j'ai la certitude qu'il s'en trouvera d'autres pour justifier, même de peuple à peuple, tous les conseils de Dieu.

Voici, assurément, l'un des plus ascétiques conseils de l'Évangile; le Christ enseigne à ses disciples de s'abstenir de toute contestation, et il leur dit : « Si l'on « veut vous prendre votre tunique, aban- « donnez encore votre manteau. »

Or, me dit-on, l'étonnant conseil, qui d'abord ne semble applicable qu'à la plus haute perfection mystique, trouve parfois son application dans les rapports des peuples entre eux.

C'était vers la fin du dix-huitième siè-

cle. L'Angleterre et la France sont en contestation, et même en guerre, au sujet de leurs colonies. Mais voici que le génie pratique de Franklin regarde attentivement la lutte et son objet. Il calcule, et, de compte fait, il découvre et démontre ceci, que, si la France disait à l'Angleterre ou bien l'Angleterre à la France : « Je vous laisse toutes les colonies contestées, et je vous abandonne encore les autres, » en d'autres termes : « Vous voulez la tunique, emportez encore le manteau; » celui des deux peuples qui aurait osé suivre le prodigieux conseil évangélique eût suivi la vraie loi de l'intérêt social, celui-là eût gagné en puissance et en force. Telle est du moins l'opinion de Franklin. Et je la vois aujourd'hui soutenue par une grande école scientifique.

Autre exemple : voici que l'Angleterre, pour s'enrichir, possède et domine les Antilles, y fait travailler des esclaves, s'y crée des monopoles, et y tyrannise le commerce.

On démontre aujourd'hui que ces ef-



forts d'exclusive possession étaient une ruine. Des faits irrécusables prouvent que l'Angleterre aurait fait un énorme gain en laissant libres les Antilles, lors même qu'elle leur eût, en outre, donné pour rien tout ce qu'elle leur vendait annuellement. Ici encore on pouvait suivre tout le conseil évangélique, et joindre le manteau qu'on ne demandait point à la tunique qui était contestée (1).

Oui, le temps vient où l'on comprend enfin, et on le comprendra de plus en plus, qu'il faut appliquer aux nations les préceptes évangéliques.

Ne pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse; ne pas prendre l'épée de peur de périr par l'épée; faire à autrui ce que nous voudrions qu'on fit pour nous; être doux et patient afin de posséder la terre; aimer ses ennemis; se réprimer, se gouverner, se contenir;

---

(1) Voyez : *Mélanges économiques de Frédéric Passy*, p. 137; lisez la note de Franklin sur les armements en course.

dompter en soi l'orgueil, l'impatience, la cupidité, prendre la croix.

Si les nations sont solidaires et sont les organes d'un même corps, elles doivent s'aimer; on doit aimer la patrie d'autrui; on ne doit plus vouloir qu'il y ait des nations propres à posséder inutilement la terre; la terre est la patrie commune; toute portion de la terre maintenue dans la barbarie et la stérilité est une perte pour tous les peuples; il faut dans l'intérêt de tous que tous les points du globe, dans tout le sens du mot, soient vivifiés et cultivés.

La force, la grandeur, la puissance et l'autorité dans le monde ne se trouvent pas dans l'agrandissement, mais bien dans le recueillement. Le véritable accroissement ne se trouve pour personne dans l'écrasement d'autrui, principe de l'Islamisme, mais dans le sacrifice de soi et dans la croix, principe chrétien.

Voilà la vérité politique et sociale.

L'une des plus belles paroles, si on la comprenait, et l'une des plus profondes

qui aient été dites en ce siècle est celle-ci : « Ma patrie se recueille. » Plût à Dieu que le grand empire dont il s'agit pratiquât en effet cette parole, et que tous les peuples du monde la prissent en tout temps pour devise ! La lumière des siècles nouveaux se serait levée sur le monde.

Le monde païen et musulman serait fini ; le monde chrétien commencerait.

#### IV

Eh bien ! je le répète, Dieu soit loué, l'Europe commence à le comprendre. Elle voit que, pour les peuples comme pour chaque âme, la vie n'est pas dans l'agrandissement, mais bien dans le recueillement. La vie n'est pas dans le dehors, mais au dedans.

Écoutez ces paroles de l'un des plus nobles et des plus profonds esprits de ce temps-ci :

« C'est la condition naturelle des peuples libres, dit M. Guizot, que la poli-

« tique intérieure, les questions d'organi-  
« sation et de bien public, les grandes  
« mesures d'économie et d'administration,  
« tiennent dans leurs affaires le premier  
« rang. A moins que l'indépendance na-  
« tionale ne soit menacée, quand un peu-  
« ple n'est pas un instrument entre les  
« mains d'un maître, LE DEDANS *prime*  
« partout LE DEHORS ! » Admirables et pro-  
fondes paroles !

Oui, le dedans doit primer le dehors. Oui, c'est la vie intérieure, et non le débordement extérieur, qu'il faut prêcher aux peuples, et pour les rendre justes et pour les rendre grands. Oui, ce qu'on prêche aux âmes, il faut le prêcher aux nations.

Aujourd'hui, tout étant bien connu, tout étant bien pesé, tout homme qui ne s'aveugle pas volontairement voit clairement ceci : il n'y a sur la terre entière pour chaque homme qu'une part modeste de biens matériels, et cela ne peut pas changer. Et cependant chacun veut la vie grandissante et le bonheur croissant. Donc il est

nécessaire de chercher la plus grande partie du bonheur et la grande activité de la vie dans le recueillement de la conscience, dans l'accroissement de l'âme et de toutes les forces de l'âme, courage, bonté, dignité, science et liberté. Voilà ce qu'aujourd'hui proclament même les plus audacieux des tribuns. Il faut la profonde ignorance et l'aveuglement obstiné qui règnent encore parmi les hommes pour ne pas voir qu'il en est de même des nations. Au sein du genre humain chaque peuple, comme chaque homme au sein de chaque peuple, peut et doit trouver en lui-même avant tout, sa vie, son bonheur, sa grandeur et sa gloire.

Et puisqu'il n'y a sur la terre que très-peu pour chacun, celui qui prend beaucoup est dans l'iniquité. Donc, pour être dans la justice, il faut se résigner à prendre peu. Or tous les hommes veulent avec ardeur prendre beaucoup, prendre trop, prendre tout. Donc, il faut de toute nécessité, pour être juste, sacrifier cette ardente convoitise. Comprendre et opérer

ce sacrifice, c'est le renoncement chrétien, c'est le sacrifice de soi-même, c'est en un mot prendre la croix! Qui ne prend pas la croix ne peut être et ne sera jamais dans la justice. Sacrifier la passion qui nous porte sans cesse à sacrifier autrui, anéantir la convoitise absurde et insensée par laquelle, comme le disait saint Paul, « chacun cherchant à dévorer à autrui, » tous se consomment entre eux (1), » retourner cette perverse direction de la force qui fait « que la plus grande partie des efforts et des talents des hommes ne leur servent jusqu'à présent qu'à se neutraliser les uns les autres (2) : » tel est le manifeste et indispensable devoir des individus et des peuples.

Eh bien! tous ces sacrifices de justice, si absolument nécessaires, sont absolument impossibles sans la force divine de l'Évangile, sans la surnaturelle puissance du sacrifice et de la croix.

---

(1) Galat. V, 15.

(2) John Stuart Mill.

La pente innée de tous les hommes, de tous les corps, de toutes les classes, de tous les peuples et de tous les pouvoirs, c'est de grandir en opprimant. Eh bien ! la pente innée ne peut être domptée par la justice abstraite, mais seulement par la vertu vivante de l'Évangile.

Il faut changer, se retourner, se convertir. Il faut faire comme un homme que ses ardentes passions ont pendant quelque temps emporté, mais qui, voyant enfin où mènent l'iniquité et l'immoralité, se retourne et revient au travail, à la justice, à la sagesse et à l'honneur.

Voilà le devoir évident et nécessaire de tous les peuples européens, s'ils veulent cesser de se ruiner, tous entre eux et chacun chez lui, s'ils veulent grandir en force, en gloire et en prospérité. Qu'ils se retournent donc et changent la direction des forces. Que tous renoncent enfin à ce stupide esprit d'agrandissement qui abaisse et qui humilie, et sachent entrer dans le fécond et lumineux esprit de recueillement, qui vivifie et glorifie ; que chaque

nation abjure les iniquités qui la ruinent et qui la déshonorent.

Que tous, vaincus par l'évidence, domptés par l'expérience et par les châtiments providentiels qui punissent toutes nos fautes, consentent enfin à vouloir pratiquer la loi de Dieu : continence de la force dans la justice, gloire et grandeur cherchées dans le travail, dans la vie intérieure, dans l'âme et dans le génie de chaque peuple ; grandeur et force cherchées, non plus dans l'étendue du territoire, mais dans le nombre réel d'hommes libres, d'hommes heureux et d'hommes justes.

Ah ! il ne faudrait pas un grand nombre de siècles pour que, cette lumière acceptée, cette conversion de la fausse direction à la vraie pût transformer le monde. Il ne faut qu'un instant pour transformer une âme ; il ne faudrait que peu de jours pour transformer la chrétienté et puis le monde entier.

Les peuples chrétiens réunis, je ne dis pas dans la paix absolue, mais dans la paix

croissante, sont les maîtres de tout; constitués en confédération pacifique, ils entreprennent enfin l'organisation nécessaire, l'organisation décisive de justice par toute la terre.

C'est ainsi qu'il faut prendre la croix pour détruire l'Islamisme et toute trace d'Islamisme chez nous d'abord, puis chez les autres, et délivrer ainsi le tombeau du Christ, qui est le globe.

## V

Mais j'avoue qu'il s'agit en outre d'une destruction réelle, immédiate, de l'empire ottoman.

Or, au point où nous sommes, il est visible qu'il n'y a plus qu'un mot à dire sur la manière de détruire l'empire turc.

L'empire turc doit être détruit par la justice et par la paix, c'est-à-dire par la croix. Les peuples chrétiens unis n'ont pas besoin d'employer leurs forces militaires contre les Turcs, toute résistance

des Turcs étant absolument et visiblement impossible. On peut occuper le pays sans coup férir, sauf répression, s'il y a lieu, de quelques extravagances; et l'on dissout l'empire ottoman, je le répète, par un décret (1).

Comprenez bien ceci; ce n'est point une nation qu'on attaque. Comme on l'a dit excellemment (2): « La Turquie n'a jamais été et n'est pas une *nation*. Autrefois c'é-

(1) Discours de M. de Persigny au conseil général de la Loire (1860): « Que l'empire ottoman se maintienne ou non, *la question n'est plus aujourd'hui qu'une question diplomatique*. Ce qui faisait avant la guerre de Crimée le danger européen de la question, ce n'était pas, en effet, la difficulté même d'une nouvelle organisation de ces contrées, mais la possibilité, par une grande puissance voisine, de saisir Constantinople et les Dardanelles avant que l'Europe eût le temps d'en décider. Mais maintenant que la destruction de Sébastopol a remis la question tout entière entre les mains de l'Europe, *on ne voit plus de raisons qui, le cas échéant, puissent empêcher les grandes puissances d'arriver pacifiquement à une résolution commune.* »

(2) Voyez dans le *Correspondant* du 25 août 1860 le beau travail de M. Melchior de Vogué sur les événements de Syrie.

« tait une *armée*, aujourd'hui c'est une  
 « *administration*. Ce qu'on nomme l'empire  
 « ottoman, c'est un faisceau de nationa-  
 « lités distinctes, maintenu par un réseau  
 « de fonctionnaires étrangers au pays qu'ils  
 « gouvernent, n'ayant rien de commun  
 « avec lui, ni le langage, ni les traditions,  
 « ni les intérêts, et ne maintenant leur  
 « pouvoir que par la ruse, l'intrigue et la  
 « violence. » Il n'y a donc point là de nation  
 turque à repousser, mais une grande na-  
 tion de chrétiens à délivrer : point d'ar-  
 mée à combattre là où il n'y a plus d'ar-  
 mée. C'est, je le dis encore, une adminis-  
 tration à dissoudre par un décret.

Mais de quel droit, je parle ici du droit  
 légal et positif, de quel droit dissoudre  
 aujourd'hui cette administration ou ce  
 gouvernement avec lequel l'Europe entière  
 a traité en 1856 ? C'est en vertu précisé-  
 ment du traité de 1856, dont toute l'es-  
 sence et tout le fond vient d'être foulé aux  
 pieds par ce gouvernement, de la manière  
 la plus atroce, la plus sanglante, la plus  
 absolument irréparable. Qu'est-ce, en

effet, que le traité de Paris entre l'Europe  
 d'une part, et la Turquie d'autre part ?  
 C'est une stipulation et un contrat d'un  
 caractère international et synallagmatique.  
 Et sur quoi porte cette stipulation ? Le  
 voici, d'après l'homme que l'on peut re-  
 garder comme le plus compétent sur ce  
 point (1) ; voici le fond et l'essence du  
 traité ; reportons-nous en 1856 : « Au mo-  
 « ment où la Turquie va entrer dans le  
 « droit public européen, l'Europe déter-  
 « mine quels seront la condition et le prix  
 « de cette entrée. La condition est nette et  
 « précise, fixée déjà par la quatrième réso-  
 « lution de Vienne : c'est la reconnaissance  
 « et la consécration des droits publics et  
 « religieux des chrétiens en Orient. La  
 « Turquie ne reçoit l'investiture euro-  
 « péenne qu'à cette condition (2). »

(1) « La question d'Orient en 1860. » Il faut lire dans  
 le *Correspondant* du 25 juin 1860 tout cet admirable  
 travail de M. Saint-Marc Girardin. L'auteur démontre  
 toutes nos assertions, qui sont les siennes.

(2) *Ibid.*

Or le gouvernement turc, par le fait des épouvantables massacres dont ses agents sont notoirement les principaux auteurs, vient de montrer ou qu'il ne veut ou qu'il ne peut, — ce qui revient au même, — garantir aux chrétiens d'Orient ni ces droits, ni aucun autre droit, ni la vie même. Donc le traité est absolument et irrémédiablement déchiré par la Turquie, et ses lambeaux nagent dans le sang. Car cette violente rupture du contrat n'est pas un accident, c'est une inévitable suite de la force des choses. C'est un fait constamment nécessaire et qui ne peut pas ne pas se reproduire tant que subsistera le gouvernement turc. Nous le savions depuis longtemps. Mais la dernière démonstration qui vient de nous être donnée par les flots de ce sang chrétien qui coule encore, fait un coupable et un menteur de quiconque aujourd'hui voudrait encore parler de ces traités.

Certes, on n'exterminera pas le peuple turc : les Turcs massacrent par le précepte du Coran ; les chrétiens ne massacrent pas.

Les chrétiens rendent le bien pour le mal. Le peuple turc, on le délivre ; on lui propose la justice commune. On ne confisque rien ; mais, par l'évident principe de justice internationale, le petit peuple turc cesse d'être le possesseur de tous ces millions de chrétiens.

Point de difficultés pour le partage de cet immense empire (1). Par l'évident principe de justice internationale, la difficulté du partage est résolue ; on ne partage rien ; il n'y a rien à partager. Cette terre, elle est aux peuples qui l'occupent. Qui mettez-vous à la place des Turcs ? disent quelques-uns. Nous mettons à la place des Turcs ceux dont les Turcs ont pris la place.

Et il ne sera nullement nécessaire de remplacer ce grand empire par un autre de la même grandeur. On ne s'efforce pas de fondre en un grand tout centralisé les

---

(1) Lisez sur ce sujet deux brochures de M. Alexandre Bonneau : *Les Turcs et la civilisation*, et *les Turcs et les nationalités*.

Grecs, les Slaves et les Roumains : ce sont des races et des nations distinctes, qui s'organisent à part et qui se confédèrent, si elles le veulent, sous le titre d'États-Unis d'Europe. On rend aux Grecs toute leur patrie, et, à la gloire du grand mystère de l'immortalité des nations chrétiennes, on voit renaître l'admirable Grèce. On voit renaître la patrie du génie, des arts, de l'éloquence et de la science, écrasée depuis trois cents ans sous le joug stupide et barbare d'hommes sans pensée, sans science, sans arts et presque sans parole. On rend sa fonction nécessaire dans la vie de l'humanité à la race la plus intelligente du globe; au peuple qui, du premier bond, pousse à leur terme l'art, l'éloquence et la poésie; au peuple qui créa la science avec Euclide, Pythagore, Archimède, Aristote, Hippocrate; au peuple qui a donné au monde la langue d'Homère, de Démosthène et de Platon, et, remarquez ce point trop oublié, la langue dans laquelle est et demeure incarnée la parole du Verbe éternel, l'Évangile et tout le Nouveau Testament.

Il y a quarante ans bientôt que la France a eu la gloire insigne de ressusciter cette belle patrie de la lumière : le temps vient, je l'espère, où nous allons lui rendre tous ses biens.

Mais pourquoi pas demain? pourquoi pas aujourd'hui? Qui est-ce qui nous arrête? où est l'obstacle?

J'y reviens. L'obstacle, que je vais décrire et combattre dans le détail, c'est cette aveugle obstination des grandes puissances chrétiennes à posséder chacune une proie, et à rejeter le nécessaire principe de justice internationale. Cet aveuglement est l'obstacle devant lequel la vie européenne s'arrête en ce moment.



## SIXIÈME MÉDITATION.

### La Pologne.

---

#### I

Oui, la cruelle, aveugle et criminelle obstination de toutes les grandes puissances chrétiennes, sauf la France, à détenir chacune une proie, et à violer le nécessaire principe de justice internationale, voilà l'obstacle devant lequel la vie européenne s'arrête en ce moment.

Et d'abord, si l'on regarde au cœur du continent européen, qu'aperçoit-on ?

Un crime public et permanent, un désastre moral, plaie de l'Europe! Nous voyons trois nations chrétiennes, la Russie, la Prusse et l'Autriche, coupables solidairement d'un des plus grands crimes de l'histoire, celui que Joseph de Maistre a nommé l'*exécrable partage de la Pologne*. Trois États, constitués pour ce crime spécial en *États brigands*, c'est le mot de Channing, ont renversé par trahison, assassiné, divisé comme un corps vivant que l'on coupe, la glorieuse et noble Pologne. Et depuis plus d'un siècle ils frappent et tiennent agonisante, sous les coups redoublés du poignard, la victime sanglante, mutilée, la sainte victime qui ne veut pas mourir, et qui ne mourra pas.

Or la conscience du genre humain l'a proclamé : il n'y aura jamais prescription sur ce point. De plus, il n'y aura pas de paix en Europe, tant que cet abominable scandale troublera tout, tant que l'on entendra les cris de la victime et qu'on verra les coups des assassins.

Voilà la vérité.

Dieu ne permettra pas, l'Europe, la France surtout, ne consentiront pas à l'anéantissement du peuple qui a porté à l'invasion mahométane le dernier coup, par l'héroïque Sobieski, comme la France, par Charles Martel, lui avait porté le premier.

Mais pendant que j'interroge la mystérieuse destinée de ce peuple, et que je cherche en vain quelque lumière et quelque espoir près des hommes qui connaissent les affaires, voici que je découvre, une fois de plus, une vérité déjà souvent expérimentée, savoir : que la solide lumière et l'espoir vrai se trouvent au fond de la conscience, en Dieu. Les hommes d'État ne comprennent pas comment la Pologne peut renaître. Mais Dieu, dans la conscience, me dit : Elle renaîtra.

Et voici qu'en même temps le spectacle le plus magnifique, le plus inattendu, se déroule sous nos yeux.

Regardez la victime renversée. Elle agonise depuis un siècle, sous le genou des bourreaux éperdus qui craignent sans

cesse que l'Europe ne vienne au secours, et qui redoublent leurs efforts pour l'achever! Mais tout à coup la voici qui se lève, entière, vivante, sublime, et qui, percée de coups et couverte de sang, lève les yeux, et semble dire à Dieu, à l'Europe et aux assassins : Pourquoi continue-t-on de me frapper? Vous le voyez, je ne puis pas mourir (1)!

## II

Qu'est-ce que cette foule qui prie, qui chante l'hymne de la Pologne, en s'écriant : Rendez-nous la patrie? Qu'est-ce que ce peuple désarmé que l'on massacre, qui continue ses chants et qui meurt sans maudire les bourreaux?

C'est un peuple qui se lève dans la paix, comme un seul homme, et qui apprend au monde la manière d'accomplir

---

(1) C'est là ce qui a été nommé « un acte attentatoire à un état de choses qui dure depuis un siècle! »

les révolutions légitimes. Point d'armes! Mourir! Non pas tuer!

O peuples de l'Europe, faites attention! Ceci est une grande nouveauté! Ceci est, dans l'histoire, l'apparition d'une force nouvelle et immense. Si l'on comprend, voici vraiment enfin l'aurore de la justice et de la liberté!

Se présenter en face, sans armes, demander la justice dans la paix, et puis mourir, et non tuer! voilà comment les nations vont entrer dans les siècles nouveaux!

Le premier massacre de Varsovie avait tué dix hommes. « C'est peu, se dirent les ouvriers des métiers durs. Dix martyrs, ce n'est pas assez. Le monde n'y fait pas attention. Tirons au sort à qui mourra pour la patrie (1). » Ainsi fut fait. Le matin

---

(1) Qui pourrait lire, sans le respect le plus profond et sans l'émotion la plus vive, cette adresse des ouvriers de Varsovie :

« Nous, maîtres et ouvriers des corporations de fondeurs, serruriers, chaudronniers et autres, nous étant

du jour solennel, ils reçoivent la sainte communion, et emportent dans leur généreux cœur le sang du Christ. Puis, à

---

réunis quelques-uns, pour notre cause, il nous a semblé, voulant par-dessus tout la sécurité et l'ordre, devoir représenter à la délégation :

« Que d'abord nous disons ceci :

« Lorsqu'après la guerre de Sébastopol, l'empereur Napoléon avait dit à l'empereur d'ici : « Tu dois donner « aux Polonais une armée nationale, » le nôtre a dit : « Moi, je ferai aux Polonais plus encore qu'ils n'espèrent eux-mêmes. » Donc, quand de nouveau Napoléon demanda : « Qu'as-tu fait pour les Polonais ? » le nôtre lui envoya toutes les gazettes, où l'on décrit avec quelle joie on recevait l'Empereur et on illuminait toutes les rues, disant ensuite : « Les Polonais sont si contents « qu'ils ne demandent rien. »

« Donc, sachant cela, et aussi que le consul français est trompé, et n'écrira pas ce qui est, nous disons que, si quelqu'un doit mourir, la mort est égale pour tous. Sans épargner sa personne, il faut aller à la tuerie, et montrer au monde ce que nous voulons.

« C'est pourquoi nous allâmes avec les processions, et nous chantâmes pour la constitution, et nous le ferons de nouveau quand il faudra; et s'il y a des victimes, on verra que Dieu le voulait; et nous sommes prêts, s'il en faut davantage, à tirer au sort à qui doit aller au sacrifice, même à tendre la gorge au couteau, ou à expirer sous le knout, comme ces trois victimes

l'heure dite, ils s'établissent au premier rang de la grande foule.

Contemplez cette masse désarmée, com-

---

que l'eau a rejetées près Zakzoczym, qu'on avait jetées, enveloppées de paille, du château dans la Vistule.

« Seulement, s'il n'y a pas alors de compassion pour la patrie, ce sera mauvais.

« Secondement, nous disons : Pourquoi ne nous laisse-t-on pas signer l'adresse pour la constitution, quand les autres l'ont signée, et ne nous laisse-t-on pas entrer au palais, nous autres des métiers durs ? Il faut pour cela un habit des dimanches ! L'un est allé au commissaire du quartier, qui l'a grondé et menacé, disant : « Ce n'est pas votre affaire ! »

« Donc quelques-uns disent que, lorsqu'il y aura constitution, celui qui n'aura pas signé ne sera pas admis à élire, soit pour la diète, soit pour d'autres patronages. Et ce serait injuste, car nous sommes prêts à donner notre vie pour la constitution. Voilà pourquoi nous voulons signer, nous tous qui savons écrire. Celui qui ne sait pas mettra le signe de la sainte croix. Ce pourquoi supplions instamment la haute délégation.

« On dit encore : Savez-vous ce que c'est que la constitution ? Nous déclarons que nous le savons, comme nos pères nous l'ont appris, comme c'était sous le roi de Pologne. Ne pas combattre injustement, mais défendre le sien. Si un pays veut s'unir à nous, c'est bon ; sinon la route est libre. Et encore qu'il y ait une loi juste et obéie par tout le monde ; qu'il règne la piété, la probité, l'humanité pour tous les hommes ;

pacte, pressée : vingt mille hommes ! Les fusils sont braqués sur eux et les touchent ! En certains moments, les premiers rangs du peuple sont collés contre les soldats, poitrine contre poitrine ! Mais le fer n'est que d'un côté !.... Les ordres sont donnés, les armes sont chargées, le moment du massacre a sonné ! Nul ne bouge : le sort leur assigne l'honneur de se tenir aux premiers rangs, et de mourir pour redemander la patrie.

---

également qu'il y ait une armée polonaise : ceci absolument ! Et encore nous pensons aussi que, lorsqu'il y aura une constitution, avec tout le respect qu'on doit à l'empereur d'ici, il faudra se maintenir dans l'union avec la France, sans se préoccuper de l'Autrichien ni du Prussien, à cause de leurs bassesses, et parce qu'ils possèdent injustement notre pays.

« Nous ne signons pas nos noms, à cause que nous ne savons pas si la haute délégation délibère avec secret ou sans secret. Mais quand il le faudra, la délégation saura nous trouver, et à ses ordres nous serons là. Il en viendra un ou bien cinq, et ce qu'ils diront, c'est comme si cinq cents le disaient.

« Ainsi nous déclarons, pour l'amour de la patrie, vouloir obéir à la délégation en tout ce qu'elle ordonnera. »

Lorsque le feu commence, ils entonnent l'hymne de la patrie, puis des prières, et se mettent à genoux. On frappe les désarmés. On abat les martyrs. Ils meurent, ou roulent mutilés dans leur sang.

« Jamais, nous dit un témoin oculaire, je n'exprimerai ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. Jamais je ne saurai vous faire comprendre ce mépris de la mort, inouï, enthousiaste, qui, pendant toute la journée, jusqu'à la fin, s'était emparé de ce peuple, hommes, femmes, enfants. De vieux soldats habitués au feu assurent que jamais, dans une telle proximité, les troupes les plus solides ne sauraient conserver cet héroïsme indomptable et calme qu'a montré tout ce peuple, sous les charges furieuses des cavaliers, et sous les feux de bataillon renouvelés jusqu'à quinze fois. »

Mais pendant que ces masses inspirées meurent d'un côté, de l'autre des milliers de femmes et d'enfants entourent l'image de la vierge Marie, et, prosternés, ils entonnent des chants religieux. L'infanterie les enveloppe, les frappe, mais ne parvient pas

à les disperser, ni à faire cesser les prières. Les prières et les chants durent jusque dans la nuit.

Après le massacre, les officiers russes traversent la foule et nul ne les maudit. Les patrouilles de soldats épuisés de fatigue et de faim parcourent les rues. Le peuple leur apporte du pain.

Un soldat à cheval laisse tomber son sabre; une femme le ramasse et le lui rend. Un homme jette une pierre contre la troupe : des jeunes gens l'entourent et l'invitent à s'abstenir. Le lendemain du grand massacre, l'exaspération gagnait une partie du peuple. Les bouchers s'étaient mis en tête, armés de leurs coutelas, en groupes nombreux. Des prêtres et des capucins l'apprennent. Ils vont barrer le passage et réussissent à faire rentrer ces hommes chez eux.

Je le déclare, voilà le plus sublime spectacle auquel le monde ait assisté depuis le siècle des martyrs.

Voilà la magnifique manière de combattre pour la justice.

Ici, dis-je, je vois le printemps et la première verdure des nouveaux siècles que Dieu prépare.

### III

Souvenez-vous du plus sublime, du plus fécond événement de toute l'histoire du monde, événement qui divise en deux ères la vie du genre humain. Comment s'est faite l'unique révolution féconde, la seule conquête céleste qu'aient opérée des hommes en lutte contre d'autres hommes? Comment l'humanité chrétienne a-t-elle conquis la terre? Le voici :

La glorieuse armée des martyrs avançait, sans frapper, sans maudire, sur ceux qui les frappaient et qui les maudissaient. Ils se laissaient percer, couper, cribler, déchirer et brûler par les poignards, les haches, les flèches, les lances, les chevallets et les bûchers. Ils avançaient toujours, grandissant en courage, en décision, en enthousiasme, en nombre, pendant qu'on les exterminait. A mesure que les derniers

degrés de la fureur et de la rage s'exhalaient sur leurs membres, les martyrs grandissaient et avançaient sur ceux qui les frappaient, comme des êtres immatériels sur lesquels le fer ne peut rien. Ainsi luttaient les deux armées, les païens tuant avec rage, et chaque chrétien tendant la main dans la mêlée au plus proche ennemi. « Frère, disait-il, laisse là ton arme, elle ne peut rien; vois ma main pacifique, donne-moi la tienne et viens vaincre avec moi. » Et beaucoup de païens éperdus, confondus de cette manière inouïe de combattre, laissaient tomber leurs armes aux pieds des désarmés, et passaient dans les rangs des chrétiens; et l'armée pacifique croissait, croissait toujours, sous le fer qui la décimait, jusqu'au moment où toutes les armes tombent et où il n'y a plus qu'une seule armée.

Ainsi marche, depuis un mois, la glorieuse nation, notre sœur, et elle avance, et dans un an, si l'Europe n'est pas insensée, elle sera libre.

Oui, lors même qu'aujourd'hui l'esprit

de violence et de colère, ce grand ministre des tyrannies et des iniquités, parviendrait à faire glisser dans le sang les martyrs d'aujourd'hui, et leur persuaderait de s'oublier, et de frapper après avoir été frappés; il n'en serait pas moins acquis, à l'histoire de l'humanité l'une de ses plus sublimes beautés, et à la vie libre des peuples l'un de ses plus féconds exemples.

Quant à moi, voici ce qu'aperçoivent mes yeux dans cet immense événement.

Je vois dans ce grand fait l'immortalité des nations. J'y vois la stérilité absolue du crime, le triomphe de l'éternelle morale, le règne social de l'Évangile. « Dieu a fait les nations guérissables, dit le Livre de la Sagesse, et il n'y a point en elles de venin qui les tue. » Mais depuis Jésus-Christ il y a plus encore dans les peuples chrétiens. Il y a dans leur sang une séve surnaturelle qui les rend comme inexterminables. Il y a dans les nations qui croient au Christ, « ces principes de consistance immuable » qui vivent dans chaque chrétien, et qui sont les prémices de la résur-

rection future. Il semble que la parole du Christ s'applique aux nations comme aux âmes : « Celui qui croit en moi ne mourra pas. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, celui-là a la vie en lui. »

En présence de cette résurrection de la Pologne, comprenez maintenant cette parole : « Les nations sont voulues de Dieu. » Ne pensez plus, grands politiques, grands conquérants, ne pensez plus à supprimer un peuple ! Les nations sont comptées comme les organes de votre corps ; car elles sont les organes d'un même corps. Chaque patrie est sacrée. En détruire une, c'est mutiler le genre humain. Vouloir tuer un peuple, c'est lutter contre Dieu, c'est attaquer le plan vivant et providentiel de l'histoire. La conscience vous disait : C'est un crime ! L'histoire vous dit : C'est un crime stérile ! Et, grâce à Dieu, ces crimes ne sont pas seulement stériles : ils sont en outre le fardeau, la ruine, le châtement du malfaiteur.

La morale, l'éternelle morale, la sainte justice, la loi de Dieu, par sa force propre,

trionphe donc manifestement dans l'histoire, et c'est toi, noble nation martyre, qui, la première, donnes aujourd'hui au monde cette magnifique leçon.

Oui, voici quelque chose du règne social de l'Évangile. Voici enfin la réalisation visible de l'étonnante parole : « Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre ! » Oui, noble peuple de Varsovie, persévérez dans la douceur évangélique, dans la paix et dans le martyre : vous posséderez la terre ! Vous posséderez la terre de la patrie ! Votre triomphe est manifestement certain, si vous persévérez dans le surnaturel courage de mourir, sans tuer ! L'Europe, tremblante d'émotion, la France surtout, dont je sens palpiter le cœur qui vit en moi, la France, je vous le dis, ne craint pour vous qu'une chose, c'est que le venin de colère ne gagne la foule, et que, perdant contenance, elle ne commence la lutte armée ! Frères bien-aimés, tout serait à l'instant perdu pour cette génération. Représentez-vous un martyr, au milieu du cirque, sous les



yeux de la foule immense. Après avoir souffert pendant une heure, comme le Christ sur la croix, toutes les tortures, le voyez-vous, tout à coup, rejeter la couronne d'épines, s'élancer, saisir un des instruments de torture, et massacrer un de ses bourreaux? Les païens poussent des cris de joie. Les chrétiens consternés s'étonnent. Ce n'est plus un combattant du ciel, soldat du siècle à venir, c'est un homme du vieux monde qui frappe celui qui frappe. C'est son droit, sans nul doute. Mais cet homme n'est plus un autre Jésus-Christ. Ce n'est plus l'initiateur du ciel; ce n'est plus ce surnaturel vainqueur qui doit détrôner les faux dieux, dompter l'empire romain, et conquérir le monde à la justice évangélique, à la paix dans l'amour, à la fraternité universelle.

Glorieux peuple de Varsovie, âmes de ceux qui sont morts hier, cœurs des mères qui avez vu mourir vos fils, des frères qui avez vu succomber vos frères, oh! ne fléchissez pas. Restez héroïquement et surnaturellement inébranlables dans la dou-

ceur et dans la paix. Ne tuez pas! ne tuez pas! mourez. Alors, je vous le dis au nom de Dieu, votre sublime triomphe est assuré. Vous posséderez la terre, la terre de la patrie.

## IV

Eh bien! grand et noble peuple, moi aussi je veux combattre ici pour vous, par ma parole, mais combattre comme vous combattez, c'est-à-dire dans la douceur et dans la paix. Je ne maudirai pas! Je n'appellerai pas sur vos bourreaux le feu du ciel. J'appellerai sur eux l'Esprit de Dieu. Je parlerai à l'Empereur et lui dirai :

Prince, je ne fais pas retomber encore sur vous le sang qui coule. Tout ce sang retombe avant tout sur la tête des grands coupables qui ont partagé la Pologne, et de celui qui a violé, à l'égard du royaume de Pologne constitué par les traités, tous les droits divins et humains à la face de l'Europe.

Prince, vous avez encore à choisir entre deux voies : la voie du mal d'une part, et de l'autre celle du glorieux Alexandre I<sup>er</sup>.

Ce noble prince semble avoir eu toutes les grandes pensées. Il portait dans le cœur la Russie telle que Dieu veut la faire. Jamais il n'a cessé de penser et de dire « que le partage de la Pologne par Catherine, Frédéric et l'Autriche, était un attentat odieux qu'il fallait réparer absolument (1). »

Quand l'Europe, en 1815, a voulu se reconstituer, c'est « avec passion » que le magnanime Alexandre s'est occupé de reconstituer la Pologne. Rassembler tous les membres de la glorieuse nation ; réunir Varsovie, Thorn, Posen, Cracovie, la Lithuanie, la Volhynie ; étendre le royaume du Niémen aux Carpathes ; lui donner des institutions libérales, et en être le roi en restant empereur de Russie ; ou bien même donner cette couronne à Constantin son frère : tel fut son plan, ardemment pour-

---

(1) Thiers, tome XVIII, p. 425.

suivi. Alors seulement, disait Alexandre aux représentants de l'Europe, alors vous pourrez dire que vous aurez reconstitué le monde sur les bases de la raison, de la justice et de la liberté. Il ne se lassait pas de répéter que le partage de la Pologne avait été « un attentat, dont les conséquences morales n'avaient cessé de peser sur l'Europe (1), et dont l'honneur et la justice demandaient la réparation. Oui, rétablir la Pologne, la rétablir en royaume séparé, la doter d'institutions libres..., opérer, en un mot, une œuvre qui serait la gloire de l'Europe, voilà votre œuvre, disait Alexandre au Congrès. »

Prince, voulez-vous cette gloire ? Croyez-vous à ce que vous dit aujourd'hui, par l'authentique histoire, l'âme d'Alexandre ? Préférez-vous la stupide politique des cœurs éteints et des esprits chétifs, à ces grandes et historiques paroles de votre glorieux oncle, l'un des plus nobles caractères.

---

(1) Thiers, tome XVIII, p. 489.

tères et des plus lumineux esprits de ce siècle : esprit ouvert comme un diamant à toutes les généreuses lumières éparses dans le monde ?

Prince, vous avez la gloire, devant Dieu et devant les hommes, d'avoir aboli le servage. Eh bien ! soyez le bienfaiteur définitif de la Russie et le réparateur du plus grand crime qui jamais ait été commis en son nom. Oh ! puisse l'âme d'Alexandre I<sup>er</sup> entrer en vous ! Que savons-nous si cette grande âme ne cherche pas en effet aujourd'hui, en frappant votre cœur par l'émotion, à vous inonder de lumière ? Lui, croyait à ces choses, et moi, j'y crois. Son âme vit ; certes, vous le croyez. Eh bien ! que savez-vous si ce n'est pas elle qui me dicte ces lignes, et qui vous brûlera le cœur lorsque vous les lirez ? Mais, en tout cas, Dieu même frappe à la porte de votre cœur par la grâce, et cherche à vous instruire et à vous inspirer. Il cherche à vous montrer le point de l'histoire où vous êtes, et la reconstitution nécessaire de l'Europe dans la justice, et l'inévitable

transformation des sociétés chrétiennes dans la paix et dans la liberté. Vous voyez donc que votre magnifique mission est triple. Abolir le servage ! — Vous l'avez fait. — Délivrer la Russie du grand crime qui a été, est, et sera sa malédiction, tant qu'il subsistera. — Il y a quelques jours vous avez paru y penser. — Puis, faire de la Russie un peuple libre.

Voyez donc que dans cinquante ans, tout au plus tard, il n'y aura plus en Europe un seul peuple soumis au pouvoir absolu d'un homme. Détruisez donc, dès maintenant, cette forme païenne et méprisable de la monarchie absolue. Brisez cette forme barbare, asiatique, ou plutôt satanique ; car c'était à Satan que ces sortes d'empires avaient été données. Ils dorment maintenant au désert sous les ruines de Babylone et de Ninive. Ouvrez pour la Russie l'ère moderne du genre humain. Soyez l'exécuteur de tout ce qu'Alexandre a compris. Je vous le dis : vous seriez de beaucoup le plus grand prince de votre race.

Mais, si vous refusez d'écouter la parole

historique d'Alexandre, si vous n'écoutez pas son âme, si vous n'écoutez pas l'Esprit de Dieu, vous allez lutter contre Dieu, contre les âmes et les consciences. Vous allez égorger les désarmés, faire des martyrs; et déjà la conscience du genre humain se soulève contre vous. Que dites-vous de vos officiers, qui, à la vue des corps mutilés des martyrs, brisent leurs épées? Que dites-vous de ce colonel qui se tue au moment où il faut transmettre l'ordre de massacrer les désarmés? Et que dire de celui que l'on a fusillé parce qu'il a refusé d'assassiner? Que pensez-vous de ces soldats qui se battent entre eux, à cause des meurtres de femmes et d'enfants qu'ils se reprochent avec horreur? Que dites-vous de ces généraux qui déclarent « qu'un « homme d'honneur ne saurait plus servir « un tel régime? » Que pensez-vous des étudiants russes, qui, dans vos universités, s'agitent, fraternisent avec la Pologne, et vont prier pour les martyrs? Et qu'est-ce que ces officiers russes que l'on relègue à l'armée du Caucase parce qu'ils ont été

froids pour le massacre. Prenez garde! toute votre puissance et tous vos bataillons ne sont rien en présence de ces forces morales. Je crois pouvoir vous déclarer que moi, moi simple prêtre catholique, j'ai dans l'âme, dans ma prière et à l'autel, une force qui vaut une armée. D'autres, et il en est, d'autres qui sont des saints, ont une force bien autre, et à laquelle rien ne peut être comparé! Car Dieu leur a donné pouvoir sur les nations : « *potestas-  
« tem super gentes!* » Ils sont tous contre vous! Et les âmes des récents martyrs de la justice et de la patrie, qui sont morts en priant, quel n'est pas, croyez-vous, leur pouvoir! Et quelle est, je vous prie, la force de la conscience européenne, ou plutôt de la conscience universelle, soulevée en faveur des victimes! Lisez ce qui s'écrit partout en France, en Angleterre et dans le monde entier (1).

---

(1) Ici toute la presse française est d'accord. Les sympathies de la presse catholique pour la Pologne sont connues. Lisez le livre intitulé *l'Eglise catholique en*

## V

Lisez ce qu'écrit aujourd'hui l'un des plus nobles et des plus clairvoyants défenseurs du droit et de la liberté (1).

*Pologne*, du P. LESCOEUR, oratorien. La presse légitimiste, en particulier, se souvient de ces généreuses instructions de Louis XVIII à son plénipotentiaire au congrès de Vienne. « De toutes les questions qui doivent être traitées au congrès, le roi considère comme la première, la plus grande, la plus éminemment européenne, et comme hors de comparaison avec toute autre, celle de la Pologne ». Je ne sais quel honteux journal salarié, hors de France, a osé dire que l'émotion actuelle de la France pour la Pologne était « un mouvement ultramontain. » Mais lisez l'article du *Siècle* du 26 avril 1861; lisez le très-remarquable travail de M. Élias Regnault sur l'intérêt de la Russie à renoncer au meurtre de la Pologne (*Courrier du Dimanche* du 14 avril 1861); lisez enfin l'article décisif de M. de Mazade, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> mai.

Voici l'article du *Siècle*.

## LA POLOGNE.

Nous croyons qu'une question comme la question polonaise doit être envisagée par tout le monde en face,

(1) Voyez l'admirable avant-propos des *Discours politiques* du comte de Montalembert.

Après avoir parlé des peuples qui en sont encore aux désastreuses et grossières révolutions de la violence, il ajoute :

et que personne n'a rien à gagner à en ajourner la solution. Peut-être même ne trouvera-t-on jamais d'occasion meilleure, car jamais la puissance de l'opinion n'a été plus grande, et l'opinion, comme le *Moniteur* le reconnaît, s'est tout entière prononcée pour la Pologne.

D'un autre côté, il faut bien se persuader que les palliatifs en présence de la situation de cet infortuné pays seront inutiles. On pourra encore une fois couvrir ou suspendre les manifestations par lesquelles le peuple polonais revendique de nouveau son indépendance, mais il faudra recommencer dans un laps de temps plus ou moins long à chercher des remèdes.

La pensée de la Pologne est invariable. Elle a la force et la ténacité qui finissent par tout vaincre.

Lorsque, en 1830, lasse de voir ses oppresseurs manquer même aux traités conclus pour assurer son oppression, elle se souleva pour la cinquième fois et en quelques jours fut redevenue maîtresse d'elle-même, elle s'adressa à l'Europe entière, et, dans son admirable manifeste du 10 janvier 1831, voici ce qu'elle lui dit :

« La nation polonaise s'est relevée de son abaissement et de sa dégradation avec la ferme résolution de ne plus se courber sous le joug de fer qu'elle vient de briser et de ne déposer les armes de ses ancêtres qu'après avoir reconquis son indépendance et sa puissance, seule garantie de ses libertés; qu'après s'être assuré la jouissance de ces mêmes libertés qu'elle réclame par un double droit, comme un héritage honorable de

« Quel rapprochement et quelle différence ! La Pologne a vu, il y a bientôt un siècle, son héroïque et glorieuse na-

ses pères, comme un besoin présent du siècle ; enfin, qu'après s'être réunie à ses frères soumis au joug du cabinet de Pétersbourg, les avoir délivrés et les avoir fait participer à ses libertés et à son indépendance.

« Nous n'avons, ajoutaient les Polonais, été influencés par aucune haine nationale contre les Russes, qui, comme nous, sont d'origine slave. Au contraire, dans les premiers moments, nous nous plaignions à nous consoler de la perte de notre indépendance en pensant que, bien que notre réunion sous un même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire participer une population de quarante millions d'hommes à la jouissance des libertés constitutionnelles qui, dans tout le monde civilisé, étaient devenues également un besoin pour les gouvernants et pour les gouvernés.

« Convaincus, disait encore la diète de 1831, que notre liberté et notre indépendance, loin d'avoir jamais été hostiles vis-à-vis des États limitrophes, ont au contraire servi dans tous les temps d'équilibre et de bouclier à l'Europe et peuvent lui être aujourd'hui plus utiles que jamais, nous comparaissons en présence des souverains et des nations avec la certitude que la voix de la politique et celle de l'humanité se feront également entendre en notre faveur. »

Le manifeste polonais de 1831 n'a pas cessé d'être vrai. De nouveau la Pologne comparait devant l'Europe avec les mêmes griefs, la même volonté bien arrêtée, les mêmes dispositions inébranlables ; elle s'adresse aux

« tionalité foulée aux pieds et déchirée par  
« d'odieux potentats. Elle n'a jamais ac-  
« cepté cet arrêt inique, elle n'a jamais

peuples, aux souverains, dans le même but, pour les mêmes raisons, et pour les mêmes raisons aussi elle invoque à la fois la politique et l'humanité.

Que peut-on lui reprocher, à cette nation du devoir et du sacrifice ? Que quelqu'un en Europe ait donc le courage d'articuler une accusation. L'on disait de l'Italie qu'elle était la terre des morts ; on lui demandait de se sacrifier à elle-même et de montrer qu'elle était vivante. On ne peut pas écraser la Pologne avec la même accusation. Il y aura dans dix ans un siècle entier qu'elle combat ou du moins qu'elle lutte ; et elle lutte encore aujourd'hui !

Autrefois elle avait des armes, des armes vaillantes, et elle s'en servait. Ses héros tombaient sur le champ de bataille. Aujourd'hui les armes manquent. Comme les premiers chrétiens, la nation polonaise est sans bouclier et sans épée. Elle se contente de s'agenouiller et de prier ; elle élève vers le ciel le chant des martyrs. Frappez-vous encore, soldats rassemblés de tous les points de l'empire moscovite ? ferez-vous encore couler le sang ? La Pologne vous l'a pourtant dit en 1831 quand elle était victorieuse : elle ne déteste pas la nation russe ; elle ne demandait pas mieux que de la traiter comme une sœur et de l'initier au gouvernement constitutionnel. La frappez-vous ? elle est à genoux, la tête courbée pour recevoir le coup de mort !

Il y a trente ans, victorieuse, comment se conduisit-elle ? Sa capitale avait été délivrée en quelques jours,

« abdiqué son droit imprescriptible; elle  
 « a protesté, toutes les fois qu'elle l'a pu,  
 « par les armes, puis, vaincue et désarmée,

---

la nation était tout entière debout; elle pouvait anéantir le frère du czar et les troupes russes surprises. Toujours généreuse, elle ne voulut pas, comme disaient les nonces de 1831, qu'il y eût une seule tache sur cette révolution, noble et pure comme l'enthousiasme de la jeunesse qui l'avait enfantée: elle épargna ses ennemis, et cependant elle avait à la main une épée qui, alors, semblait devoir tout vaincre. Maintenant qu'elle n'a plus que l'évangile des affligés, ne serait-ce pas une honte pour vous de la frapper?

Et vous, rois et peuples de l'Europe, devant lesquels elle comparaisait en 1830, défiant qui que ce fût de lui adresser une accusation qu'elle ne pût réfuter, devant lesquels elle comparait encore ensanglantée, meurtrie, traînée en prison, n'aurez-vous pas une parole sinon un acte pour elle? Certes, il est bien loin de notre pensée de l'exciter, faible comme elle est, à la moindre révolte. Nous ne voulons rappeler que le passé. A qui de vous n'a-t-elle pas rendu d'éminents services? Vous seriez peut-être déjà tous anéantis, et le testament de Pierre le Grand vous aurait fait esclaves, si elle ne s'était mise entre vous et la Russie, après vous avoir bien avant cela sauvés à Vienne des Turcs et du Coran. La Pologne, voilà la barrière que la Russie n'a jamais pu franchir pour se jeter sur l'Allemagne et pour passer de là plus loin. Si elle avait pu s'assimiler les Polonais, les faire Russes, les entraîner dans son ambition, dans ses entre-

« par cette résistance morale qui use à la  
 « longue les despotismes les plus redou-

---

prises, les précipiter en avant-garde, sans crainte et sans défiance, il y a longtemps que l'Allemagne n'existerait plus.

Et nous, Français, que de services éclatants la Pologne ne nous a-t-elle pas rendus aussi! Chaque fois que nous nous sommes levés, elle s'est levée pour nous couvrir. Elle s'est levée en 1792; elle s'est levée en 1806, quand elle a cru que le premier empereur allait avoir besoin des Polonais, et elle lui a été fidèle depuis l'Elster jusqu'à Saint-Hélène même; elle s'est levée en 1830, quand la Sainte-Alliance se reformait pour marcher sur notre révolution; elle se lève en 1861, quand la contre-révolution menace de nouveau, quand elle prêche des croisades, quand les princes du Nord viennent de se rencontrer à Varsovie.

La voix de la politique, celle de l'humanité, que les Polonais invoquaient il y a trente ans, et qui ne furent pas écoutées, se perdront-elles dans le vide encore une fois aujourd'hui?

S'il en était ainsi, nous dirions aux rois et aux gouvernements: Prenez garde! ce que les princes ne veulent pas entendre, souvent les peuples l'écoutent et le conservent dans leurs cœurs. Prenez garde que ce que vous ne voulez pas entendre, la Hongrie, la Bohême, l'Italie, les populations du Danube, l'opinion publique de l'Angleterre libérale et celle de la France n'y prêtent trop d'attention!

La Pologne a partout, non-seulement en Europe, mais dans les deux mondes, des sympathies qu'il ne faut pas blesser. Rappelons-nous combien notre cam-

« tables, et qui leur survit. Aujourd'hui,  
 « trente ans après son dernier effort, elle  
 « se lève désarmée, et elle se retrouve telle

---

pagne en Crimée fut populaire. Savez-vous pourquoi? C'est que nous allions devant Sébastopol combattre corps à corps les principaux oppresseurs de la Pologne. Le nom de la Pologne combattait pour nous dans tous les cœurs et faisait désirer à chacun notre victoire.

Combien une action quelconque de la France unie à l'Angleterre ne serait-elle pas populaire aujourd'hui! Intervenez pacifiquement, si vous ne pouvez tirer les épées des fourreaux.

Allons, rois de la terre, souvenez-vous que, dans les temps où nous sommes, il faut savoir se faire des amis pour les jours de la lutte. Intercédez pour la sainte et digne martyre. Elle n'a pas d'armes, et sa seule défense consiste dans les sympathies universelles. Que ces sympathies ne soient pas inutiles, qu'elles ne restent pas à l'état de lettre morte. Si la Russie a de bonnes intentions, qu'elle les fasse voir. Elle doit des explications à l'Europe, et, au besoin, nous croyons que les nations civilisées doivent lui en demander.

Nous attendons la voix qui retentira la première. France, Angleterre, nous écoutons, et l'histoire vous écoute aussi! On invoque une solution pratique; vous l'avez entre vos mains: vous n'avez qu'à demander d'un commun accord que la Pologne soit libre, et elle le sera. Cette parole est réclamée depuis cent ans par la Pologne; elle la sollicitera de nouveau ce soir, demain, toujours. Il faut en finir pour éviter de plus grands malheurs que tous ceux auxquels nous avons encore assisté.

« que nous l'avons vue alors, mais mûrie  
 « par le malheur et l'expérience, avec une  
 « immortelle énergie, une valeur héroïque  
 « et une indomptable persévérance. Mais  
 « en 1791, comme en 1830, comme en  
 « 1861, la Pologne proclame avant tout la  
 « foi de ses pères, le respect de l'Église,  
 « le culte de la tradition religieuse et na-  
 « tionale; elle ne souille sa cause par au-  
 « cune proscription, aucune spoliation,  
 « aucune iniquité. J'ai plaidé vingt ans,  
 « devant la France libre, la cause de cette  
 « nation opprimée, et aujourd'hui mon  
 « âme, oppressée par vos crimes, se sent  
 « soulagée au spectacle de ses vertus, de sa  
 « sagesse, de sa noble et religieuse modé-  
 « ration, de son héroïque patience. Dieu  
 « la récompensera, Dieu la couronnera un  
 « jour, j'en ai la ferme confiance. Il ne  
 « voudra pas que les honnêtes gens dé-  
 « sespérés n'assistent en ce siècle qu'aux  
 « triomphes malsains du mensonge et du  
 « mal (1). »

---

(1) Seconde lettre à M. de Cavour, p. 50.



## VI

Est-il vrai que l'empereur Alexandre II allait entrer spontanément, par la pente de son cœur, dans la voie d'Alexandre I<sup>er</sup> ; que déjà il était décidé, en ce qui le concerne, à loyalement exécuter le testament de son glorieux oncle, ce testament public et authentique, qui vient d'être aujourd'hui promulgué par l'histoire ? Serait-il vrai aussi que les ténébreuses menées de la Prusse l'ont arrêté ? Serait-il vrai que de hauts fonctionnaires prussiens, par un crime analogue à celui qu'ils ont commis en 1860 (1), c'est-à-dire par la plus impudente fourberie, et par des faux en écriture, ont trompé Alexandre II ?

---

(1) Qu'on se souvienne du député polonais Niegolewski, qui l'année dernière (1860) a démontré devant les chambres prussiennes, sans que la contradiction ait été possible, le crime, à peine croyable, des fonctionnaires prussiens, qui, ligués pour supposer une conspiration polonaise, ont imité les écritures et falsifié les signatures de cinq habitants de Posen.

O mon Dieu ! ici la réalité dépasse trop tout ce que la parole peut exprimer.

Mais que l'on me permette de dire ceci :

On croirait qu'il se passe, entre les trois États qui ont divisé la Pologne, ce que l'une de nos cours d'assises vient de nous révéler.

Trois hommes, après une longue préméditation, ont envahi une maison isolée, et là ils ont volé, violé et massacré trois générations de femmes.

En cour d'assises, l'un des bandits, scélérat moins consommé que les deux autres, fléchissait en présence de la justice publique. Mais qui ne se souvient des efforts féroces et puissants du bandit principal, pour maintenir dans la persévérance du crime le complice timoré ? Vous souvient-il combien de fois il l'a pu ressaisir, et lui faire rétracter publiquement des aveux publics et formels ?

Eh bien ! est-ce donc là ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, au centre de l'Europe, entre trois cabinets européens ?

Hélas, oui ! ils ont fait la même chose, et, lorsque l'un des trois voudra fléchir, et revenir à la justice et à l'honneur, les deux autres le contiendront ou le ressaisiront.

O mon maître et mon Dieu, en présence de ces grands scandales qui déshonorent l'Europe entière, j'avoue que chaque fois qu'ils éclatent par quelque nouveau crime, comme aujourd'hui, mon âme retombe dans l'inintelligence et dans la tentation. Le courage et la force, même la force physique, m'abandonnent pour des jours ou des heures ! Désespérant du cœur et de l'intelligence de mes contemporains, je cherche de quel côté viendra je ne sais quel vengeur terrible, fléau de Dieu pour tout détruire. Je me demande si un nouveau brisement de toute cette croûte sociale, vieillie et endurcie, de tout ce monde sans cœur ni sens moral, sans pitié, sans courage, sans honneur, n'est pas indispensable à ce glorieux réveil du genre humain que j'attends depuis ma jeunesse, et que nos pères nous ont pro-

mis, et qu'annoncent les prophètes, et que chantent les poètes, et que le Vicaire de Jésus, sous sa lourde croix, ne cesse pas d'annoncer au monde.

Mais non ! ce brisement des sociétés, et ce nouveau déluge de sang, n'est pas ce que Dieu veut. La transformation au contraire doit sortir des âmes, des âmes évangéliques, qui sauront enfin appliquer à la vie des nations l'éternel évangile et la surnaturelle vertu du Christ.

Il faut qu'il se rencontre un peuple ou deux, qui donnent l'exemple. Au fond c'est le meurtre et le vol, l'écrasement et la spoliation du faible par le fort, qu'il nous faut enfin extirper du milieu des peuples chrétiens. Que meurtre et vol ne soient plus qu'accidents et crimes privés, mais non plus crimes permanents et constitués, affaires de rois et de gouvernements, voilà ce qu'il faut obtenir.

Eh bien ! l'ancienne méthode de réparer le mal, savoir : haine et colère contre les méchants, puis sang versé, de peuple à peuple ou de classe à classe, cette mé-

thode animale, satanique, est enfin démontrée impuissante.

Il faut une force nouvelle. « Les nations changeront de force, » dit la sainte Écriture dans sa sublime magnificence : *Gentes mutabunt fortitudinem*. Les nations changeront de force, et cela est aujourd'hui manifestement nécessaire, et cette force nouvelle, surnaturelle, c'est celle de l'Évangile et de Dieu même.

Il faut, dis-je, qu'il se rencontre un peuple, ou une partie d'un peuple, qui donne l'exemple, et qui, croyant absolument à la force de Dieu et des âmes, à l'éternelle et toute-puissante justice, qui est le fond du monde et qui est Dieu, prétende combattre et vaincre en cette seule force, comme les martyrs.

Et si ce peuple croit cela, et y prétend, et persévère, il triomphe infailliblement. Ce peuple donne à l'histoire sa plus belle page, après celle de l'établissement du Christianisme. Il donne à tous les peuples le plus fécond, le plus sublime et le plus nécessaire des exemples; et cette victoire

est le propre commencement des siècles nouveaux de plus grande lumière et de plus abondante justice, que Dieu prépare et que le monde attend.

## VII

Or il se trouve que, depuis vingt ans, le plus courageux, le plus religieux et le plus malheureux des peuples est préparé, est exhorté par ses grands citoyens et ses poètes, et par l'inspiration de Dieu, à donner au monde cet exemple.

Voici ce que disait à la Pologne le noble Krasinski :

« Faut-il donc être meurtrier avec les  
« meurtriers, criminel avec les criminels?  
« Faut-il mentir, haïr, tuer et blasphémer?  
« Le monde nous crie : A ce prix, la puis-  
« sance et la liberté sont à vous, sinon,  
« rien!

« Non, mon âme, non! Pas avec ces  
« armes! Le poids du sacrifice peut seul  
« écraser à son tour le sort qui nous

« écrase. Dans l'histoire du monde, le sa-  
 « crifice est un lion invincible; mais le  
 « crime, c'est la balayure que le vent en-  
 « lève en passant.

« Oh! non, ma patrie! sois plutôt la pa-  
 « tience, qui enseigne comment on élève  
 « l'édifice pierre par pierre; sois l'inflexi-  
 « ble volonté et l'humble recueillement  
 « qui prépare la victoire future; sois le  
 « calme dans la tempête; sois l'harmonie  
 « au milieu des cris de discorde; sois l'é-  
 « ternelle beauté au milieu des laideurs;  
 « sois, pour les lâches et les pharisiens, le  
 « silence méprisant qui accable; sois pour  
 « les faibles la force qui relève les cou-  
 « rages; sois l'espérance de ceux qui per-  
 « dent l'espérance; dans ton combat con-  
 « tre l'enfer de ce monde, qui se dresse  
 « contre toi, sois cette force tranquille et  
 « aimante, contre laquelle l'enfer ne pré-  
 « vaudra jamais. »

Poète évangélique, sois béni! Tu le vois,  
 tes concitoyens t'ont compris.

Mais tu parlais plus clairement encore:

« Les nations sont voulues de Dieu, et

« sont conçues dans votre grâce, ô Jésus-  
 « Christ!

« A chacune d'elles vous avez d'en haut  
 « donné une vocation.

« En chacune d'elles vit une idée pro-  
 « fonde, qui vient de vous, qui est la trame  
 « de leurs destinées.

« Mais, parmi les nations, il y en a qui  
 « sont élues pour défendre, sur la terre,  
 « la cause de la beauté céleste, et pour  
 « donner au monde un angélique exem-  
 « ple, en portant, pendant de longs jours,  
 « leur lourde croix, sur la route inondée  
 « de sang;.... jusqu'à ce que, par une lutte  
 « sublime, elles aient donné aux hommes  
 « une idée plus divine, ô Seigneur, une  
 « charité plus sainte, une plus large fra-  
 « ternité, en échange du glaive qu'on a  
 « plongé dans leur poitrine. Telle est  
 « votre Pologne, ô Jésus-Christ! »

Poète évangélique, sois béni! Tu le vois,  
 c'est ce que fait aujourd'hui la Pologne.

Mais aussi la Pologne, si elle persévère,  
 renaîtra glorieusement. Et même, si elle  
 chancelle dans la patience et dans l'intel-

ligence et dans l'emploi de la force nouvelle, elle rentrera dans la lumière et finira par suivre la voie du Christ inébranlablement, et, comme lui, sortira glorieuse de la tombe.

Certes, ils n'ont cessé de le prédire ; écoutez-les :

« Notre amour de l'humanité a causé  
« notre mort, et le monde a vu le cadavre  
« de la Pologne descendre dans le tom-  
« beau.

« Mais quand viendra le troisième jour,  
« la lumière brillera, et brillera pour tous  
« les siècles. Croyez-vous que celui qui  
« possède l'amour, en mourant, dispa-  
« raisse à jamais ? Oui, aux yeux de la  
« chair ; mais l'âme du monde entier le  
« voit ! Celui qui meurt dans l'amour,  
« transmet, à l'heure du martyre, son âme  
« à ses frères, et il demeure dans le sanc-  
« tuaire du cœur humain, et chaque jour,  
« à chaque heure, enseveli vivant, il gran-  
« dit dans sa tombe (1). »

(1) Slowacki.

Oui, c'est la vérité ! Oui, depuis ma jeunesse, le peuple martyr vit dans mon âme, et je le dis, moi qui écris ces lignes, cette vie des opprimés en moi a, en partie, déterminé ma vocation évangélique : vivre et travailler pour ceux qui souffrent, et surtout pour les peuples martyrs, c'était l'appel de Dieu.

## IX

On demandait : A quoi servent les martyrs ?

Les premiers martyrs ont servi à établir le règne de l'Évangile sur les consciences.

Les nations martyres vont servir aujourd'hui à établir le règne de l'Évangile sur les nations.

C'est à quoi vont servir la Pologne et l'Irlande.

Les deux nations martyres, ces deux nobles et vigoureux peuples catholiques, auront, j'espère, avant la fin du siècle, repris leurs forces et leurs fonctions pro-

pres comme organes de la république chrétienne. Et savez-vous ce qu'en renaissant elles auront apporté à l'Europe, si la Pologne persévère dans la paix triomphante, sous la main des bourreaux, comme les martyrs, comme Jésus-Christ? Nations martyres, nations ressuscitées, elles auront apporté à l'Europe quelque chose de ces forces surnaturelles dont il est dit dans l'Évangile : « Ne serait-ce point le prophète mis à mort, qui fait tant de miracles, parce qu'il est ressuscité d'entre les morts? »

Et qui donc, en ce siècle, a introduit, dans la vie publique et sociale, le mouvement légal et pacifique dans la patience et la raison, qui donc, sinon l'Irlande en sortant du tombeau?

Oui, me disait hier un homme d'État anglais, c'est O'Connell qui a fait cette puissante découverte, et, depuis que l'Irlande, la première, a pratiqué ce procédé sublime, nous avons introduit chez nous la grande méthode, et l'avons appliquée à la réforme des mauvaises lois.

C'est par cette voie que nous avons détruit des montagnes d'iniquités; par cette voie, et dans la liberté, que nous avons abaissé pour tout le peuple anglais le prix du pain; c'est par cette voie que nous sommes sortis de la crainte des révolutions.

Voici maintenant la glorieuse Pologne, autre nation catholique et martyr, qui soulève la pierre du tombeau par le même procédé que l'Irlande. Point d'armes, mais soulèvement des âmes, déploiement des consciences! Voilà la vraie résurrection.

En attendant, les bourreaux frappent toujours. Plus effrayés de ces martyrs qu'ils n'eussent pu l'être par les combats les plus sanglants, ils vont, je le crains bien, défier l'Europe et la conscience du genre humain, et tenter les derniers efforts pour en finir, comme fit Dioclétien dans la persécution suprême où il essaya d'abolir le nom chrétien.

Eh bien! âmes et consciences, venez! Légions de cœurs, légions d'intelligences, venez; serrons nos rangs célestes et prions

indomptablement. Empereur de Russie, ne venez-vous pas avec nous ? Alexandre I<sup>er</sup> est avec nous, je vous le dis au nom de Dieu. Princes et chefs de la nation russe, maîtres par la situation, le génie ou le caractère d'un grand nombre de volontés, venez. L'immorale et stupide politique a-t-elle, chez plusieurs d'entre vous, éteint le cœur ? Nous allons à leurs femmes, nous allons à leurs fils. Étudiants de toutes les universités russes, vous êtes à nous. Soyez ardents pour la sainte cause de la justice universelle. Soyez justes d'abord envers le peuple que la Russie écrase, et Dieu vous récompensera en vous montrant, avant votre mort, l'ère nouvelle et l'avènement de votre chère patrie à la lumière de la justice et de la liberté. Sœurs et mères de ces nobles jeunes hommes, venez ! l'impiété envers les opprimés ne saurait être dans vos cœurs. Priez, parlez, agissez sans relâche : vos fils ne seront véritablement bénis de Dieu et n'auront sur l'Europe et le monde leur glorieuse influence, que quand ils auront dégagé la Russie du grand crime que

Messaline leur a légué. Cœurs et consciences dans le monde entier, soulevez-vous dans la prière et dans l'action, et faites vœu de n'avoir de repos que quand le grand scandale qui trouble, démoralise et déshonore l'Europe, aura cessé. Courage, car Dieu est avec nous ! Nous sortirons, nous sortirons bientôt de l'ère stupide et impudente du crime et de la ruse, des oppressions et des spoliations. Le jour monte : il n'y a bientôt plus assez d'ombres pour les tyrans.

## SEPTIÈME MÉDITATION.

### L'Angleterre.

#### I

L'Angleterre! c'est ici, je l'avoue, que dans ces mauvais jours où j'étais comme tenté d'oublier l'Évangile, le dégoût et l'horreur de la paix me soulevaient jusqu'à l'emportement.

Bénir ce peuple! me disais-je; aimer ce peuple, en ce moment! Le puis-je, et ne serait-ce pas à la fois lâcheté et stupidité?

N'est-il pas manifeste que la colère de Dieu et que la haine du genre humain



planent sur lui, et qu'il amasse, par tous les forfaits dont il se charge dans le monde entier, des charbons ardents sur sa tête ?

— Mon fils, s'il est vrai que ce peuple amasse des charbons ardents sur sa tête, c'est le moment de prier pour lui !

— Prier ! oui, Seigneur. Je puis et dois prier. J'avoue pourtant encore que ma prière, ici, quand je l'essaye, à chaque instant tourne en malédiction.

— Alors tu n'es plus mon disciple : « Bénissez ceux qui vous maudissent ; « priez pour ceux qui vous persécutent. » Voilà mon Évangile.

Si la colère ne t'aveuglait, ne comprendrais-tu pas d'abord que ce peuple n'est pas un seul homme, et que, s'il y a deux hommes dans l'homme, il y a aussi dans chaque peuple deux peuples ? Et puis, un peuple n'est-il pas quelquefois absolument trompé par ceux qui le gouvernent ? Je connais les coupables et je les jugerai ! Mais combien d'âmes, dans cette nation, aiment la justice autant que toi, et peut-

être travaillent pour elle plus que toi ! Que d'âmes, dans cette nation, sont membres de la société d'âmes qui vit en Moi ! Ne peux-tu pas d'abord prier pour elles, c'est-à-dire multiplier ta force par la leur, et puis prier pour ceux qui ne savent pas, ne peuvent pas ; puis pour ceux qui se trompent, et puis enfin pour les coupables qui amassent, en effet, des charbons ardents sur leur tête ? Ne t'ai-je pas envoyé, autrefois déjà, vers ce peuple dans la prière, et ton cœur moins troublé n'avait-il pas alors plus d'amour et plus d'intelligence ?

Ramené de nouveau à la justice et à l'esprit évangélique par ces divins reproches, je me rappelai dans tous ses détails cette prière que, dans un jour de paix et de sérénité, j'avais été porter de tout mon cœur vers ce grand peuple. J'avais cherché à le bénir, en invoquant sur lui l'esprit du Christ pour sa transformation dans la justice et dans la vérité. Et sachant que parfois une âme, à force d'amour et de prière, peut entrer invisiblement dans les âmes,

j'avais demandé au Seigneur de me donner accès en quelqu'un des plus nobles cœurs de cette nation. Et je m'étais surtout adressé à l'un d'eux, cherchant à lui parler, non du dehors, mais à partir du centre, en ce sanctuaire où se recueillent les pures et simples idées, et où la vérité se fait entendre.

## II

C'était une femme qui, par elle-même, n'avait pas de puissance, mais elle était la personnification d'un grand peuple. Je fléchis le genou devant elle, sans honte et sans hésitation, entendant par là témoigner mon profond et cordial respect pour cette noble et puissante nation.

La reine ne me voyait pas, et j'essayai de faire entendre dans son cœur, sous la forme de ses propres pensées et de ses propres sentiments, mes mystérieuses paroles.

Son âme passait d'une pensée à une au-

tre, selon le cours que donnait mon Maître à l'invisible conversation; et elle pensait ainsi dans la prière :

« C'est le jour du Seigneur, et c'est de plus l'anniversaire du jour où l'Esprit saint est descendu sur les apôtres en langue de feu. Est-ce que je crois cela, ô mon Dieu? Oui, je le crois, malgré les doutes qui souvent m'assailent, et quoique je comprenne bien peu. Qu'est-ce que le Saint-Esprit? C'est, assurément, la lumière même et l'amour même. Qu'est-ce que je fais, moi reine, et que fait ma nation, pour l'amour et la vérité? »

Et il se fit un long silence dans cette âme recueillie que le Saint-Esprit remuait. Et je vis que l'esprit de Dieu touchait cette âme par le dehors, comme la colombe s'efforçant de rentrer dans l'arche.

« Certes, disait-elle, moi, je ne confesse pas mes péchés au prêtre, mais je les dois confesser à Dieu. Quelles sont mes fautes, ô Christ, contre votre divin esprit? »

Et il fallait à l'âme royale un moment d'héroïsme pour oser voir!

« Seigneur, il me semble pourtant, dit-elle enfin, que je ne vous sacrifie point à l'or. Car le temps, c'est de l'or. Et je vous donne fidèlement tout votre jour. J'arrête, avec une rigueur absolue, les tout-puissants mouvements de ma riche industrie pendant le jour de Dieu, et, dans ma course impétueuse à la conquête matérielle du globe, je m'arrête subitement, à chaque retour de la prière. Comme un coursier merveilleusement dressé, je change en immobilité subite mon plus rapide élan, en votre présence, ô mon Dieu! »

Oui, ma fille, lui dis-je, au nom du divin Maître, et c'est pourquoi le Seigneur ne t'abandonnera pas. Non, tu n'as pas sacrifié Dieu à l'or; mais, je te le demande, ne lui as-tu jamais sacrifié l'homme?

N'as-tu pas osé dire à un tiers du monde habitable : Prends ce poison, et donne-moi ton or, ou je frappe ?

Qu'est-ce que cette action en présence de l'esprit d'amour, de justice et de vérité; en présence, ô ma fille, de ta conscience,

de ta raison et de ta foi? Réponds-moi!

La noble reine baissa la tête.

Voici que tes marchands, lui dis-je, gouvernent ton beau navire, fort souvent contre ta raison, ta foi, ta conscience et ton cœur.

Regarde-les! Ils surveillent le globe incessamment. Et s'ils aperçoivent un seul point d'où ils puissent emporter quelque chose, ils y courent, ils y allument, toutes les fois qu'il le faut, une guerre ou une révolution. Pendant ce trouble, ils emportent ce qui est à prendre.

La noble reine s'inclina devant Dieu. Son cœur ému ouvrit son intelligence sur l'histoire. D'affreuses images se déroulèrent devant ses yeux. Elle voyait ses marchands dévaster des contrées entières, extorquer l'or par la torture physique; elle regardait ce point du globe où ils inoculaient la famine et la peste, organisant sur les cadavres de trois millions d'hommes le plus immense pillage dont l'histoire fasse mention.

Puis, reine de trois nations, elle en vit deux dévorer la troisième.

Elle reconnut que c'était là l'unique exemple qu'offrît l'histoire, d'un peuple chrétien entreprenant l'extermination absolue d'un peuple chrétien. Son sang à cette vue se glaça ; son cœur se contracta. Elle comprit qu'il y avait là peut-être le plus grand crime des temps modernes. Un doute épouvantable s'éleva dans son âme sur la possibilité du pardon.

« Seigneur, dit-elle, m'avez vous rejetée ? Suis-je réservée, comme le répètent mes ennemis, à de prochaines et terribles vengeances ? »

Tremblant moi-même et pénétré de crainte et de douleur, je me mis à prier mon Maître et à l'interroger.

Aussitôt le Seigneur répéta sa parole adorable : Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font.

Et je compris, et la reine en même temps le comprit, que la nation entière n'avait jamais ni pleinement connu, ni voulu ces horreurs. Ces crimes se commettent peu à

peu ; chacun viole un peu la justice, et ne voit pas la masse d'iniquités qui s'accumule, ni le sang et les larmes, et l'extermination qui suit l'iniquité. On croit faire un trafic habile, et c'est un brigandage que l'on perpète par l'homicide. On croit gouverner un empire, et c'est un peuple qu'on écrase dans les larmes et dans le sang. On arrive aux dernières horreurs, sans le bien voir et sans le bien vouloir.

Tous les autres peuples, d'ailleurs, et tous les autres hommes sont à peu près aussi coupables. Tous les fils de la terre, qui veulent jouir, qui ne cherchent pas Dieu avant tout, et le salut du monde au nom de Dieu, sont dans la même iniquité et continuent, qu'ils le sachent ou l'ignorent, le règne de Satan sur la terre. Ils perpétuent la haine, la guerre, la ruine et l'homicide, les larmes, le désespoir et l'écrasement des âmes.

Alors, prosterné comme un suppliant aux pieds de la reine des mers et de toute sa nation : O noble reine, m'écriai-je, ayez pitié du genre humain ! ayez pitié de vous !

Vous ne pouvez pas être plus longtemps appelée : « nation de pirates ». Vous êtes trop grande pour un tel rôle !

Le temps vient où votre conscience exige de vous, au nom de Dieu, l'introduction de la justice et de la raison dans la vie internationale.

Le temps vient où le vol, le pillage et l'assassinat entre deux peuples deviennent aussi clairement criminels, et aussi honteusement flétrissants, qu'entre deux hommes.

Les dix commandements de Dieu sont faits pour les nations, comme pour les âmes. Tu ne tueras pas et tu ne voleras pas ! c'est la loi ! Les peuples qui tueront et qui déroberont seront maudits !

Réveille ton noble cœur, ô reine de l'Océan, et voyons s'il y a dans ce cœur plus d'avarice, de sensualité, de fourberie, de cruauté, que dans les autres cœurs. Je ne sais, mais j'y vois, du moins, quelques-uns des plus singuliers caractères de la beauté humaine, force et droiture, justice, raison, courage, persévérance, bon sens, respect des lois, sacrifice de l'or à

l'idée, quand l'idée est claire et vivante. Je vois presque toujours en toi d'énergiques soulèvements contre toute injustice ; la confession publique de tes iniquités : l'enquête et l'aveu décidé du mal, en face du monde entier. Je vois, depuis un demi-siècle, tes yeux s'ouvrir et ta conscience grandir, et dominer de plus en plus et l'intérêt et la passion.

Voici que récemment tu viens d'aider l'Europe à supprimer, contre tes intérêts, la piraterie légale, et tu as bien voulu réduire ta force en face du droit. Sois bénie pour cet acte.

Plus qu'aucun autre peuple, tu donnes ton or, pour répandre sur toute la terre la lettre de la parole de Dieu. Je ne sais si cette lettre tue ou vivifie. Je ne vois que ton intention. Je vois que tu veux répandre sur tout le globe l'Évangile du royaume de Dieu. Tu as lutté, d'ailleurs, plus que tout autre peuple, contre la grande abomination de l'esclavage. Et dans ton sein, plus que partout ailleurs, s'élèvent, à chaque instant, des cris contre la folie de la guerre.

O reine des mers, ne voudras-tu pas devenir reine de justice et reine de paix ?

Non, les peuples modernes ne peuvent plus vivre, comme les peuples anciens, pâtures de mort et pâtures de Satan, sous la loi de la force, de la conquête et de l'esclavage.

Dieu commence à montrer que, par l'injustice et la force, nous marchons à la ruine commune. Il faut un changement de direction. Il faut une radicale transformation. Le règne de la justice, de la raison et de la paix commence à se déclarer nécessaire. Toi, la plus avancée dans la voie au terme de laquelle nous découvrons l'abîme, ne seras-tu pas la première à donner le signal de la transformation ?

Les nations changeront de force, a dit le Saint-Esprit. Le principe du changement de force a été mis dans tous les peuples lorsqu'ils ont accepté le Christ. Il est maintenant nécessaire que le principe déploie les conséquences. Il faut que les hommes et les peuples changent de but. Le but, c'est Dieu et le salut du monde. « Moi contre tous et

contre Dieu, » ne peut plus être la devise des hommes.

Le but n'est pas ma joie privée. Le but, c'est le règne de Dieu. Mon œuvre n'est pas de m'enrichir ; mon œuvre est d'ordonner le globe dans la justice et l'équité. C'est la parole de Dieu lui-même.

Mais, noble reine, ce n'est pas tout. Il y a deux points difficiles sur lesquels je voudrais éclairer la conscience. Il s'agit de votre attitude en présence de l'Église du Christ. Et il s'agit de l'étonnante et incompréhensible répartition de vos richesses dans vos propres domaines. Qu'êtes-vous dans l'Église de Dieu ? Et sur le sol de la même patrie, que sont ces deux nations, séparées comme par un abîme, la haute nation, la basse nation, celle qui jouit, celle qui gémit ?

La gracieuse reine, pour cette fois, détourna le regard, et ne voulut pas m'écouter plus longtemps. Cependant, comme mes paroles lui arrivaient sous la forme de ses propres pensées et que son cœur était ému, et que son esprit fermentait, et qu'elle

sentait tout mon respect, tout mon amour, pour sa personne et pour son peuple, elle me dit comme Festus à saint Paul : « Nous vous entendrons sur ce sujet une autre fois. »

C'était beaucoup ! Je priai mon Maître de la bénir.

### III

Telle était mon ancienne prière ; telle était cette conversation mystérieuse avec cette âme royale ou plutôt avec l'âme de ce peuple.

Voici l'heure de prier encore, de parler encore, de parler aux âmes, au fond, au sanctuaire, en ce point où l'on ne peut pas pénétrer sans la permission même de Dieu.

Mon Dieu ! faites-moi la grâce d'atteindre une âme ou plusieurs âmes ! Faites que l'énorme puissance de conviction, et d'amour, et d'indignation transformée, que je sens maintenant en moi, aille toucher,

par communication directe et divine, en ce moment même, quelque cœur droit, quelque esprit ouvert ! Faites aussi que dans peu de jours cet écrit aille frapper des yeux purs et pénétrés d'âme, des yeux qui laissent passer au cœur, de sphère en sphère, et jusqu'au centre, la vérité qui leur arrive par le dehors.

O âmes, âmes royales, reines par l'intelligence, ou par la sainte bonne volonté, soyez pour votre peuple et pour le monde entier une lumière et une bénédiction !

Et d'abord, empêchez, je vous en supplie, empêchez, par le plus héroïque effort, votre gouvernement de déterminer aujourd'hui, sciemment et volontairement, un nouveau massacre en Syrie. Ce serait l'un des plus grands crimes publics de ce siècle.

Ceci posé comme devoir sacré qui vous presse avant tout, écoutez-moi : faisons ensemble la confession de l'Angleterre, et nous ferons ensuite celle de la France. Car il s'agit d'amener à l'ordre le monde entier, et c'est ce qui n'est pas pos-

sible tant que l'Angleterre, la France et les autres puissances chrétiennes hésitent dans la justice.

Laissez-moi d'abord dire ce que je vois de mal en vous. Permettez-moi d'exhaler ma plainte, qui est à peu près celle du monde entier. Reprenez-moi si je me trompe.

— J'y pense depuis bien des années. Enfin, à force de chercher et d'interroger, je crois avoir dénoué l'espèce d'énigme que présente l'Angleterre. C'est qu'il y a en Angleterre, plus qu'en tout autre peuple, deux peuples, lesquels sont quelquefois et même souvent ensemble dans le même homme.

Voulez-vous écouter, ô âmes royales, l'interminable discours, un peu ému et emporté en apparence, qui se déroule en moi, presque sans moi, lorsque je pense à l'Angleterre?

— Eh bien ! oui, plus qu'en aucun autre peuple, aujourd'hui il y a dans le peuple anglais et *le vieil homme* et *l'homme nouveau* ; le vieil homme de la chute, de l'é-

goïsme, de l'orgueil ; le vieil homme de l'injustice et de la spoliation ; l'homme de violence qui écrase autrui pour jouir. Mais, plus qu'en aucun autre aussi, il y a l'homme nouveau, le peuple nouveau, qui confesse et déteste le mal, même chez lui ; qui brise avec la plus merveilleuse énergie ces liens et ces antécédents d'iniquité, que d'ordinaire ni homme ni peuple ne savent briser ; peuple nouveau, en effet, qui, instruit par l'Irlande martyre, donne l'exemple du combat à outrance pour la justice, sans autres armes que la raison, la parole, la patience, sans répandre une seule goutte de sang, sans briser les constitutions, sans violer une seule loi.

Autant le premier peuple est détestable et digne de la haine que lui porte le genre humain, autant l'autre doit être béni, applaudi, honoré, soutenu par l'estime et l'appui de tous les hommes de cœur par toute la terre. Et comme j'ai l'espérance que le peuple nouveau finira par dominer l'autre, pour l'honneur et le salut de la nation entière, je puis dire que, malgré l'indigna-



tion violente que m'inspire aujourd'hui sa détestable influence dans le monde, je pratique avec sincérité, à l'égard de cette grande nation, ce divin et tout surnaturel précepte : « Aimez vos ennemis. »

Parlons d'abord de celui des deux peuples que je regarde comme étant aujourd'hui dans le monde le principal obstacle à la justice universelle. Ce peuple, ce vieux peuple anglais, dont il s'agit ici, est par excellence et parmi tous les autres, — j'excepte la Turquie, — le peuple de la spoliation. « C'est lui, » dit l'un de ses plus chauds amis (1), « qui soutient l'esprit de conquête, l'envahissement de tous les points du globe, qui fomenté les révolutions, qui veut partout la suprématie politique, et qui prétend absolument à l'empire exclusif des mers. » — « Dans tout ce qui touche à ses rapports avec les nations étrangères, » a dit un autre ardent ami de l'Angleterre (2), « sa

(1) Bastiat.

(2) M. de Montalembert : *De l'avenir politique de l'Angleterre* (conclusions).

« mobilité, son ingratitude, ses enthousiasmes étranges, l'abus de sa propre force, son mépris odieux pour la faiblesse d'autrui, son indifférence absolue pour la justice, quand cette justice ne lui offre pas d'intérêt à servir ou de force à respecter, voilà ce qui allume contre l'Angleterre l'indignation des âmes honnêtes. »

« C'est ce peuple-là, » dit encore Bastiat, « qui avait réduit la spoliation en système de gouvernement, et avait établi chez lui et sur les siens, c'est-à-dire sur l'Angleterre et sur l'Écosse, le régime le plus oppressif et le plus fortement organisé, après l'esclavage, qui ait jamais pesé sur un grand peuple et sur l'humanité. » C'est lui qui, à côté de lui, sur sa conquête intime, l'Irlande, a donné le plus prodigieux exemple de spoliation dont fasse mention l'histoire dans aucun siècle, spoliation unique en son espèce, qui, après la conquête politique, ce qui jamais ne s'était vu, a confisqué en outre la totalité de la terre dans le détail de chaque pro-

priété (1) ; qui, de plus, a opéré la saisie de tous les capitaux et de toute industrie, laissant l'Irlandais nu sur la terre nue et confisquée. D'où il lui faut répondre devant Dieu et le genre humain, dans la suite de l'histoire, de dix millions d'Irlandais morts de faim. C'est lui qui est tellement aveugle et dénué de sens moral au sujet de ce crime énorme, qu'un homme de cœur a pu dire au dix-huitième siècle cette parole, que j'ai moi-même vérifiée plusieurs fois : « Dès que vous parlez de l'Irlande à un Anglais, à l'instant même vous avez devant vous un idiot ou un scélérat. » Et ce même peuple est aujourd'hui encore tellement aveuglé sur ce point, qu'il croit

---

(1) Pour expliquer la conquête et ses conséquences en Irlande, il faut créer une théorie : ici la nation conquérante, ni la nation conquise, n'ont d'analogie antérieure, pas même en Pologne, pas même en Grèce, où les Turcs et les Grecs ont chacun leur camp, leur culte et leur foyer. En Irlande la conquête a été à la fois politique, religieuse et *ploutoïque*. Il fallait tout à la nation conquérante, le pays, le pouvoir, la conscience, l'industrie, la terre et les capitaux. (Robert Guyard : *Essai sur le Paupérisme*, chap. IX.)

avoir rendu justice à la victime, depuis qu'il ne l'opprime plus guère que par une seule institution qu'on appelle : « L'Église établie. » Et cette institution, que lord Macaulay nomme : « La plus absurde des institutions existant aujourd'hui dans le monde civilisé, » cette organisation de pillage et de confiscation, de confiscation monstrueuse, permanente, quotidienne, exercée aujourd'hui encore, au nom de la religion, par la caste la plus riche du monde, sur le peuple le plus misérable de toute la terre, cette iniquité monstrueuse n'a pu être abolie par cette unique raison, qu'il s'agit d'un trop grand intérêt pour toute l'aristocratie gouvernante. Les deux chambres du parlement anglais sont ici liées par l'argent. Ils ont la main pleine de rapine et ils y tiennent.

O reine, ô Angleterre, oui, cette iniquité cruelle et homicide, iniquité connue de tous, est maintenue par cette seule cause, manifeste aussi, que les législateurs entendent ne se pas dessaisir du bien d'autrui ; du bien d'autrui, pris année par an-

née, sur la multitude misérable qui meurt de faim (1).

Voilà ce que ce peuple fait chez lui dans les trois royaumes.

Pour ce qui est de son influence sur l'Asie, Inde et Chine, elle se résume en ces deux mots : forcer l'Indien, en l'attachant à la bouche du canon, à cultiver l'opium, poison du monde oriental, pour forcer le Chinois, par le canon, à boire l'opium. Et pourquoi ? Pour vendre de l'opium et gagner de l'argent.

Ce même peuple avoue hautement qu'il veut l'empire exclusif des mers, nécessaire à ses intérêts. Or, qu'est-ce que la mer, sinon la voie publique du globe ? De même donc qu'autrefois les brigands se tenaient embusqués et armés dans les défilés des montagnes, de même ce peuple est embusqué dans les défilés de la mer, et il occupe de ses canons et de ses batteries ra-

---

(1) Il faut lire et relire l'admirable discours de Mgr l'évêque d'Orléans sur l'Irlande, et le livre décisif du P. Ad. Perraud : L'IRLANDE CONTEMPORAINE (sous presse).

santes tous les détroits. C'est pour cela qu'il tient si solidement Gibraltar, pris à l'Espagne par guet-apens ; Malte et Corfou, Corfou qu'il traite comme la Russie traite la Pologne ; Helgoland, enlevé au Danemark ; Aden, qu'il prend aux Turcs et dont il fait le Gibraltar de la mer Rouge, et puis Perim, qu'il prend à la Turquie au moment où il fait couler des flots de sang pour défendre l'intégrité de la Turquie.

C'est lui enfin qui s'est démasqué récemment, en face du monde entier, par l'opposition effrontée et véritablement risible qu'il fait au percement de l'isthme de Suez.

L'intégrité de l'empire ottoman, ah ! voilà son grand intérêt ! Ce peuple est le grand défenseur de cette organisation religieuse et légale de l'iniquité sur la terre. Oui, c'est le peuple dont parle Montesquieu, dont je veux répéter les paroles : « Les marchands connaissent leurs affaires ! Ils prendront chaudement la défense de l'empire turc. C'est leur félicité qu'il y ait dans le monde des nations

« qui soient propres à posséder la terre  
« inutilement. »

L'empire turc leur sert à boucher l'isthme de Suez et le détroit des Dardanelles. Il leur sert à occuper inutilement l'admirable Archipel, où la vie maritime la plus riche se développerait, si l'Islamisme ne l'étouffait pas. Ils bouchent avec des Turcs, comme avec de la paille, ce qu'ils croient être des voies d'eau dans leur navire.

Ainsi, parce que les fils de Mercure, aussi aveugles que dénués de sens moral, croient qu'ils gagneront plus d'argent à maintenir la Méditerranée stérile et enfermée qu'à y laisser venir le mouvement et la richesse; parce qu'ils croient bon pour leurs comptoirs que trente millions de chrétiens soient écrasés par quelques millions de Turcs, et surtout parce qu'ils croient nécessaire, ce qui d'ailleurs est fort douteux, de fermer à la France la route des Indes, c'est pour cela que, depuis un demi-siècle, il y a en Angleterre un parti, une secte gouvernementale, qui ne recule devant aucune perversité, devant aucun

mensonge et aucun crime pour maintenir l'intégrité de l'empire ottoman. Cette secte force les nobles marins de l'Angleterre à se frapper publiquement la poitrine, comme l'a fait le très-noble et très-loyal commodore Napier, vrai fils de l'autre peuple anglais, lequel deux fois, à quinze ans de distance, à la vue des massacres orientaux, vient en plein parlement dire ces mots : « La plus grande douleur de ma vie  
« est d'avoir aidé les Turcs à établir parmi  
« les chrétiens du Liban, dernier et noble  
« débris du christianisme asiatique, le gou-  
« vernement le plus infâme qui ait jamais  
« existé. » — Après avoir entendu ces paroles, ce même peuple d'iniquité maintient plus que jamais ces infamies. Pour les maintenir, il obtient la guerre de Crimée, et fait avoir au Turc *vainqueur* un bon traité. Le Turc, incapable d'exécuter aucun traité, se trouve humilié du traité, qu'il ne méritait nullement, le déchire et en fait voler les morceaux sur le cadavre de trente mille chrétiens égorgés. A la première nouvelle de ces horreurs, l'incorri-

gible secte demande une chose : *l'intégrité de l'empire ottoman!* Avec un degré d'effronterie dont l'histoire n'offre pas d'exemple, l'orateur de la secte, cet homme véritablement surprenant qu'il ne m'est pas possible de qualifier, cet homme vient louer hautement les incomparables progrès de l'empire turc, et, sachant bien qu'il ne dit pas la vérité, il déclare que l'empire turc suffit à maintenir chez lui la justice et la paix. Et c'est pourquoi, pendant que le sang coule, que les cris des victimes remplissent l'Europe, la cruelle secte, à force de menaces, et de cris, et d'entraves, arrête pendant un mois l'expédition française, prête à partir, et fait retomber ainsi sur l'Angleterre le sang des dix mille égorgés de Damas, ajoutant à l'histoire criminelle de leur pays l'une de ses pages les plus hideuses.

Ce n'est pas tout : quand, après leur opposition désespérée, ils voient partir les soldats français envoyés par l'Europe pour arrêter les assassins, ils stipulent une li-

mite, et ils n'entendent suspendre l'égorge-ment que pour six mois.

Pendant ce temps, — ceci se passe aujourd'hui même, — ils voient et savent, comme l'Europe entière, que le jour même où la France quittera la Syrie, ce jour-là des torrents de sang vont couler, non-seulement dans la Syrie, mais peut-être dans tout l'empire turc; ils savent cela : toutes les dépêches de leurs propres agents l'annoncent; que font-ils? Ils cachent les dépêches : ils les cachent aux chambres anglaises (1), et ils demandent avec violence, avec menaces, que le drapeau français recule devant les assassins. Ils assignent la limite précise — en ce moment c'est le 5 juin — où l'égorge-ment sera libre. Les chrétiens de Syrie ont donc encore un mois à vivre.

O Angleterre! que gagnez-vous à soulever contre vous la conscience du genre

---

(1) Depuis ce temps un rayon d'indiscrete lumière étant tombé sur ces dépêches, il a fallu les livrer aux Chambres. Mais les livreront-ils entières?

humain ? Que gagnez-vous à vous laisser déshonorer par le vieux peuple d'impudent égoïsme et de convoitise animale, qui, pour prendre et jouir aujourd'hui, vous mène très-certainement à la honte aujourd'hui, demain peut-être à la décadence ?

## IV

Mais, grâce à Dieu, ô Angleterre, comme dans le sein de Rébecca, il y a dans votre sein « deux peuples, » et si l'un est velu, moins homme que brute, dénué de tout sens moral, de tout discernement du juste et de l'injuste, l'autre est assurément l'un des plus courageux ouvriers de la justice qu'il y ait aujourd'hui dans le monde.

Et, je l'espère et le désire de toute ma force, le plus jeune supplantera l'aîné, l'aîné, qui gouverne encore aujourd'hui. Et quand vous soutiendrez et jurerez, ô Angleterre, que le plus jeune est véritablement l'aîné, vous ne mentirez pas. Ce n'est pas ce velu, toujours dehors pour

chasser et piller, c'est bien Jacob, celui qui est paisible et doux, et qui veut vivre sous sa tente, c'est bien lui que votre noble sein a conçu le premier. L'autre est un survenu, qui, d'ailleurs, vend son droit d'aînesse et préfère l'argent à l'honneur. L'autre, dis-je, est un survenu et un bâtard de Henri VIII, digne fils du plus lâche, du plus cruel, du plus avide et du plus orgueilleux des tyrans.

Mais le peuple nouveau, l'homme nouveau, — laissez-moi dire ma conviction intime, — est né dans vos entrailles, lorsque vous étiez l'île des saints.

Et puis, il y a deux siècles, les grandes âmes glorieuses des martyrs catholiques, dont le peuple bâtard de l'immonde Henri VIII versa le sang, ces martyrs, qui ont aimé la vérité et la justice jusqu'à la mort, inspirent à leur patrie et à leur race, qu'ils aiment encore, l'esprit de justice nécessaire à ce siècle, pour traverser la crise et résoudre les grands problèmes.

Je dis donc que ce peuple nouveau, fils légitime de la noble Angleterre, au lieu

d'être l'obstacle à la justice universelle, est aujourd'hui dans le monde son plus courageux ouvrier; je dis, en pesant mes paroles, que je le vois travailler sans relâche au commencement de l'organisation sociale, politique et internationale de la justice évangélique.

Contre cette autre Angleterre détestable, qui est dans le monde l'un des plus grands appuis du mal, nous avons donc pour nous cette Angleterre nouvelle qui vient de se révéler en ce siècle par des prodiges de force, de loyauté morale et intellectuelle, que le monde n'a pas encore assez compris.

Ce peuple a fait les prodiges que voici :

C'est lui qui, dans l'ordre religieux, commencement de toute justice, a vaincu le plus opiniâtre et le plus fanatique esprit d'intolérance, et détruit tout l'immense arsenal des lois qui tenaient dans l'humiliation et dans l'excommunication tout Anglais demeuré fidèle à la religion de ses pères. C'est lui qui, dans l'ordre intellectuel, a produit à Oxford ce miracle de

faire sortir la vérité du travail entrepris pour la combattre. C'est lui qui, ayant découvert la vérité inattendue, l'a solennellement déclarée et embrassée, avec le plus indomptable courage, en foulant aux pieds les richesses, pour courir à la pauvreté, nouveau martyr, plus rare parmi les hommes que le martyr du sang. C'est lui qui, malgré l'extrême ténacité des lois anglaises, a transformé la loi sur ce point capital et obtenu l'émancipation catholique. C'est lui qui, soutenant le grand O'Connell, vrai fils du noble peuple anglais de l'avenir et du glorieux passé, a commencé la délivrance de six millions d'esclaves, que le vieux peuple spoliateur détenait en Irlande. C'est lui qui, par l'unique amour de la justice, contre son intérêt, et par esprit chrétien et par la crainte de Dieu, a entrepris l'abolition de l'esclavage et de la traite, et a porté dans le monde, même avant la France, le premier grand coup à l'esclavage des noirs. C'est lui qui, brisant l'orgueil de l'aristocratie, a balayé du sol la corruption des

*bourgs-pourris*, et réformé la source du pouvoir politique, l'élection. C'est lui qui, encouragé par ces succès et fortifié par ces progrès, a entrepris, depuis un quart de siècle, d'abolir toute iniquité, et au dehors et au dedans. Ce peuple-là répudie toutes les formes de la spoliation, la conquête, le monopole et l'envahissement successif de tout le globe, et demande la liberté des colonies; il travaille à substituer, dans les rapports de peuple à peuple, aux artifices et aux mensonges de la diplomatie, à l'esprit de ruse et de rapacité, les libres et volontaires relations de l'industrie, du travail, de la paix.

C'est donc ce peuple-là qui, au dehors, sauvera son pays, que la colère du genre humain et de la justice de Dieu eussent peut-être écrasé.

Voici comment, à propos de l'Inde, par exemple, parle le peuple nouveau : « Si nous avons un grand intérêt à régner  
« sur l'Inde, nous avons un intérêt plus  
« grand encore au règne de la justice et  
« de la vérité. On veut que nous subor-

« donnions le bonheur de deux cents mil-  
« lions d'hommes à l'esprit de parti; je ne  
« m'y prêterai pas, et je n'envisagerai ici  
« que l'intérêt d'un si grand nombre de mes  
« semblables. Je suis Anglais, mais il y a  
« pour moi des choses plus grandes et  
« plus sacrées que la grandeur de l'An-  
« gleterre, et parmi ces choses je place le  
« progrès du genre humain dans la prati-  
« que et dans la connaissance de la vertu  
« et de l'honneur. » Ainsi parle au sujet de  
l'Inde le nouveau peuple anglais.

Et, au sujet des massacres de la Syrie, ce même peuple nouveau, en 1845, se frappait la poitrine, et, prenant sur lui l'iniquité de l'autre, prononçait par la bouche du glorieux marin les très-nobles paroles que nous avons citées : « La plus grande dou-  
« leur de ma vie, » et le reste, — et puis, par la même bouche, continuant cette confession publique, en présence des massacres de 1860, il y a quelques jours, il s'écriait une seconde fois : « Oui, je l'ai  
« dit, je suis honteux du rôle que j'ai joué  
« en Syrie; oui, j'aimerais mieux voir la



« France en possession de la Syrie entière,  
 « et couvrir de sa protection les malheu-  
 « reux habitants des montagnes, que de  
 « les voir livrés aux Turcs (1). »

## V

Et ce peuple sauvera aussi son pays au dedans, son pays menacé, il y a vingt ans, par la plus effroyable révolution. Il le sauvera en détruisant l'esprit de parti, en donnant au gouvernement parlementaire et représentatif sa vérité, en apprenant à tous les peuples l'art pacifique d'éviter les révolutions par la lutte quotidienne contre l'iniquité, par le grand art de poursuivre légalement et pacifiquement les réformes. C'est un nouveau mode de combat contre le mal. C'est la manière évangélique, qu'aucun peuple, aucune fraction

(1) Séance de la Chambre des communes du 17 août 1860.

du peuple jusqu'ici n'avait cru pouvoir adopter.

C'est ce sage et grand peuple qui, vers l'époque où, en France, d'étourdis écoliers de la vie politique, brisant les lois et envahissant par l'émeute l'enceinte législative, demandaient un milliard pour les pauvres, lui, sans violer une seule loi, sans verser une seule goutte de sang, donnait au peuple anglais, à la partie du peuple qui travaille, non pas la chétive aumône d'un milliard, une fois payé, mais un milliard par an, et pour toujours, sur le prix de son pain. Et comment accomplissaient-ils ce miracle, que l'on a pu appeler « le plus grand événement social des temps modernes? » Précisément ils l'accomplissaient par les armes évangéliques, par la parole et par la paix, par l'affirmation courageuse, laborieuse et persévérante de la justice, par l'agitation pacifique dans les strictes limites de l'ordre et de la loi.

Et ce moyen lui-même est ici mille fois plus précieux que le but, puisqu'il n'est autre chose que l'art, inconnu jusqu'ici

aux nations, d'obtenir tout progrès de justice et tout progrès de liberté sans brisement ni guerre civile.

Ce peuple donc résout le problème de ce siècle : sortir enfin et à la fois et de l'ancien régime, et des révolutions; détruire chaque jour par la sincérité, la vigilance et la bonne volonté, le mal qui renaît chaque jour dans chaque peuple comme dans chaque homme; agir dans la vie politique et sociale comme le chrétien qui lutte continuellement contre lui-même, et qui purifie sa conscience jour par jour. Grâce à Dieu, cette grande méthode de vie sociale, que l'Angleterre nouvelle pratique en fait, et que glorifie la Pologne, commence à devenir populaire en Europe (1).

---

(1) « Que faut-il, disent aujourd'hui les publicistes, « pour qu'une constitution soit durable et vivante? Il « faut que la faculté de rénovation soit, pour ainsi dire, « une des vertus de la constitution elle-même, et des « mœurs politiques, formées dans la nation par la pratique de cette constitution véritablement progressive. « Hors de là il n'y a que la douloureuse et cruelle alternative du despotisme et des révolutions. » (Forcade, *Revue des Deux-Mondes*, du 1<sup>er</sup> septembre 1860.)

Ce peuple donc résout aujourd'hui le problème politique qui, plus que jamais, semble insoluble à tant d'esprits découragés. D'abord il donne raison à l'Évangile en détruisant la domination despotique de l'homme sur l'homme. « Ceux qui gouvernent les nations les dominent, » dit le Seigneur, « et ils les tiennent en leur « puissance; qu'il n'en soit pas de même « parmi vous. » Le problème était résolu théoriquement par la grande doctrine politique du moyen âge, auteur de la constitution anglaise. Mais aujourd'hui le nouveau peuple anglais cherche enfin à donner sa vérité pratique et sa solidité à cette belle forme de gouvernement qui est la vraie, où le chef n'est pas dominateur, et ne tient point en sa puissance toute une nation, mais où la nation tout entière, ayant âge d'homme, exerce le gouvernement d'elle-même (1).

---

(1) « La monarchie constitutionnelle consiste dans « un roi héréditaire, inviolable, représenté par des « ministres responsables, avec des chambres, diverses

Cette vraie forme naturelle, raisonnable de la vie libre des nations, qui semble devoir être de tous les temps et de tous les lieux, les peuples chrétiens seuls en sont capables, quand ils ont dans les mœurs l'esprit de justice évangélique. Sans cet esprit, les plus forts ou les plus violents disent toujours aux plus justes ou aux plus faibles : « Nous vous briserons par la loi, ou bien par la révolution. » Sans cet esprit, l'on pourrait demander à la plus belle constitution : « Où allez-vous ? » Elle répondrait : « Je vais où me mènent les tribuns. Je vais où me conduit Cé-

---

« d'origine et pourvues des moyens de plier les ministres à leur opinion. Cette monarchie n'est ni anglaise, ni française, ni allemande, mais de tous les pays et de tous les temps, car elle est la seule possible là où l'on repousse la monarchie absolue (Thiers). » — Oui, c'est là la vraie forme de la vie libre des nations, forme à la fois ordonnée, solide et libre. Monarchie constitutionnelle, héréditaire; roi inviolable : voilà la forme solide et ordonnée. Deux chambres, diverses d'origine, ministres responsables, obligés de céder aux chambres : voilà la forme libre, c'est-à-dire le gouvernement d'une nation par elle-même, non par la volonté d'un maître.

« sar (1) ! » Eh bien ! le nouveau peuple anglais donne au gouvernement représentatif sa vertu et sa solidité, en détruisant l'esprit de parti, esprit menteur, esprit d'iniquité, fléau des peuples constitutionnels. Il détruit les partis en créant un parti nouveau, parti de la justice pure, de la vérité seule, décidé à ne jamais sacrifier aux intrigues et aux luttes des ministères et des oppositions les principes éternels, décidé à juger toute question en elle-même en ne la rapportant qu'à l'utilité générale, à la justice universelle.

Et c'est lui seul aussi qui travaille aujourd'hui à résoudre le problème de justice internationale, parce que lui seul ose vouloir appliquer, de peuple à peuple, les grands principes évangéliques d'abstention, de renoncement, de désintéressement et de modération; lui seul ose proposer, pour base de la politique extérieure,

---

(1) On disait autrefois : « Bonnes lois, où allez-vous ? » Elles répondaient : « Où veulent les rois. » — C'est un proverbe espagnol.

la vérité chrétienne, savoir : « Celui qui  
 « tire l'épée périra par l'épée ; — qui  
 « s'exalte sera humilié ; — heureux les pa-  
 « cifiques ; — heureux ceux qui sont doux,  
 « parce qu'ils posséderont la terre ; — ac-  
 « cordez-vous avec vos adversaires ; —  
 « faites aux autres ce que vous voudriez  
 « qu'on vous fît ; — aimez vos ennemis et  
 « faites du bien à ceux qui vous haïssent ;  
 « — les nations sont cohéritières ; — donnez,  
 « et il vous sera donné ; — laissez, et on  
 « vous laissera ; — donnez à autrui bonne  
 « mesure, et on vous traitera de même ; —  
 « ne voyez pas la paille dans l'œil de votre  
 « frère, pendant que vous avez une poutre  
 « dans le vôtre ; et enfin, cherchez d'abord  
 « le royaume de Dieu, et le reste vous sera  
 « donné par surcroît. »

Voilà ce qu'est le nouveau peuple anglais, vrai peuple de l'avenir et fils légitime des grands hommes qui ont créé et constitué la nation. Oui, cette nation anglaise, à la fois primitive et nouvelle, prêche et enseigne la douceur et le renoncement au vieux peuple orgueilleux, brutal, cruel, au

vieil Anglais égoïste et avide, et il lui dit : Renoncez à l'empire exclusif des mers, car « qui s'exalte sera humilié ; » laissez libres tous les défilés maritimes ; au lieu de vous entourer maintenant de murailles, comme les Chinois, détruisez même les citadelles qui occupent les détroits ; laissez libres vos colonies ; laissez libres vos ports et les autres ; renoncez à tout privilège et à tout monopole ; donnez à toutes les colonies, l'Inde comprise, la liberté d'échanger les fruits du travail avec le monde entier ; cessez d'intervenir dans les affaires des autres peuples et de troubler le monde par la révolution ; mettez fin à l'intrigue, à la ruse et à la perfidie diplomatiques ; réduisez les forces de terre et de mer à ce qui est indispensable à la sûreté ; laissez libre la conscience des hommes et ne l'écrasez pas du poids de l'Église établie, et délivrez surtout l'Irlande de la monstrueuse oppression, et de la gigantesque spoliation, qui vous couvre de honte aux yeux de toute l'Europe.

Hélas ! je le sais bien, nous sommes au-

jourd'hui loin de là. Ésaü règne plus que jamais. Il est plus grossier que jamais, plus stupide et plus insolent. Jamais il n'avait eu en permanence à la tête des affaires un plus digne représentant. Aussi je vois les plus chauds amis de l'Angleterre profondément découragés. L'Angleterre est perdue, disent-ils. L'Angleterre attire sur sa tête les plus grands châtimens.

Comment donc espérer que la lumière et la sagesse évangéliques vont triompher dans le sein de ce peuple ? Si la vertu vivante du Christ ne triomphe pas dans le cœur des individus, si dans l'ensemble de la nation il n'y a pas un réveil religieux, les principes abstraits de justice seront vaincus. Il en sera comme en Amérique pour la question de l'esclavage ; au lieu de gagner du terrain, la justice et la vérité reculeront de jour en jour. Toutes les fois que la justice abstraite se trouve en face de la passion, elle est vaincue. Pour vaincre l'égoïsme féroce du caractère anglais, il faut un puissant élan religieux. Il faut l'intervention surnaturelle de la

vertu évangélique, sans quoi l'iniquité ne cessera de croître.

Il en est, et il en sera nécessairement de même partout, toujours, dès que la vie chrétienne ne va pas grandissant dans les âmes. Il faut choisir entre les deux esprits : d'une part, l'esprit païen et musulman d'égoïsme et d'incontinence, de violence et de guerre ; et d'autre part, l'esprit chrétien de compassion, de continence, de douceur et de paix. Il faut choisir d'un choix réel et non abstrait, c'est-à-dire qu'il faut rejeter l'un, prendre l'autre et le porter dans le cœur et dans l'âme. Voilà le mystère, mystère de la vie des nations, qu'aucun peuple encore ne comprend.

Sans doute ce nouveau peuple anglais, le véritable aîné, commence à comprendre ces choses ; mais il n'est pas le maître. C'est l'autre peuple qui entrave tout. Peut-être faut-il attendre le mouvement général de l'esprit européen, dont j'ai parlé. Comme, à la fin du seizième siècle, il y a eu en Europe un mouvement commun tendant à l'organisation de l'ancien régime dans ses

iniquités ; de même qu'à la fin du dix-huitième siècle commence un autre mouvement, qui livre l'Europe à la révolution dans sa violence et ses excès : de même il nous faut aujourd'hui un troisième mouvement général, qui, sachant enfin se dégager des deux formes antiques du mal social, la violence et la tyrannie, ou despotique ou révolutionnaire, triomphe des deux dans la sagesse évangélique et opère ce qu'annonçait Chateaubriand : « C'est sur  
« la base du Christianisme que sera recons-  
« truite, après un siècle ou deux, la vieille  
« société qui se décompose à présent. »

Mais en tout cas le nouveau peuple anglais, celui qui cherche à constituer un seul parti, celui de la justice évangélique, ce peuple, qu'il le sache ou l'ignore, qu'il le veuille ou qu'il s'en défende, ce peuple sera le plus grand promoteur du retour de la nation anglaise à la vraie religion, qui est le Christianisme complet ou catholique. Parce qu'il a cherché d'abord et sincèrement la justice avant tout, il trouvera et il comprendra l'Évangile, et, à

mesure qu'il acceptera l'Évangile entier, il deviendra chrétien complet ; il rentrera dans le catholicisme, implicitement d'abord, et puis explicitement.

C'est à ce peuple que la France s'unira, comme l'évêque d'Orléans vient de le demander dans un admirable discours, — comme l'espérait Joseph de Maistre, — et ces deux grands peuples unis accompliront enfin la mission de l'homme sur la terre, qui est de disposer le globe terrestre dans l'ordre et la justice.

## VI

Tel était mon intarissable et impétueux discours.

En l'achevant, je suis effrayé. Je ne crois pas avoir blessé la vérité. Si j'ai blessé la vérité, qu'on me redresse ; je me corrigerai. Mais n'aurai-je pas blessé l'amour, la paix ? N'ai-je point froissé les nobles âmes que je voudrais convaincre ?

Il me semble qu'elles demeurent silencieuses.

Elles comprennent mon respect et mon amour pour leur nation! Elles gémissent avec moi des étonnantes iniquités dont sont encore chargées, même aujourd'hui, les nations chrétiennes. Elles prient, et elles disent avec moi : Seigneur! délivrez-nous du mal.

Mais, un peu attristées, presque sévères, elles me regardent et paraissent me dire : « Ne pourriez-vous aussi méditer la France, et son rôle dans le monde, depuis un siècle? »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.